

L'amour, la haine et la dissolution :
une mise en contexte des relations interpersonnelles dans les romans de Michel
Houellebecq

Thomas Amans

Mémoire

présenté

au

Département d'études françaises

comme exigence partielle au grade de
maîtrise ès Arts (Littératures francophones et résonances médiatiques)
Université Concordia
Montréal, Québec, Canada

Août 2010

© Thomas Amans, 2010

UNIVERSITÉ CONCORDIA

École des études supérieures

Nous certifions par les présentes que le mémoire rédigé

par Thomas Amans

intitulé L'amour, la haine et la dissolution : une mise en contexte des relations
interpersonnelles dans les romans de Michel Houellebecq

et déposé à titre d'exigence partielle en vue de l'obtention du grade de

Maîtrise ès Arts (Littératures francophones et résonances médiatiques)

est conforme aux règlements de l'Université et satisfait aux normes établies pour ce qui
est de l'originalité et de la qualité.

Signé par les membres du Comité de soutenance

Sophie Marcotte _____ président

François-Emmanuel Boucher _____ examinateur

Geneviève Sicotte _____ examinateur

Sylvain David _____ directeur

Approuvé par:

Directeur du département ou du programme d'études supérieures

_____ 20 _____

Doyen de la Faculté

RÉSUMÉ

L'amour, la haine et la dissolution : une mise en contexte des relations interpersonnelles dans les romans de Michel Houellebecq

Thomas Amans

Les romans de l'auteur français Michel Houellebecq ne cessent de susciter la polémique. Celle-ci découle notamment de la représentation problématique des relations entre les hommes et les femmes dans tous les romans de l'auteur. De fait, l'animosité entre certains personnages masculins et féminins, la représentation négative de nombreux personnages féminins ainsi que des commentaires apparemment anti-femmes de certains protagonistes masculins ont mené de nombreux critiques à traiter Houellebecq et ses romans de misogynes.

Or, plusieurs aspects des romans semblent réfuter ces accusations catégoriques de misogynie : la représentation négative de certaines femmes se juxtapose avec des représentations positives de certaines autres ; les commentaires désobligeants des protagonistes à l'égard de certains personnages féminins sont contrebalancés par des passages sentimentaux qui frôlent la révérence ; de même, les protagonistes n'épargnent pas non plus les personnages de sexe masculin de leurs commentaires calomnieux. À la lumière de ces éléments, ma propre analyse des romans de Houellebecq m'a mené à poser l'hypothèse que les relations interpersonnelles qui y sont représentées se décrivent plus précisément comme des manifestations d'un phénomène plus vaste d'effondrement social. Pour étudier ce phénomène, j'effectue une analyse des quatre romans de Houellebecq comme un même grand récit raconté selon différentes perspectives

cognitives et temporelles. Cette perspective me permet d'analyser la société telle que représentée dans le texte plutôt que de voir dans les divers narrateurs un reflet des positions idéologiques de l'auteur lui-même.

ABSTRACT

Love, hate, and dissolution: A contextualization of interpersonal relationships in the novels of Michel Houellebecq

Thomas Amans

The novels of French author Michel Houellebecq continuously stir up controversy, due in large part to the problematic representation of male/female relationships in each one. As a result of several elements, including the animosity between a number of male and female characters, the negative representations of some female characters, and seemingly anti-woman remarks made by certain male protagonists, many critics have branded Houellebecq and his novels as unrepentingly misogynist.

However, several aspects of the novels seem to refute categorical charges of misogyny: negative representations of women are juxtaposed with positive ones; the protagonists' offensive comments towards certain female characters are counterbalanced by sentimental passages approaching reverence; also, the protagonists do not spare men the wrath of their harsh remarks. In light of these elements, my own analysis of the novels has led me to advance the argument that interpersonal relationships in Houellebecq's novels can more accurately be described as manifestations of a vaster phenomenon of social breakdown, which is common to all the novels and affects human relationships at every level of interaction. To accomplish this, I have analysed the novels as one continuous narrative told from different cognitive and temporal perspectives. This analytical perspective allows me to analyze the society as represented in the text, rather

than focusing on the various narrators as a reflection of the author's own ideological positions.

Je dédie ce mémoire à tous ceux qui m'ont encouragé, guidé, et soutenu pendant la rédaction – notamment ma famille, mes amis et mon directeur de recherche.

Je le dédie surtout à ma belle copine, Kendra, ainsi qu'à mes quatre chats : Army, Cutus, Nacho, and Little Miss. Ils étaient là à chaque pas.

TABLE DES MATIÈRES

Table des abréviations	xii
Introduction : un grand récit de la dissolution	1
A. Problématique	2
B. État de la critique	7
C. Hypothèse de recherche	11
D. Méthode	13
Chapitre un : <i>Extension du domaine de la lutte</i> ou l’effacement de l’individu	20
I. Le narrateur d’ <i>Extension</i>	23
A. Un regard mitigé sur le monde	27
B. La « responsable » de l’état du narrateur	31
II. Une théorie de la différenciation sociale : des vainqueurs et des vaincus	34
A. Vérité ou rempart ?	36

B. Des modèles appelés à se reproduire	37
Chapitre deux : <i>Les particules élémentaires</i> ou l'éclatement de la famille	40
I. Une trajectoire emblématique	43
A. « Un couple moderne »	44
B. Une mère aussi libre qu'elle est absente	45
II. D'une tranche du présent à une évolution dans le temps	47
A. « La catégorie décourageante des <i>précurseurs</i> »	48
III. Une mutation métaphysique	51
IV. L'éclatement de la famille	60
A. Les grands-mères des <i>Particules</i>	62
B. L'éclatement de la famille, le début de la fin	63
C. Un retour des théories antécédentes	65

Chapitre trois : <i>Plateforme</i> ou la déchéance de la société occidentale	67
I. Un narrateur et une différenciation familiaux	69
A. « L’humanité me dégoûte »	72
B. L’argent et le sexe... encore	74
II. La déchéance de l’Occident	76
A. Jean-Yves et Audrey : un couple symptomatique de « la névrose occidentale »	78
B. Une solution novatrice	82
III. La prostitution dans <i>Plateforme</i>	83
A. Un remède à la névrose occidentale	86
B. Une représentation idéalisée de la prostitution ?	87
IV. Valérie et Michel	89
A. Une union exceptionnelle	90
B. Valérie	93
C. La mort de l’amour, la mort de l’humanité	96

Chapitre quatre : <i>La possibilité d'une île</i> ou l'espèce en voie de disparition	98
I. Le récit de Daniell	100
A. Une compétition narcissique réservée aux jeunes	101
B. « Une jeunesse sans limites » : le culte de la jeunesse dans <i>La possibilité d'une île</i>	103
C. Isabelle	105
D. Esther	108
E. L'élohimisme et la fin du monde	111
II. Les néo-humains	113
A. La « fin » du culte de la jeunesse	115
B. Une fin douteuse à la souffrance : le sacrifice du bonheur	117
Conclusion : un conte à valeur d'avertissement	122
Bibliographie.....	126

TABLE DES ABRÉVIATIONS

EXT : *Extension du domaine de la lutte*

PART : *Les particules élémentaires*

PLAT : *Plateforme*

POSS : *La possibilité d'une île*

INTRODUCTION UN GRAND RÉCIT DE LA DISSOLUTION

« Il faut bien reconnaître que les femmes et l'amour
sont le thème majeur de mes livres¹. »

Nombreuses sont les accusations de misogynie portées contre le romancier, poète et essayiste Michel Houellebecq. C'est particulièrement la représentation de la femme dans ses romans qui suscite la polémique au sein de la critique ainsi que du grand public. Il n'y a certainement pas un manque de preuves pour soutenir ces charges : de la stripteaseuse traitée de « pétasse » que l'on trouve au début de son premier roman, *Extension du domaine de la lutte*, à la femme humaine qui inspire l'écœurement total chez un des protagonistes néo-humains à la fin de son dernier, *La possibilité d'une île*, les quatre romans de Houellebecq contiennent tous des images peu flatteuses de la femme.

On oublie cependant qu'il existe des personnages féminins positifs dans l'univers romanesque houellebecquien. Les deux grands-mères des *Particules élémentaires* acceptent toutes deux la charge de soigner leur petit-fils respectif sans question ni hésitation. Dans le même ouvrage, un des protagonistes, Bruno, tombe amoureux de Christiane, qui le comble de son amour inconditionnel, tant au plan émotionnel que physique, le guérissant de sa perversion sexuelle et par conséquent de sa haine de soi. De même, Annabelle éprouve un amour pour le demi-frère de Bruno, Michel, qui ne fleurit que vers la fin de leur vie dans une relation adoucie, marquée par la tendresse vaincue des gens épuisés par l'existence plutôt que la fureur orgiaque à laquelle on associe souvent

¹ Michel Houellebecq, propos recueillis par DA SILVA, Juremir Machado. Site web de Cairn, Sociétés revue des sciences humaines et sociales.
http://www.cairn.info/article_p.php?ID_ARTICLE=SOC_081_0085 (page consultée le 25 juillet 2009)

Houellebecq. Dans *Plateforme*, troisième roman de Houellebecq, le protagoniste émotionnellement catatonique, Michel, tombe amoureux de Valérie, une femme intelligente et chaleureuse, cadre supérieure dans une agence de voyage. Elle retourne l'affection de Michel, se donnant à lui corps et âme. Houellebecq lui-même dira être amoureux de ce personnage : « Là, dans ce roman, je trouve que Valérie est plus intéressante que les autres. Je l'aime... j'ai eu beaucoup de mal à la quitter² ». Dans *La possibilité d'une île*, Isabelle, femme du personnage principal, est aussi cadre supérieure. Elle est une femme indépendante et consciente de sa valeur professionnelle et personnelle, qui attire tant le cerveau que la libido du narrateur.

De fait, déclarer d'emblée que la représentation de la femme chez Houellebecq est misogyne paraît quelque peu hâtif. À la lumière des personnages évoqués ci-dessus ainsi que des rapports nuancés qu'ils entretiennent, je propose une nouvelle lecture des romans de Houellebecq, ayant pour visée une meilleure compréhension du rôle qui y est octroyé aux personnages des deux sexes ainsi que des relations qu'ils tissent entre eux.

Problématique

Je présente ici une étude de l'ensemble de l'œuvre romanesque de Michel Houellebecq en considérant ses quatre romans comme un grand récit raconté à travers différentes perspectives cognitives et temporelles. Chez Houellebecq, ce sont les mêmes lois qui régissent la vie de tous les habitants de son univers et qui s'appliquent d'un bout à l'autre de son œuvre. De la même façon, ce sont des conflits internes similaires

² Michel Houellebecq, propos recueillies par SÉNÉCAL, Didier. Site web de *Lire, le magazine littéraire*. <http://www.lire.fr/entretien.asp/idC=37437/idTC=4/idR=201/idG=3> (page consultée le 22 juillet 2008)

(sentiments d'isolement, dépression, pensées suicidaires, etc.) qui affligent ses protagonistes. Les héros quasi interchangeables de l'auteur marquent fortement les romans par leur constance et leur récurrence manifestes. On pourrait dire qu'ils servent de loupe par laquelle le lecteur scrute le paysage houellebecquien.

Il y a deux paradigmes orientant la représentation des relations interpersonnelles dans les romans de Houellebecq. Le premier est l'incapacité de la vaste majorité des personnages à aimer ; le second est une propension de la narration à expliquer cette inaptitude par des causes sociales. Mon mémoire étudie d'abord le rôle joué par cette incapacité et la façon dont celle-ci suscite des commentaires désobligeants de la part des protagonistes (qui en sont souvent les victimes). Je vise ensuite à cerner comment cette incapacité s'inscrit dans une dynamique plus vaste, c'est-à-dire au sein d'une société romanesque où le sexe est un système de différenciation sociale. Selon la narration houellebecquienne, ce système, aussi puissant que l'argent, divise les habitants de cet univers romanesque, tant masculins que féminins, en les plongeant dans une compétition si féroce qu'ils se méprisent et se craignent désormais, comme le suggère la référence à la « lutte » contenue dans le titre du premier roman de l'auteur.

Si Houellebecq a tendance à uniformiser ses narrateurs, il en va de même pour ses personnages féminins. L'auteur lui-même a indiqué cette propension : « C'est le principe de la généralisation qui m'intéresse, pas le contenu³. » Par exemple, toutes les figures de femmes marquées par une incapacité à aimer semblent élaborées à partir du même modèle : Véronique, ex-copine du narrateur du premier roman de Houellebecq, *Extension*

³ DE HAAN, Martin (2004). « Entretien avec Michel Houellebecq », *C.R.I.N.: Cahiers de recherches des instituts néerlandais de langue et de littérature françaises*, vol. 43, p. 22.

du domaine de la lutte. Selon la description qui en est faite, Véronique est froide et détachée dans toutes ses relations interpersonnelles. Le narrateur laisse clairement entendre que c'est à cause de ses mauvaises expériences avec Véronique qu'il s'est privé de relations amoureuses depuis deux ans, déclarant son ex-copine dépourvue de toute innocence, pureté et capacité d'aimer. Il constate finalement que « [d]u point de vue amoureux Véronique appartenait, comme nous tous, à une génération sacrifiée. » (EXT, p. 114) Tout comme ses protagonistes peuvent être considérés comme des variations du narrateur sans nom d'*Extension du domaine de la lutte*, chacun des personnages féminins qu'on pourrait qualifier de « détestés » démontre une incapacité à aimer analogue à celle de Véronique.

Or, comme le suggère la citation ci-dessus, Houellebecq n'applique pas cette généralisation à quelques exemples fugaces : elle s'étend à une « génération » entière. Même les gens d'une génération antérieure semblent affectés par les forces sociales qui ont créé la génération problématique dont parle le narrateur d'*Extension du domaine de la lutte*, y compris des femmes comme Véronique. Chez Janine, mère des deux protagonistes des *Particules élémentaires*, le deuxième roman de Houellebecq, l'incapacité à aimer se manifeste par une inaptitude totale à établir des liens émotionnels durables. Tout au long de sa vie, Janine ne reste pas longtemps avec qui que ce soit, qu'il s'agisse d'un amant, d'un mari ou de l'un de ses propres enfants. Elle ne conserve pas d'amour même pour sa propre mère, la laissant mourir seule à la suite d'un accident. Sa vie entière est marquée par cette incapacité destructrice à aimer. Au moment de sa mort, son fils Michel réfléchit aux raisons possibles pour lesquelles elle s'était comportée

ainsi : « Elle a voulu rester jeune, c'est tout [...]. Elle a eu envie de fréquenter des jeunes, et surtout pas ses enfants, qui lui rappelaient qu'elle appartenait à une ancienne génération. » (PART, p. 320) Cependant, c'est précisément l'envie de rester jeune qui a empêchée Janine d'éprouver de l'amour envers ses proches. Il en va de même pour chaque portrait négatif d'une femme chez Houellebecq : plutôt qu'une simple représentation misogyne de la femme, l'incapacité chronique à aimer semble dès lors l'indice de forces sociales plus larges.

De fait, ce dernier constat renvoie au deuxième paradigme présent chez Houellebecq, qui est d'expliquer l'incapacité à aimer de certains personnages (ainsi que de la « génération sacrifiée » elle-même) par des causes sociales. Le narrateur d'*Extension du domaine de la lutte* annonce la loi inaltérable qui régit la vie de tous les personnages et qui constitue le fondement du commentaire social dans chacun des quatre romans : « Dans nos sociétés, le sexe représente bel et bien un second système de différenciation, tout à fait indépendant de l'argent ; et il se comporte comme un système de différenciation au moins aussi impitoyable. » (EXT, p. 100) Il précise ensuite que ces deux systèmes produisent également des gagnants et des perdants, ces derniers étant relégués à une « paupérisation absolue ». Chaque individu est jugé, en plus de son pouvoir de consommation potentielle (c'est-à-dire selon le rang qu'il occupe sur l'échelle socio-économique), en fonction de ce que Michel Biron appelle son « capital sexuel⁴ », ce qui correspond grosso modo à son attrait physique.

⁴ BIRON, Michel (2005). « L'effacement du personnage contemporain : l'exemple de Michel Houellebecq », *Études françaises*, vol. 41, n° 1, p. 36.

Quelle que soit la façon dont ils sont traités, les deux systèmes de différenciation (économique et sexuel) demeurent omniprésents chez Houellebecq. Les grandes lignes du code social esquissé dans son premier roman sont déclinées et approfondies dans les ouvrages qui suivent. On y trouve notamment une « solution » à la misère sexuelle dans *Les particules élémentaires*, où l'on assiste à la création d'une nouvelle espèce d'être humain asexuée par une modification génétique qui met définitivement fin à la disparité sexuelle dominant les rapports interpersonnels de l'époque actuelle. De même dans le troisième roman, *Plateforme*, où il est question de tourisme sexuel, non seulement les deux systèmes de différenciation en jeu chez Houellebecq sont-ils présents, mais ils en viennent même à se fusionner en exploitant le thème de la prostitution.

À la lumière du rôle primordial que les systèmes de différenciation sociale jouent dans l'intrigue de ses romans ainsi que de l'influence qu'ils exercent sur ses personnages masculins et féminins, la misogynie apparente chez Houellebecq se révèle plutôt comme le symptôme d'un malaise social plus vaste. Les narrateurs de Houellebecq filtrent le monde qui les entoure et présentent leurs observations au lecteur. Les femmes ne sont pas exclues de leurs commentaires. En effet, en incluant celles-ci dans leur aperçu critique, les narrateurs fournissent une description détaillée des effets de la différenciation sociale et économique sur les personnages féminins et masculins. Il reste donc à saisir pourquoi ces effets se manifestent par une incapacité à aimer chez certains personnages féminins et comment ceci concerne leurs relations interpersonnelles, provoquant souvent une réaction négative chez les narrateurs. Il reste également à voir comment les personnages masculins

et féminins de Houellebecq agissent dans les contraintes de ce contexte en faisant partie de la société qui les entoure.

État de la critique

Les commentateurs de Houellebecq, en général, ne relèvent pas cette dimension critique. En effet, il y a deux attitudes qui caractérisent la plupart des études traitant de la représentation de la femme dans les romans de Houellebecq : soit l'on n'aborde pas le sujet de la misogynie, soit l'on considère comme allant de soi que l'auteur, ses personnages et ses lecteurs sont misogynes. Cette dernière attitude se subdivise à son tour selon les diverses façons dont elle cible l'œuvre de Houellebecq.

Une première tendance de cette critique est de s'attaquer à l'œuvre de Houellebecq elle-même en suggérant que l'auteur ne ferait qu'écrire des romans à thèse pour exprimer ses propres haines :

L'écriture houellebecquienne est [...] composée de citations et de systèmes de pensée scientifiques placés dans les écrits pour en justifier une qui n'est pas celle des personnages mais bel et bien celle de l'auteur⁵.

D'autres critiques ont indiqué que l'auteur est coupable de ne pas respecter ses personnages, ceux-ci étant considérés comme rien de plus que les porte-parole de Houellebecq lui-même. Or, Sabine Van Wesemael, en parlant du deuxième roman de Houellebecq, indique le danger implicite de réduire ses romans à une collection de maximes personnelles :

Il a tous les traits d'un moraliste mais il déroute souvent par de brusques écarts en eaux troubles qu'un seul goût de la provocation

⁵ PATRICOLA, Jean (2003). *Michel Houellebecq ou la provocation permanente*, Paris, Seuil, p. 223.

semble expliquer. De plus, l'humour et la parodie déforment souvent la réalité de ce roman. On ne peut donc réduire la fiction [...] à une série de positions idéologiques⁶.

Certes, la parodie et la satire existent partout chez Houellebecq. Comme l'indique Van Wesemael, la dimension humoristique des romans de Houellebecq rend souvent leur réalité interne problématique. Lors d'une entrevue, l'auteur lui-même a indiqué l'ambiguïté de sa position comme écrivain :

Martin de Haan : Il y a beaucoup de gens qui croient que tu écris des romans à thèse ; peut-on dire que tu utilises l'armature du roman à thèse, mais sans avancer de thèse univoque justement ?

Houellebecq : Tout le monde a des thèses. Les êtres humains ont des thèses, y compris mes personnages.

De Haan : Mais on ne peut pas dire que tes personnages soient des porte-parole de l'auteur.

Houellebecq : Non. Il y a un plaisir des thèses en elles-mêmes ; par exemple, une des thèses qui m'a valu le plus d'ennuis, c'est celle de l'Égyptien dans *Plateforme*, thèse selon laquelle, en gros, plus une religion est monothéiste, plus elle est stupide. C'est apparemment paradoxal, mais ce n'est pas si bête. Enfin, je ne sais pas au fond ce que j'en pense⁷.

Ces propos semblent signaler la volonté de provoquer de Houellebecq. Même les blagues servent cette volonté : on constate que l'humour existe souvent chez Houellebecq pour faire grincer les dents.

Il en va de même de sa représentation de la femme. Par exemple, les deux systèmes de différenciation sociale énoncés dans *Extension du domaine de la lutte*, eux-mêmes présentés à la manière de thèses, agissent sur ses personnages féminins d'une

⁶ VAN WESEMAEL, Sabine (dir.) (2004). « Michel Houellebecq », *C.R.I.N.: Cahiers de recherches des instituts néerlandais de langue et de littérature françaises*, vol. 43, p. 5.

⁷ DE HAAN, Martin (2004). « Entretien avec Michel Houellebecq », *op. cit.*, p. 21.

manière ironique et parfois paradoxale : ces derniers seraient, comme les personnages masculins, dominés par le sexe et l'argent, mais souvent il n'y a pas de morale claire à tirer d'un tel constat. Certes, on ne lit pas Houellebecq comme on lit un essai philosophique ou un ouvrage de sciences humaines. Le roman houellebecquien n'est pas forcément rationnel. Il offre des indices de la société actuelle plutôt que de représenter celle-ci d'une façon strictement réaliste. Comme le rappelle, de manière générale, Lakis Proguidis dans *Le roman français contemporain* : « Il ne faut jamais oublier que le roman n'est pas un miroir. Ni un décor. Mais un "observateur" faisant partie du jeu⁸ ».

Le lien ténu entre l'auteur et ses personnages évoqué ci-dessus caractérise un deuxième genre de critique, qui a pour cible non les idées mais le vécu de l'auteur lui-même. Ce type d'approche a tendance à lire les romans de Houellebecq comme autant d'autobiographies, ce que l'auteur lui-même encourage souvent, notamment en nommant un certain nombre de ses personnages de son propre prénom. Ces lectures sont marquées surtout par une association littérale de l'auteur à ses personnages, en rapprochant certains détails des romans à la vie de Houellebecq lui-même : des séjours dans des hôpitaux psychiatriques (comme le narrateur d'*Extension du domaine de la lutte*), une intrigue amoureuse avec une rédactrice en chef de magazine féminin (*La possibilité d'une île*), etc. Dans un article intitulé « Réactions à la réaction », Jose Domingues de Almeida explique la misogynie apparente de Houellebecq en faisant une synthèse de ce genre entre la jeunesse de l'auteur et celle des deux personnages principaux des *Particules élémentaires* :

⁸ PROGUIDIS, Lakis (2002). *Le roman français contemporain*. Paris, ADPF, p. 64.

Des épisodes qui en rappellent d'autres, ceux de la biographie du romancier : divorce, abandon des enfants aux soins des grands-parents (le récit en fait quelques évocations analeptiques), enfance malheureuse, départ de la mère en communauté plus ou moins ésotérique en Californie. Très en phase avec le récit biographique d'un Houellebecq, alias Thomas, Michel Djerzinski, abandonné par ses parents, a vécu avec sa grand-mère dont la mort provoqua chez lui un traumatisme violent qui lui interdira par la suite d'éprouver de vrais sentiments⁹.

Almeida attribue un rôle similaire au demi-frère de Michel, Bruno : « Il deviendra professeur, voudra être écrivain, haïra sa mère, comme il convient à un personnage houellebecquien... Tel auteur, tel personnage¹⁰. » Ce genre de critique semble insister sur le fait que chaque personnage masculin soit en fait une incarnation de l'auteur lui-même. Pire encore, de pareilles lectures laissent complètement de côté l'analyse des personnages féminins.

Une troisième tendance de la plupart des critiques traitant de la misogynie chez Houellebecq est de projeter celle-ci sur ses lecteurs, qui ne chercheraient dès lors qu'à retrouver leurs propres idées dans l'œuvre de l'auteur. Dans *Rappel à l'ordre : enquête sur les nouveaux réactionnaires*, Daniel Lindenberg esquisse le portrait suivant du lecteur houellebecquien :

Une grande partie de la société (plutôt les mâles, âgés et ouvriers-employés, ou encore catholiques pratiquants) n'accepte toujours pas ce que les sociologues appellent le « libéralisme culturel ». En particulier lorsque les valeurs viriles et la « domination masculine » sont mises en cause. C'est le talent d'un Houellebecq d'avoir senti ce malaise qui ne trouve généralement que des bulletins de vote pour s'exprimer. Les femmes, leurs corps, leur sexualité, leurs comportements, leur

⁹ DE ALMEIDA, José Domingues (2007). « Réactions à la réaction », *Cédille*, n° 3, p. 185.

¹⁰ DE ALMEIDA, *op. cit.*, p. 185.

« féminisme » éventuel sont une de ses obsessions majeures. Disons même qu'il ne recule pas devant la misogynie la plus grossière¹¹.

Selon ce genre de critique, le romancier ne ferait que répondre à un horizon d'attente correspondant aux goûts des hommes misogynes. Houellebecq serait ici le porte-parole d'un lectorat composé d'hommes socialement dépassés et sexuellement frustrés qui se déchargeraient ainsi de leur colère contre les femmes. Or, comment établit-on un tel portrait des lecteurs d'un écrivain donné ? Les a-t-on recensés selon une approche quantitative ? De plus, n'y a-t-il que des hommes qui lisent Houellebecq ? Le lectorat contemporain n'est-il pas composé en grande partie de femmes ? Qu'est-ce qui attirerait celles-ci à une œuvre si souvent qualifiée de misogyne ?

Hypothèse de recherche

Lindenberg n'a cependant pas tort lorsqu'il évoque Houellebecq comme l'observateur d'un malaise social dont un des symptômes serait une sexualité troublée qui concerne les *deux sexes*. D'autres critiques ont également remarqué ce phénomène. Dans *La littérature française au présent*, Dominique Viart affirme catégoriquement que « [c]ette frustration sexuelle n'est que la partie la plus visible d'une difficulté plus vaste¹² ». De fait, les troubles occasionnés par les rapports entre les sexes relèveraient d'un malaise qui dépasse les seuls personnages féminins. Le narrateur d'*Extension du domaine de la lutte* s'inclut d'ailleurs lui-même dans un tel constat : rappelons le passage cité précédemment où il déclare que « Véronique, *comme nous tous*, appartenait à une

¹¹ LINDENBERG, Daniel (2002). *Rappel à l'ordre : enquête sur les nouveaux réactionnaires*. Paris, Seuil/La République des idées, p. 23.

¹² VIART, Dominique et MERCIER, Bruno (2005). *La littérature française au présent*. Paris, Bordas, p. 348.

génération sacrifiée » (je souligne). Cette volonté d'inclusion va jusqu'à comprendre le lecteur, tant masculin que féminin : « Il se peut, sympathique ami lecteur, que vous soyez vous-même une femme. Ne vous en faites pas, ce sont des choses qui arrivent. D'ailleurs, ça ne modifie en rien ce que j'ai à vous dire. Je ratisse large. » (EXT, p. 15)

Une telle ironie explique probablement pourquoi la critique n'arrive pas à trancher quant à la position de Houellebecq par rapport aux femmes. Pour certains, les romans de l'auteur débordent d'attaques contre les femmes et contre les mouvements sociaux du vingtième siècle qui leur ont permis d'acquérir un statut équivalant à celui des hommes. D'autres mettent en cause le rôle de forces sociales hors du contrôle des personnages pour expliquer la dissolution des liens interpersonnels, y compris ceux entre les hommes et les femmes. À la lumière d'une telle décomposition sociale, les mouvements sociaux en question chez Houellebecq seraient mis en cause non pas tant pour la libération de la femme qu'ils ont permise que pour l'individuation massive qui s'en est suivie, qui laisse l'être humain (qu'il soit masculin ou féminin) démuné face à une société au fonctionnement de plus en plus impersonnel. L'auteur lui-même décrit ce malaise en termes d'une « dissolution progressive, au fil des siècles, des structures sociales et familiales, la tendance croissante des individus à se percevoir comme des particules isolées¹³ ». Il en résulte une « extension » de la solitude, elle-même porteuse d'angoisse et d'interrogations.

En partant de cette dernière position, j'avance comme hypothèse que l'entièreté de l'œuvre romanesque de Houellebecq se construirait à partir de la prémisse d'une telle dissolution, laquelle agirait dans toutes les sphères de l'existence représentées par

¹³ Michel Houellebecq, cité par VIART, Dominique et MERCIER, Bruno (2005). *op. cit.*, p. 348.

l'auteur. En d'autres mots, la décomposition des liens interpersonnels se manifesterait à chaque niveau d'interaction sociale, et l'effritement ayant lieu à chaque niveau ressemblerait à celui observable aux autres niveaux. Ce qui est dit au sujet de l'individu correspondrait à ce qui est dit au sujet de la famille ; ce qui est dit au sujet de la famille s'appliquerait à la société ; ce qui est dit au sujet de la société correspondrait à l'espèce humaine entière. De fait, non seulement observe-t-on, tout au long de l'œuvre romanesque de Houellebecq, des indices similaires de la dissolution des structures sociales à travers l'individu, la famille, la société, et l'espèce humaine elle-même, mais encore l'évolution de l'œuvre semble aller dans le sens de la gradation postulée en « ratissant » (comme le dirait le narrateur d'*Extension*) chaque fois de plus en plus large.

C'est l'étude approfondie de ces différentes dimensions symbiotiques de l'univers houellebecquien qui permettra de mieux comprendre le rôle ou la fonction que les personnages féminins et masculins sont appelés à y jouer.

Méthode

Selon Montaigne, « chaque homme porte la forme entière de l'humaine condition¹⁴ ». Pour déterminer le rôle des personnages individuels dans la dissolution sociale évoquée précédemment, je propose une analyse détaillée des différents niveaux de la société représentée dans les romans de Houellebecq ainsi que des systèmes de différenciation qui la caractérisent. Chez lui, chaque ordre de différenciation sociale démontre ce que la géométrie fractale appelle l'autosimilarité, soit le caractère d'un objet qui conserve sa forme, quelle que soit l'échelle à laquelle on l'observe. Autrement dit, il

¹⁴ MONTAIGNE, Michel (1965). *Essais* (texte de 1595), tome 3, chapitre 2. Paris, Bordas, p. 142.

y a autosimilarité lorsque le tout est identique (ou semblable) à n'importe laquelle de ses parties¹⁵. Cette idée se prête bien à l'analyse de la société représentée dans les romans de Houellebecq, où l'on peut observer des caractéristiques similaires de dissolution dans chaque groupement social, du personnage individuel à l'espèce humaine entière. En effectuant cette analyse, je vise finalement à créer un tableau de la représentation des relations humaines dans les romans de Houellebecq à travers tous les niveaux de la société représentée, qui se côtoient et s'influencent tout en démontrant des caractéristiques similaires.

Mon analyse traitera donc des couches de l'individu, de la famille, de la société et de l'espèce, en ayant pour fil conducteur la décomposition des rapports sexuels comme symptôme emblématique d'une décadence sociale plus vaste. Cette étude trouve un ancrage dans la notion d'une « société du texte » de Claude Duchet, qui fait une distinction critique entre la société « réelle » et celle de l'œuvre littéraire, laquelle est dès lors étudiable en tant que représentation organisée¹⁶. Rappelons que, même en présentant une façade parfois à caractère fortement réaliste, ce n'est pas la tâche du roman, et surtout pas de ceux de Houellebecq, de restituer le réel « tel quel ».

Bien que les mêmes systèmes de différenciation régissent la vie sociale dans chaque roman, il n'empêche qu'il y a des caractéristiques particulières à chacun : *Extension du domaine de la lutte* peut se lire comme une méditation sur l'isolement, voire sur la destruction de l'individu. Il en va de même pour les autres couches sociales : *Les particules élémentaires* met en évidence les effets de l'éclatement de la famille ; le

¹⁵ MANDELBROT, B.B. (1982). *The Fractal Geometry of Nature*. New York, W.H. Freeman and Company, p. 20.

¹⁶ C.f. DUCHET, Claude (1979). *Sociocritique*, Paris, Nathan.

narrateur de *Plateforme* se lamente sur la dysfonction socio-sexuelle de la société occidentale entière ; Daniel25, protagoniste néo-humain de *La possibilité d'une île*, raconte les derniers conflits de l'humanité ainsi que sa subséquente extinction lente et inéluctable.

Mon analyse procède donc en suivant l'ordre chronologique des romans eux-mêmes (*Extension du domaine de la lutte*, *Les particules élémentaires*, *Plateforme*, *La possibilité d'une île*), dont les thématiques privilégiées correspondent à une gradation quant aux couches sociales évoquées (l'individu, la famille, la société, l'espèce). J'utilise des exemples de tous les romans pour démontrer les caractéristiques et les tendances similaires de chacun. La démonstration se fera dès lors comme suit.

Extension du domaine de la lutte : l'effacement de l'individu

Chez l'individu houellebecquien, la dissolution se manifeste par ce que Michel Biron nomme l'auto-effacement. Que ce soit en n'étant rien d'autre qu'un simple observateur des gens et des événements, ou en s'extirpant littéralement de l'existence, on trouve des caractéristiques similaires d'auto-effacement chez tous les personnages individuels de Houellebecq. Dans la plupart des cas, cet auto-effacement prend la forme d'une dépression, ce que je qualifie d'effacement psychique, ou de suicide, soit un effacement physique. De fait, un certain nombre de personnages masculins et féminins de Houellebecq se suicident, tandis que d'autres s'éloignent d'autrui, s'effaçant en effet de

la société qui les entoure. Je m'appuierai ici sur le concept d'une « révolte contre soi-même¹⁷ » de Michel Biron.

Cette étude de l'individu se concentrera sur *Extension du domaine de la lutte*, dont l'intrigue relate les observations du narrateur, un analyste-programmeur désabusé, qui raconte, parmi d'autres choses, sa dépression, sa tentative de suicide et ses rêves de sectionner des membres variés de son corps. Il reste toutefois à déterminer comment l'effritement de l'individu concerne également les personnages féminins. Pour faire ceci, je propose d'étudier le comportement des personnages masculins et féminins, et en particulier le rôle de l'incapacité à aimer de certains, dans l'effritement de l'individu houellebecquien. En réalité, c'est à ce niveau qu'on peut observer et étudier le plus facilement les conduites et les actions des personnages individuels.

Les particules élémentaires : l'éclatement de la famille

Bien que tous les romans de Houellebecq fassent allusion à l'effritement de la couche sociale supérieure, la famille, il n'empêche que *Les particules élémentaires*, en mettant l'accent sur les actions destructrices de la mère des deux protagonistes, Michel et Bruno, focalise plus que les autres sur la dissolution de la famille ainsi que sur les causes sociales de celle-ci. Selon la logique houellebecquienne, le capitalisme agit comme un cancer de la société humaine, envahissant et détruisant chaque couche sociale où il apparaît. Le narrateur des *Particules* déclare que la famille était la dernière protection sociale qu'avait l'individu contre le fait de devenir une marchandise lui-même. L'effritement de cette couche sociale a donc provoqué l'asservissement des individus aux

¹⁷ BIRON, Michel (2005). *op. cit.*, pp. 27-41.

lois du marché, ce qui a mené à une marchandisation exponentielle du corps humain a résulté. Un tel phénomène serait largement responsable de la méfiance réciproque entre les hommes et les femmes ainsi que du dysfonctionnement de leurs relations.

Je propose donc d'analyser le rôle de l'incapacité à aimer de certains personnages dans l'effritement de cette couche, en focalisant sur l'exemple de Janine, pour qui la volonté d'être « libérée » à tout prix a provoqué l'éclatement de sa propre famille. On peut voir d'ailleurs des indices similaires dans *Plateforme*, surtout dans les sections qui concernent la vie familiale anémique de Jean-Yves, patron du personnage principal féminin Valérie. Je m'appuierai ici sur *La femme dans l'univers romanesque de Michel Houellebecq* de Victoria Déodato, qui comprend des analyses de tous les personnages houellebecquiens et qui utilise à peu près les mêmes catégories que moi (l'individu, la famille, etc.)

Plateforme : la déchéance de la société occidentale

La dissolution des relations interpersonnelles qui lient la société est la plus apparente dans *Plateforme*, où il est question du tourisme sexuel comme solution à la déchéance des rapports entre les femmes et les hommes occidentaux. La rupture des liens sociaux se voit également à travers la monoculturation du monde contemporain et la massification des loisirs, thèmes omniprésents du roman. L'analyse de l'effritement de cette couche devra tenir compte du fait que, chez Houellebecq, la « société » renvoie souvent à un groupe social restreint. En effet, les protagonistes houellebecquiens ne proviennent en général que d'une tranche spécifique de la population : des Occidentaux,

blancs, hétérosexuels, de classe moyenne, professionnels, en somme des gens « moyens ». De fait, plus d'un détracteur de Houellebecq l'a critiqué pour avoir construit ses romans à partir de personnages « lambda¹⁸ ».

Il sera néanmoins question d'un « idéal houellebecquien » : le personnage Valérie, qui comble le narrateur de son amour, de son altruisme et de sa bonté. Je m'appuie ici sur le concept d'une renonciation de l'individualité comme fondation des relations stables chez Houellebecq, ce concept étant avancé par, entre autres, Michael Karwowski dans son article, « Michel Houellebecq: French Novelist For Our Times ». J'utilise également l'analyse de Victoria Déodato du personnage d'Oôn, une prostituée thaïe dans *Plateforme*.

La possibilité d'une île : l'espèce en voie de disparition

C'est dans *La possibilité d'une île* que l'on trouve des commentaires évoquant la dissolution de l'espèce humaine. De fait, dans le dernier roman de Houellebecq, raconté en grande partie par des narrateurs néo-humains assistant à la disparition des dernières enclaves de l'humanité, cette extinction lente et pénible semble être la culmination de la dissolution de toutes les autres couches sociales. La civilisation n'aurait jamais été vraiment civilisée, et pour le prouver, Houellebecq représente ce qui reste de l'humanité dans un état presque sauvage. Je propose donc une analyse des causes sociales de l'extinction de l'humanité ainsi que de la signification de la « liberté » supposée des néo-humains.

¹⁸ HUSTON, Nancy (2004). *Professeurs de désespoir*. Paris, Actes Sud, p. 289-290.

Je conclus mon analyse en tentant de réfléchir à la « morale » (dans le sens d'une fable ou d'une parabole) qui pourrait être dégagée du grand récit – composé par la succession des romans de Houellebecq – ainsi étudié.

CHAPITRE UN
EXTENSION DU DOMAINE DE LA LUTTE OU L'EFFACEMENT DE
L'INDIVIDU

Il n'est pas difficile de saisir pourquoi plus d'un lecteur a interprété *Extension du domaine de la lutte* comme une représentation négative de la femme. Dès la première page du premier roman de Houellebecq, on trouve la toute première femme à paraître dans son œuvre romanesque traitée de « connasse » et en train de se dévêtir :

Vendredi soir, j'étais invité à une soirée chez un collègue de travail. On était une bonne trentaine, rien que des cadres moyens âgés de vingt-cinq à quarante ans. À un moment donné il y a une connasse qui a commencé à se déshabiller. (EXT, p. 1)

Pire encore, la qualification de « connasse » semble ne servir à rien : la femme en question ne reparaitra pas plus tard dans le roman, elle ne sera jamais développée en tant que personnage. Or, les phrases suivantes laissent soupçonner que ce qui agace le narrateur n'est pas le simple fait qu'elle soit femme :

Elle a ôté son T-shirt, puis son soutien-gorge, puis sa jupe, tout ça en faisant des mines incroyables. Elle a encore tournoyé en petite culotte pendant quelques secondes, et puis elle a commencé à se resaper ne voyant plus quoi faire d'autre. D'ailleurs c'est une fille qui ne couche avec personne. Ce qui souligne bien l'absurdité de son comportement. (EXT, p. 1)

La fille termine son effeuillage de la même façon qu'elle l'a commencé, comme si rien de spécial ne se passe. Le récit n'offre pas de motivation pour expliquer ses actions. Pourquoi donc le narrateur déclare-t-il si vite son geste absurde ?

Résumons la scène jusqu'ici : une fille se déshabille devant une trentaine de personnes, sans provoquer de réaction. Lakis Proguidis, dans un essai intitulé « Preuves irréfutables de la non-existence de la société », explique que « dans le contexte précis de ce roman, c'est le geste inutile, la tentative sans effet qui compte. Ce que notre esprit retient, c'est l'acte insolite qui débouche sur le vide et qui, de ce fait, s'auto-annule¹ ». Pourquoi les confrères de l'effeuilleuse ne réagissent-ils pas ? Comme l'indique Proguidis, la fille et ses collègues, y compris le narrateur, font partie d'une société dont les liens relationnels entre les individus sont dans un état de décomposition avancée. Conséquemment, l'acte insolite de la fille ne fait que provoquer l'indifférence de son public et le mépris du narrateur. Proguidis déclare également que :

En principe, l'homme est inconcevable sans un autre homme. Cela signifie qu'un groupe humain n'est véritablement humain qu'à partir du moment où ses membres ne peuvent pas garder leur spécificité d'humains une fois isolés et placés en dehors dudit groupe².

Dans la société houellebecquienne, marquée par l'indifférence des gens envers les autres, les individus ne se prennent plus en compte mutuellement : même une jeune femme en train de se déshabiller n'attire plus le regard d'autrui. Chez Houellebecq, l'être humain n'est plus considéré comme une espèce forcément sociale, dans le sens où les rapports liant l'individu à sa société (que ce soit à sa famille, à ses amis, à ses collègues de travail, etc.) sont, même dans le meilleur des cas, ténus.

Proguidis va encore plus loin sur les effets de ce manque du social chez l'individu houellebecquien en demandant « Si, d'un coup, on arrêterait de raisonner avec l'*a priori* de

¹ PROGUIS, Lakis (2001). « Preuves irréfutables de la non-existence de la société, » *De l'autre côté du brouillard*. Québec, Éditions Nota bene, p. 69.

² *Ibid.*, p. 59

l'homme considéré comme "animal forcément social" ? Si on commençait à imaginer l'homme *sans* société³ ? » Chez Houellebecq, ce manque de société nuit à toute occasion de l'individu de se connaître pleinement, de confirmer son existence dans le regard de l'autre. Enlevez cette possibilité, c'est-à-dire retirez la société de l'individu, et il se comportera bien comme une particule « élémentaire », flottante, errant sans but. L'individu houellebecquien se trouve donc existentiellement déconcerté, une position qui conduit certains à tenter (toujours en vain, comme la fille au début d'*Extension*) de re-lie connaissance avec autrui, tandis que d'autres sont menés à s'enfermer en eux-mêmes, s'effaçant effectivement de la société qui les entoure. Dans *Extension du domaine de la lutte*, on a affaire à une société en train de s'effondrer, dont la composante la plus petite, l'individu, que ce soit un homme ou une femme, n'arrive jamais à franchir le gouffre ontologique le séparant d'autrui.

Néanmoins, les habitants de cette société continuent à se côtoyer mécaniquement, cherchant en vain les relations qui leur échappent, ce qui explique d'ailleurs la tentative de la danseuse nue amateur de attirer l'attention de ses collègues en se dévêtant. Qu'est-ce qui excite le mépris du narrateur ? Peut-être, à son avis, que la fille aurait pu deviner la futilité d'un tel geste, comme il a su lui-même le faire. Dans ce cas, son agacement découlerait de l'ignorance de la fille à propos de son environnement, un terrain que le narrateur prétend d'ailleurs bien maîtriser : « Je connais la vie, j'ai l'habitude » (EXT, p. 9). « L'absurdité » du comportement de la fille découlerait donc de son ignorance de ses environs plutôt que du simple fait qu'elle est femme.

³ *Ibid.*, p. 62

L'individu houellebecquien se définit ainsi par sa dissociation d'avec autrui, c'est-à-dire par un manque de relations profondes avec les gens qui l'entourent, ce que Proguidis appelle « une nouvelle version de l'homme : l'homme sans anomalies, l'homme par qui le social perd son essence⁴ ». Avant de procéder à l'étude des résonances plus grandes de cette perte du social, il convient de creuser l'analyse de cette nouvelle version de l'être humain : un individu ambient, sans liens émotionnels et en déficit de société.

Le narrateur d'Extension du domaine de la lutte

« L'impression de séparation est totale ; je suis
désormais prisonnier en moi-même. »
(EXT, p. 156)

Dès le début de son récit, le narrateur d'*Extension du domaine de la lutte* ne se présente pas comme le personnage romanesque le plus tonique du monde : anonyme, apparemment dépourvu de toute relation profonde, sans loisirs ou passe-temps hors de son travail, il subit également des dépressions qui le conduisent finalement à un séjour dans un asile psychiatrique. Or, malgré ses dépressions, vivre selon « la règle » économique de la société ne lui est pas difficile : il est informaticien, il gagne 2,5 fois le SMIC⁵ (ce que le narrateur précise, note Michel Biron, « pour indiquer qu'il connaît parfaitement son rang sur l'échelle sociale⁶ »), il paie ses factures, son loyer, etc. Ses problèmes découlent plutôt de son dégoût de la vie contemporaine, celle-ci étant définie

⁴ PROGUIS, *op. cit.*, p. 77.

⁵ Salaire minimum interprofessionnel de croissance.

⁶ BIRON, Michel (2005) « L'effacement du personnage contemporain : l'exemple de Michel Houellebecq », *Études françaises*, vol. 41, n° 1, p. 11.

largement chez Houellebecq par « l'absence de tout rapport interhumain⁷ » ainsi qu'un consumérisme galopant qui pénètre dans toutes les sphères de l'existence. Le narrateur d'*Extension* se tient donc à l'écart de ce monde (dans la mesure du possible), commentant à distance les paroles et les actions des gens qu'il rencontre.

Sa rupture avec la société confine le narrateur à une solitude qui devient parfois insupportable. Ce dernier déclare que, malgré les exigences de « vivre selon la règle » :

Il reste du temps libre. Que faire ? Comment l'employer ? [...] Le bricolage, pris dans son sens le plus étendu, peut offrir une voie. Mais rien en vérité ne peut empêcher le retour de plus en plus fréquent de ces moments où votre absolue solitude, la sensation de l'universelle vacuité, le pressentiment que votre existence se rapproche d'un désastre douloureux et définitif se conjuguent pour vous plonger dans un état de réelle souffrance. (EXT, pp. 12-13)

Le narrateur décrit l'état de pauvreté des relations interpersonnelles comme étant le résultat d'une vaste compétition sociale. Dans cette société, il n'existe plus de relations qui ne soient pas dégradées par la motivation de tirer un quelconque profit. Le narrateur ne se permet pas de faire partie d'un tel environnement, d'où découlent sa solitude, sa dépression ainsi que sa stratégie pour combattre une société dont les liens interpersonnels n'existent plus, ce que Michel Biron a appelé « l'auto-effacement ». Ce dernier indique que « [c]haque personnage de Houellebecq finit ainsi par disparaître sans laisser de traces, au milieu de la nuit et au plus près du néant, comme une dernière protestation contre le vide de l'existence⁸. »

⁷ PROGUIDIS, Lakis, *op. cit.*, p. 77.

⁸ BIRON, *op. cit.*, p. 34

Pour décrire cet auto-effacement, il faut tenir compte du fait que le narrateur d'*Extension du domaine de la lutte* est, comme tout le monde dans ce roman, un individu sans singularité :

L'expérience m'a rapidement appris que je ne suis appelé qu'à rencontrer des gens sinon exactement identiques, du moins tout à fait similaires dans leurs coutumes, leurs opinions, leurs goûts, leur manière générale d'aborder la vie. (EXT, p. 21)

À son avis, il n'existe même pas la possibilité de se différencier : le narrateur évoque à ce sujet un collègue, Jean-Yves Fréhaut, pour qui la liberté personnelle correspond au nombre de choix possibles, ce que ce dernier appelle des « degrés de liberté ». Or, le narrateur nous informe que la réalité quotidienne n'est pas aussi riche qu'on pourrait le penser : même pour Jean-Yves Fréhaut, « les fameux degrés de liberté se résumaient [...] à choisir son dîner par Minitel » (EXT, p. 40). Ici, même leur temps libre ne permet pas aux gens de se distinguer les uns par rapport aux autres. Comme l'explique Biron : « On n'a plus besoin d'uniforme, car on uniformise à grande échelle les caprices⁹ ». Dans cet univers romanesque, la tentative de se distinguer est toujours vaine :

Il n'empêche [...] que les êtres humains ont souvent à cœur de se singulariser [...] sans doute dans le but d'obliger leurs interlocuteurs à les traiter comme des individus à part entière. Ainsi l'un aimera le tennis, l'autre sera friand d'équitation, un troisième s'avérera pratiquer le golf. Certains cadres supérieurs raffolent des filets de hareng ; d'autres les détestent. Autant de destins, autant de parcours possibles. (EXT, p. 21)

À quoi bon sert la liberté d'être soi, d'être individu dans une telle société, où l'on se trouve face à des choix qui n'en sont pas véritablement, où l'on jouit de degrés de liberté qui ne l'évoquent pas du tout ? Le narrateur n'arrive pas à répondre à une telle question

⁹ *Ibid.*, p. 29

et, ne trouvant aucune autre issue, il se retire en lui-même. Dans une perspective plus large, Michel Biron explique que le protagoniste contemporain

[...] se distingue de ses prédécesseurs par l'extrême connaissance de son moi, mais il a perdu, en revanche, sa volonté proprement individuelle, c'est-à-dire ce qui le distingue des autres ou l'oppose à la société. Il ne cesse de retomber en lui-même, de s'affaisser dans sa stérile lucidité¹⁰.

Biron qualifie cette condition de « révolte contre soi-même », ce que le narrateur lui-même appelle « une autodestruction silencieuse » (EXT, p. 91). Son autodestruction existe sous deux formes dans le récit : l'auto-effacement psychique et physique.

En ce qui concerne le narrateur d'*Extension*, l'auto-effacement psychique consiste à se tenir émotionnellement à l'écart de société, à se cloîtrer dans un univers intérieur banal et vide : « Généralement, le week-end, je ne vois personne. Je reste chez moi, je fais un peu de rangement ; je déprime gentiment » (EXT, p. 31). De fait, hors de ses collègues de travail, le narrateur ne mentionne qu'une connaissance, le curé Jean-Pierre Buvet, qu'il ne fréquente que rarement. Son auto-effacement physique se manifeste parfois sous forme de pensées d'automutilation : « Une bite, on peut toujours la sectionner » (EXT, p. 47) ; ou vers la fin du roman, quand la souffrance interne du narrateur devient intolérablement aiguë : « L'envie persiste, grandit et se transforme. Cette fois mon projet est de prendre une paire de ciseaux, de les planter dans mes yeux et d'arracher. Plus précisément dans l'œil gauche, à un endroit que je connais bien, là où il apparaît si creux dans l'orbite. » (EXT, p. 143) L'auto-effacement physique paraît également sous forme de suicide, dont le narrateur raconte sa propre tentative. Ces options représentent ses seules issues ; même le fait de raconter son histoire ne lui offre

¹⁰ *Ibid.*, p. 28

pas de catharsis véritable : « Si je n'écris pas ce que j'ai vu je souffrirai autant — et peut-être un peu plus. Un peu seulement, j'y insiste. L'écriture ne soulage guère. » (EXT, p. 14).

Un regard mitigé sur le monde

Tout au long de la durée du roman, le narrateur n'arrive pas à une meilleure capacité de faire face à sa condition ou d'améliorer sa situation. Malgré le fait qu'il cherche éventuellement de l'aide psychiatrique, il ne réussit pas à se réintégrer à des relations fonctionnelles et épanouissantes avec autrui, et il n'y a aucun indice qu'il le fera à l'avenir. Or, malgré son isolement profond, le narrateur partage sa rupture avec la société ainsi que son ressentiment avec nombre de personnages qu'il côtoie. Tandis que la plupart des gens qu'il rencontre le dégoûtent, il n'empêche qu'il y a des personnages dans son milieu qui gagnent son apitoiement. De fait, tels que vus par le narrateur, la gamme des individus se trouvant dans *Extension du domaine de la lutte* se divise entre deux groupes. Qu'il s'agisse d'un individu de sexe masculin ou féminin, il y a deux types de représentations des individus dans le roman : celles marquées par la haine, et d'autres caractérisées par la compassion.

En gros, les individus pour qui le narrateur ressent de la compassion lui ressemblent de quelque façon. Catherine Lechardoy, son homologue au Ministère de l'agriculture, est comme lui dépourvue de ce que le sexe opposé « recherche en priorité » : « Elle n'est vraiment pas jolie. En plus des dents gâtées elle a des cheveux ternes, des petits yeux qui brillent de rage. Pas de seins ni de fesses perceptibles. » (EXT,

p. 28). Il déclare d'ailleurs que l'agressivité de Lechardoy est « étonnante ». Il en va de même chez l'ironiquement nommée Brigitte Bardot, une ancienne camarade de classe du narrateur :

Au moment où je l'ai connue, dans l'épanouissement de ses dix-sept ans, Brigitte Bardot était vraiment immonde. D'abord elle était très grosse, un boudin et même un surboudin, avec divers bourrelets disgracieusement disposés aux intersections de son corps obèse. [...] Elle ne pouvait qu'assister, avec une haine silencieuse, à la libération des autres [...] Ainsi devait se dérouler son adolescence, ainsi elle se déroula : la jalousie et la frustration fermentèrent lentement, se transformant en une boursouffure de haine paroxystique. (EXT, pp. 88-91).

Dans les deux cas, il y a une tentative de rapprochement de la part du narrateur (motivé à la fois par la pitié ainsi qu'une curiosité morbide) mais il n'ose jamais aller jusqu'au bout de son projet, d'où un sentiment accru d'échec et de solitude pour tout le monde. Le plus profond parmi les rapports de compassion est celui que partage le narrateur avec son collègue de travail Raphaël Tisserand. Davantage encore que pour Bardot et Lechardoy, Tisserand est un objet de curiosité et de fascination pour le narrateur. Malgré son succès sur le plan économique, son apparence physique ainsi que sa gaucherie sociale relèguent définitivement Tisserand au camp des exclus sur le plan sexuel :

Il a exactement le faciès d'un crapaud-buffle – des traits épais, grossiers, larges, déformés, le contraire exact de la beauté. [...] Qui plus est, sa conversation manque de finesse, de fantaisie, d'humour ; il n'a absolument aucun *charme*. (EXT, p. 43)

Or, bien qu'ils se ressemblent en tant qu'exclus sexuels de la société, Tisserand, Lechardoy et Bardot ne partagent pas la lucidité du narrateur vis-à-vis de leur statut social. Cette distance cognitive permet au narrateur de commenter les gens avec qui il a

un rapport de compassion sans toutefois partager leur ignorance quant aux raisons de leur misère sexuelle.

En revanche, les personnages qui suscitent des commentaires désobligeants du narrateur sont presque toujours des individus que l'on peut considérer comme les « gagnants » de la société, c'est-à-dire ceux qui réussissent selon la règle sociale. Curieusement, certains individus détestés par le narrateur semblent ignorer le jeu auquel ils jouent, tandis que d'autres semblent le démentir inconsciemment. Une caractéristique demeure toutefois constante chez eux : à force de prendre de l'avance dans la vie, les individus détestés chez Houellebecq ne se soucient jamais d'autrui. De fait, une absence de respect et d'empathie envers les autres marque le comportement de tous les gens détestés par le narrateur. Dans *Extension du domaine de la lutte*, le personnage masculin qui incarne ce comportement plus que tous les autres s'appelle Patrick Leroy :

Chemise hawaïenne, blue-jean serré aux fesses [...]. Il a passé la nuit dans une boîte de jazz avec un pote, ils ont réussi à « racler deux minettes ». Enfin, il est content. Il passera le reste de la matinée à téléphoner. (EXT, p. 28)

Le lecteur comprend tout de suite que Leroy n'a pas de problèmes avec le sexe opposé et, en téléphonant ainsi tout le matin, qu'il connaît une certaine aisance professionnelle, et ce, à un tel point qu'il ne s'inquiète pas de paraître paresseux à ses collègues. Il connaît bien sa position sur les plans sexuel et professionnel, ce qu'il démontre avec une grossièreté désinvolte. Leroy se distingue en fait par son absence totale de compassion ; même la mort d'une amie ne l'émeut pas :

Tout cela, en théorie, est plutôt déprimant, mais il [Leroy] réussira à escamoter cet aspect de la question par une sorte de vulgarité cynique, pieds sur la table et langage branché: « Elle était supersympa,

Nathalie... Un vrai canon, en plus. C'est nul, c'est la dèche... T'as été à l'enterrement ? Moi, les enterrements, je crains un peu. Et pour ce que ça sert... » (EXT, p. 29)

Le fait qu'une telle personne (qu'elle soit masculine ou féminine) soit en mesure de réussir selon la règle de la société agace et démoralise le narrateur. Or, ce n'est pas le simple fait que quelqu'un réussisse qui le dérange. Prenons, par exemple, le rapport curieux du narrateur avec un autre collègue de travail :

Thomassen est d'origine suédoise ; il est très grand (légèrement plus de deux mètres, je crois), admirablement bien proportionné, et son visage est d'une beauté extraordinaire, solaire, radieuse ; on a vraiment l'impression d'être en face d'un surhomme, d'un demi-dieu. (EXT, p. 62)

On attendrait peut-être des commentaires désobligeants de la part du narrateur au sujet de Thomassen. Or, il nous informe ensuite que :

Plus tard j'ai effectué plusieurs déplacements en province avec Thomassen pour des formations, toujours dans le même style. Nous nous sommes très bien entendus. Je l'ai plusieurs fois remarqué, les gens d'une beauté exceptionnelle sont souvent modestes, gentils, affables, prévenants. Ils ont beaucoup de mal à se faire des amis, au moins parmi les hommes. Ils sont obligés de faire des efforts constants pour essayer de faire oublier leur supériorité, ne serait-ce qu'un peu. (EXT, p. 63)

Bien que la description de Thomassen corresponde à celle d'un « gagnant » sexuel et professionnel, il appert que cet homme se donne du mal à diminuer la jalousie que son apparence peut engendrer chez les autres. En dépit du fait qu'il soit beau, Thomassen n'est pas visiblement vaniteux et, au contraire de Leroy, il ne se vante pas de ses succès amoureux. Son comportement semble suggérer une conscience de son statut, ce que le narrateur reconnaît et peut-être admire.

Il n'empêche que la vanité grossière d'un Leroy réapparaît à travers plusieurs personnages féminins qui deviennent à leur tour l'objet de la haine du narrateur, et ce, pour les mêmes raisons : malgré le fait que ces femmes aient réussi selon la règle de la société, elles sont des êtres humains insipides, peu profonds, parfois carrément méchants. C'est le cas notamment du personnage de Véronique, l'ex-copine du narrateur, qui incarne ce comportement plus que tout autre.

La « responsable » de l'état du narrateur

On arrive à haïr ce qu'on aimait naguère¹¹.

Véronique est mentionnée tôt dans le roman, dans une diatribe où le narrateur expose ses difficultés à fonder et maintenir une « relation durable ». Il nous fait comprendre très clairement qu'il déteste son ex-copine. De fait, sa relation désastreuse avec Véronique semble toujours exercer une forte influence sur le narrateur : il nous informe, dans le même passage, qu'il n'a pas été avec une autre femme depuis sa séparation d'avec elle deux ans auparavant. Il continue de relier d'autres événements à cette relation : « Enfin, j'étais jeune, je m'amusais. C'était avant Véronique, tout cela ; c'était le bon temps » (EXT, p. 98).

La première description substantielle de Véronique paraît à la page 103 et peut se résumer dans le passage suivant :

Je me souviens qu'elle avait un tableau en Valléda blanc, sur lequel elle inscrivait d'ordinaire des choses du genre « petits pois » ou « pressing ». Un soir, en rentrant de sa *séance*, elle avait noté cette phrase de Lacan : « Plus vous serez ignoble, mieux ça ira ». (EXT, p. 103)

¹¹ HUGO, Victor (1970). *La légende des siècles : fragments*. Paris, Flammarion, p. 138.

De fait, « ignoble » résume en un seul mot les descriptions variées de Véronique faites par le narrateur au cours du roman. Or, ses sentiments par rapport à Véronique ne sont pas uniformes : le narrateur déclare explicitement que « [j]e l'ai aimée, autant qu'il était en mon pouvoir – ce qui représente beaucoup d'amour » (EXT, p. 104). Le lecteur comprend que le narrateur n'est pas un individu qui agit d'une position de pouvoir, que c'est lui qui a été blessé dans sa relation avec Véronique et que c'est également lui qui garde le plus de séquelles du temps qu'ils ont passé ensemble.

Dans une large mesure, la rancœur du narrateur envers Véronique peut tirer son origine de plusieurs types de comportements clés chez elle. Même avant qu'il ne commence sa véritable description d'elle, le narrateur raconte un événement qui exhibe clairement l'incapacité de Véronique à s'identifier aux gens qui l'entourent (ainsi que d'apprécier la mort et la finitude humaine). Pareille à Patrick Leroy, Véronique utilise un langage affectivement vide pour esquiver et nier toute répercussion émotionnelle lorsqu'elle apprend la nouvelle de la mort d'un collègue de travail, une mort qu'elle aurait pu d'ailleurs peut-être empêcher :

Le soir de la mort de Gérard Leverrier, son père a téléphoné à son travail ; comme il était absent de son bureau c'est Véronique qui a pris la communication. Le message consistait simplement à rappeler son père, de toute urgence ; elle a oublié de le transmettre. Gérard Leverrier est donc rentré chez lui à six heures, et s'est tiré une balle dans la tête. Véronique m'a raconté ça, le soir du jour où ils ont appris sa mort [...] ; elle a ajouté que ça lui « foutait un peu les boules » ; tels furent ses propres termes. Je me suis imaginé qu'elle allait ressentir une espèce de culpabilité, de remords ; pas du tout ; le lendemain, elle avait déjà oublié. (EXT, p. 102-103)

En outre, elle manque d'empathie pour les souffrances de ses proches, un fait révélé dans sa réaction à la tentative de suicide du narrateur, à l'époque où ils vivaient toujours ensemble :

Un soir que Véronique était absente, j'ai avalé un flacon de Largactyl. [...] Il a fallu m'emmener en urgence à l'hôpital, me faire un lavage d'estomac, etc. Bref, j'ai bien failli y passer. Cette salope (comment la qualifier autrement ?) n'est même pas venue me voir à l'hôpital. Lors de mon retour « à la maison », si l'on peut dire, tout ce qu'elle a trouvé comme mots de bienvenue c'est que j'étais un égoïste doublé d'un minable ; son interprétation de l'événement, c'est que je m'ingéniais à lui causer des soucis supplémentaires, elle « qui avait déjà assez à faire avec ses problèmes de boulot ». (EXT, p. 104).

Véronique n'est pas capable d'aimer son copain ni d'éprouver le moindre soupçon de sympathie envers lui, de crainte qu'elle soit également affectée par ses malheurs. Curieusement, le narrateur lui-même attribue sa froideur généralisée au fait que Véronique est « tombée entre les mains des psychanalystes » (EXT, p. 103), faisant la caricature suivante de la femme « analysée » :

Sous couvert de reconstruction du moi, les psychanalystes procèdent en réalité à une scandaleuse destruction de l'être humain. Innocence, générosité, pureté... tout cela est rapidement broyé entre leurs mains grossières. [...] Impitoyable école d'égoïsme, la psychanalyse s'attaque avec le plus grand cynisme à de braves filles un peu paumées pour les transformer en d'ignobles pétasses, d'un égocentrisme délirant, qui ne peuvent plus susciter qu'un légitime dégoût. [...] Mesquinerie, égoïsme, sottise arrogante, absence complète de sens moral, incapacité chronique d'aimer : voilà le portrait exhaustif d'une femme « analysée ». Véronique correspondait, il faut le dire, trait pour trait à cette description. (EXT, pp. 103-104)

En fin de compte, c'est son « incapacité chronique d'aimer » qui définit Véronique en tant que personnage. Selon toutes les descriptions d'elle faites par le narrateur, ses actions sont déterminées par un égoïsme émotionnel aussi profond que prédominant.

Une théorie de la différenciation sociale : des vainqueurs et des vaincus

*It's a strange world. Some people get rich and others eat shit and die*¹².

À un moment ultérieur du récit, le narrateur semble faire un pas en arrière par rapport à ses sentiments d'extrême ressentiment envers Véronique en déclarant que : « Du point de vue amoureux Véronique appartenait, comme nous tous, à une *génération sacrifiée* » (EXT, p. 114). Il creuse ensuite les causes variées du comportement de Véronique en admettant même qu'elle « avait certainement été capable d'amour ; elle aurait souhaité en être encore capable, je lui rends ce témoignage ; mais cela n'était plus possible » (EXT, p. 114). Le narrateur explique ensuite que l'amour ne peut exister que dans des conditions spécifiques. Or, l'individu contemporain, précise-t-il, accumule au cours de l'adolescence des expériences sexuelles qui nient la possibilité de projeter la sentimentalité sur une autre personne, un processus dont Véronique serait victime :

L'amour comme innocence et comme capacité d'illusion, comme aptitude à résumer l'ensemble de l'autre sexe à un seul être aimé, résiste rarement à une année de vagabondage sexuel, jamais à deux. En réalité, les expériences sexuelles successives accumulées au cours de l'adolescence minent et détruisent rapidement toute possibilité de projection d'ordre sentimental et romanesque. (EXT, p. 114)

Pourquoi la sexualité détruit-elle des gens dans cette société ? Ici le sexe, de même que l'argent, agit comme un système injuste de différenciation sociale. Dans la société houellebecquienne, on n'existe pas pour aimer un autre ; on vit pour prendre une longueur d'avance. Dans ce monde, chacun est un concurrent et, par conséquent, une menace potentielle.

¹² THOMPSON, Dr. Hunter S. (1988). *Gonzo Papers, Vol. 2: Generation of Swine: Tales of Shame and Degradation in the '80s*. New York, Simon and Schuster, p. 96.

Le narrateur explique cette compétition entre individus par le biais d'une théorie globale de la différenciation sociale en déclarant que « Dans nos sociétés, le sexe représente bel et bien un second système de différenciation, tout à fait indépendant de l'argent ; et il se comporte comme un système de différenciation au moins aussi impitoyable » (EXT, p. 100). Le narrateur explique également que la réussite dans un domaine ne s'applique pas forcément à l'autre : on peut bien appartenir, comme Raphaël Tisserand et le narrateur lui-même, « au camp des vainqueurs » économiques et en même temps, « sur le plan sexuel, à celui des vaincus ». (EXT, p. 100)

Encore plus surprenant, le narrateur affirme que ces deux systèmes de différenciation sociale sont tous les deux les produits du libéralisme :

En système économique parfaitement libéral, certains accumulent des fortunes considérables ; d'autres croupissent dans le chômage et la misère. En système sexuel parfaitement libéral, certains ont une vie érotique variée et excitante ; d'autres sont réduits à la masturbation et la solitude. (EXT, p. 100)

Il précise que, en dépit du fait que ces systèmes sont indépendants l'un de l'autre, en tant que systèmes de différenciation ils produisent des effets ravageurs similaires sur les relations humaines. Vue sous cet angle, l'incapacité d'aimer de Véronique semble être un symptôme du milieu social dans lequel elle vit plutôt que le résultat d'une décision consciente de sa part. Dans ce cas, son incapacité d'aimer la marque comme un produit de son environnement, où la peur et la méfiance caractérisent presque toute interaction humaine. Beaucoup d'individus, tels que Véronique, subissent une sorte de saturation affective qui les mène à repousser d'autres gens, leurs proches inclus, et à s'attaquer à tout ce qu'ils perçoivent comme une menace par rapport à leur propre bien-être. Tandis

que le narrateur décèle les vestiges de la capacité à aimer chez Véronique, la réalité paraît être que les forces sociales ayant formé son ex-conjointe ne lui ont pas laissé suffisamment d'amour pour qu'elle soit en mesure d'en donner aux autres.

Vérité ou rempart du narrateur ?

Malgré la logique de ses observations, il semble toutefois pertinent de poser la question suivante : les théories du narrateur concernant la différenciation sociale viennent-elles vraiment d'une position de lucidité objective, ou ne sont-elles que son rempart contre un monde qui le relègue à la position d'individu lambda, dépourvu de charme comme de beauté physique ? Il est vrai que ses théories sont liées à sa propre réalité et qu'elles ne constituent pas un examen objectif ou impartial de la situation. Le narrateur est-il une sorte de sociologue amateur ou se cache-t-il derrière son propre dysfonctionnement en tant qu'être humain ? Pourquoi d'ailleurs choisirait-il d'être avec une femme comme Véronique ? Il ne précise ni pourquoi il s'est donné la peine de l'aimer autant qu'il l'était en son pouvoir, ni ce qui l'a attiré à elle au début. Malgré le fait qu'il a peut-être raison dans son appréciation de l'incapacité à aimer de Véronique, son choix de partenaire est douteux. Ceci fait en sorte que l'on se demande si ce n'est pas sur la propre naïveté du narrateur que l'on devrait faire porter le blâme (du moins en partie) pour avoir facilité sa relation misérable avec Véronique. De fait, ses descriptions d'elle, ainsi que des forces sociales qui l'ont formée, sont marquées d'un côté par son extrême lucidité, et d'un autre par une naïveté quasi tragique.

Or, les actions de Véronique sont irréfutablement odieuses, comme le sont celles de Leroy et d'autres individus détestés. Tandis que son traitement de ces relations et de son vide relationnel actuel peut sembler malsain ou peu recommandable, il n'empêche qu'en ce qui concerne les gens détestés par le narrateur, on n'a pas affaire à des individus sympathiques, altruistes ou innocents. Au contraire, les individus détestés par le narrateur sont caractérisés par leur insipidité ainsi que leur manque de sympathie envers les autres.

Des modèles appelés à se reproduire

« C'est le principe de la généralisation qui m'intéresse, pas le contenu¹³. »

Le point de vue dysfonctionnel du narrateur colore la représentation de la société, des femmes et des hommes dans *Extension du domaine de la lutte*. La perspective que l'on adopte en lisant le roman est nécessairement celle de son protagoniste. Sa solitude ainsi que ses blessures non soignées depuis sa relation avec Véronique continuent à le hanter pour la durée du roman. Sa propension à la solitude, ses dépressions et ses blessures émotionnelles donnent également une idée des causes des rapports de compassion et de haine que le narrateur entretient avec les personnages du roman. Ces éléments suggèrent également des raisons pour lesquelles les relations du narrateur ne sont pas plus nuancées.

De fait, tout au long du roman, on n'a affaire qu'aux deux types d'interaction mentionnés ci-dessus. D'un côté, il y a les rapports de haine : rappelons le mépris du narrateur au sujet de la stripteaseuse traitée de « connasse », de Patrick Leroy, ou de Véronique, l'ex-copine qui continue d'exercer une forte influence sur sa vision du

¹³ DE HAAN, Martin (2004). « Entretien avec Michel Houellebecq, » dans *C.R.I.N.*, vol. 43, n° 1, p. 22.

monde. D'un autre côté, il y a les individus pour lesquels les commentaires du narrateur indiquent une sorte de pitié ressentie de sa part. Un processus d'identification avec ces personnes le mène, d'une certaine façon, à exprimer des sentiments indiquant une certaine compréhension de leur position. Au sujet de son ancienne camarade de classe, Brigitte Bardot, il remarque que :

Toute échappatoire lui était donc interdite. Elle ne pouvait qu'assister, avec une haine silencieuse, à la libération des autres ; voir les garçons se presser, comme des crabes, autour du corps des autres ; sentir les relations qui se nouent, les expériences qui décident les orgasmes qui se déploient. (EXT, p. 91).

La situation de Bardot rappelle, à peu près mot pour mot, celle du narrateur ainsi que celles du peu de gens avec qui il entretient un rapport de compassion, comme Catherine Lechardoy ou Raphaël Tisserand. Bien qu'il lui soit occasionnellement arrivé de se trouver une partenaire, il s'identifie néanmoins avec eux en tant qu'exclu sexuel.

Les personnages d'*Extension du domaine de la lutte* représentent en fait des archétypes que l'on rencontre dans les romans subséquents de l'auteur. Par exemple, toutes les femmes détestées chez Houellebecq semblent conçues à partir du même moule : Véronique. Caractérisées par un manque d'émotion en général, leur incapacité chronique à aimer reste le trait principal de ces femmes détestées, et Véronique est leur prototype. De fait, chacun des femmes ou des hommes « détestés » démontre une incapacité à aimer comparable à celle de Véronique et, par conséquent, ils provoquent des réactions négatives similaires chez les protagonistes. Il en va de même quant aux rapports de compassion du narrateur : on voit apparaître dans les romans suivants d'autres

Lechardoy, Bardot et Tisserand, c'est-à-dire d'autres individus qui subissent la même exclusion sociale que le narrateur et qui suscitent par conséquent sa compassion.

Ce prolongement des personnages féminins et masculins d'*Extension du domaine de la lutte* ainsi que de leurs ennuis sociaux peut s'expliquer en partie par le fait qu'ils sont vus, dans chaque roman, à travers le regard des protagonistes eux-mêmes, semblables les uns aux autres. De fait, cette tendance à la reproduction des modèles antérieurs ne se limite pas aux seuls personnages : la généralisation s'étend même aux modèles de la différenciation sexuelle et économique. Il s'agit en effet de garder en tête à chaque moment que ces deux formes de différenciation règnent toujours chez Houellebecq. Ceci fait en sorte que la génération « sacrifiée » à cette compétition le demeurera toujours malgré le fait que ce phénomène, ainsi que celui de la différenciation sociale elle-même, sera abordé sous d'autres angles aussi divers que surprenants dans les romans à venir de l'auteur.

CHAPITRE DEUX

***LES PARTICULES ÉLÉMENTAIRES* OU L'ÉCLATEMENT DE LA FAMILLE**

Le deuxième roman de Houellebecq, *Les particules élémentaires*, met en scène deux protagonistes similaires au cadre moyen frustré qui narre *Extension du domaine de la lutte*. Il s'agit de deux demi-frères qui, abandonnés par leurs parents très tôt dans leur vie, mènent des existences radicalement différentes, mais également difficiles. D'une part, Michel, un biologiste moléculaire brillant mais émotionnellement absent du monde, fait des recherches qui mènent finalement à la création d'une race de « néo-humains » avant de disparaître mystérieusement. D'autre part, son demi-frère Bruno, un professeur de littérature aussi malheureux qu'il est surlibidineux, passe sa vie à chercher désespérément du plaisir physique. Le sort de Bruno rappelle en quelque sorte celui du narrateur d'*Extension* : entrant finalement lui aussi dans un hôpital psychiatrique, il passe cependant le reste de ses jours dans un sommeil narcotique.

Par-delà un commentaire sur les mésaventures des deux anti-héros des *Particules*, il sera ici proposé une lecture différente du roman, ayant pour but une meilleure compréhension de la décomposition sociale plus vaste, théorisée dans *Extension du domaine de la lutte*, qui continue à marquer les relations humaines dans *Les particules élémentaires*. Cette lecture s'appuiera sur une analyse du personnage de Janine, la mère des deux anti-héros, dont la vie est emblématique d'une évolution catastrophique des comportements qui s'est déployée lors des années soixante et soixante-dix. L'analyse creusera également les origines ainsi que les conséquences de cette évolution selon une

perspective plus large, pour qualifier ses répercussions sur les générations subséquentes de celle de Janine, dont celle des personnages principaux des *Particules élémentaires* et d'*Extension du domaine de la lutte*.

Jusqu'ici dans cette étude, la représentation de la femme chez Houellebecq reste plutôt limitée. Les femmes d'*Extension du domaine de la lutte* sont entièrement définies par rapport à leur relation avec le narrateur, et ces relations, comme on l'a vu dans le chapitre précédent, se résument à deux catégories : des rapports de compassion ou de haine. Les rapports de compassion comprennent une identification de la part du narrateur à la femme dont il est question. Dans *Extension*, c'est Catherine Lechardoy qui exemplifie ce type de rapport : le narrateur reconnaît en elle les signes révélateurs d'une semblable « perdante » sexuelle. Il s'identifie ainsi à elle et l'épargne de son mépris. Cependant, le rapport n'est pas plus profond que la description donnée ci-dessus : Lechardoy n'est jamais développée en tant que personnage romanesque, et bien que le narrateur s'identifie à elle, il ne fait pas quoi que ce soit pour consommer ou approfondir leur relation, qui demeure strictement professionnelle.

Par contre, ce sont les rapports de haine entre les femmes et le narrateur qui sautent aux yeux du lecteur d'*Extension*, et c'est Véronique, l'ex-copine du narrateur, qui sert d'archétype pour ce genre de rapport. Selon les descriptions d'elle faites par le narrateur, Véronique se caractérise par son incapacité constante à démontrer de l'amour. Son incapacité à aimer définit le personnage ainsi que sa relation avec le narrateur. Ce dernier, bien que leur histoire se soit terminée il y a deux ans, vit toujours les contrecoups de leur relation, et il évoque sa souffrance aux mains de Véronique à de multiples

reprises. Ceci fait en sorte que le rapport entre le narrateur et son ex-copine est de loin le plus provocateur, le plus marquant et le plus problématique de toutes les relations du roman.

Or, encore une fois, le personnage n'est pas creusé de façon exhaustive. Comme dans le cas de Lechardoy, aucun renseignement – outre une caricature de la femme « analysée » – ne sera offert pour éclaircir comment et pourquoi Véronique est devenue cet être amer et méchant qui ne sait pas exprimer de l'amour aux autres. La seule explication donnée pour son comportement est qu'elle appartient à une « génération sacrifiée » à la différenciation sexuelle et économique. Certes, *Extension du domaine de la lutte* se raconte en seulement 156 pages ; il n'y a simplement pas la place nécessaire au développement profond de quelque personnage que ce soit. Il n'y a pas non plus la place pour un examen définitif du phénomène de la « génération sacrifiée », phénomène qui, selon les accusations du narrateur, aurait engendré l'ex-copine pour laquelle il éprouve tant de mépris.

Or, c'est exactement ce type de développement psychologique et sociologique qui se voit offert à travers le personnage de Janine des *Particules élémentaires*. Tandis que Véronique est emblématique d'une génération de femmes « sacrifiées » à la différenciation sexuelle et économique, il appert que Janine est à la fois représentative et provocatrice des changements sociétaux que Véronique et sa génération ont dû subir. En explorant ce personnage dans la section qui suit, on tentera d'éclaircir les circonstances qui ont créé Véronique et « sacrifié » sa génération entière.

Une trajectoire emblématique

La présentation de Janine commence par l'histoire de son père, Martin Ceccaldi, né en Corse à la fin du dix-neuvième siècle. Grâce à sa précocité ainsi qu'à la promotion du progrès technologique faite sous la III^e République, Martin, fils de paysans analphabètes, devient ingénieur civil, travaillant pendant vingt-cinq ans à l'installation des réseaux d'adduction d'eau en Algérie. Il se marie avec Geneviève July, une buraliste issue d'une famille pied-noir, et c'est en Algérie que leur fille Janine est née. Dès sa naissance, Janine est en quelque sorte une étrangère en dépit de sa nationalité française, ce qui peut expliquer son statut d'électron libre dans le récit.

Janine démontre un intellect supérieur ainsi qu'une personnalité « très indépendante » très tôt dans sa vie. De fait, dès les premières descriptions faites d'elle, l'accent est mis sur son intelligence et son autonomie. La première se manifeste par une voie banale, la réussite scolaire. Or, la deuxième paraît principalement dans son mépris des normes morales de son époque, ce qui annonce directement son importance à venir dans le récit :

Elle perdit sa virginité à l'âge de treize ans (ce qui était exceptionnel, à son époque et dans son milieu) avant de consacrer ses années de guerre [...] à des sorties dans les principaux bals qui avaient lieu chaque fin de semaine, d'abord à Constantine, puis à Alger ; le tout sans cesser d'aligner, trimestre après trimestre, d'impressionnants résultats scolaires. C'est donc nanti d'un baccalauréat avec mention et d'une expérience sexuelle déjà solide qu'elle quitta en 1945 ses parents pour entamer des études de médecine à Paris. (PART, p. 26)

L'indépendance intellectuelle et morale devrait pourtant être positive. Or, la suite du récit montre comment ces prédispositions peuvent mal tourner.

« Un couple moderne »

Une fois à Paris, Janine devait connaître « de nombreuses aventures avant de rencontrer en 1952 Serge Clément » (PART, p. 27), un chirurgien plastique. Malgré le fait qu'ils se soient mariés, les « nombreuses aventures » de Janine (et de Serge) ne cessent pas. Au contraire, ils « formaient alors ce qu'on devait appeler par la suite un “couple moderne” » (PART, p. 27). Pour eux, le mariage ne signifie pas la fidélité et la fondation d'une famille, et c'est donc « plutôt par inadvertance que Janine tomba enceinte de son mari » (PART, p. 27). Elle opte néanmoins pour la maternité, celle-ci étant de l'avis de Janine « une de ces expériences qu'une femme doit vivre » (PART, p. 28). Cette déclaration donne le premier indice de quelque chose d'inquiétant chez Janine : elle aborde l'aventure de la maternité sans aucune motivation émotionnelle. On comprend ici en effet le mot « expérience » dans son sens scientifique plutôt que métaphysique. De fait, l'intérêt qu'éprouve Janine à l'égard de cette « expérience » se termine peu après que l'enfant soit mis au monde : comme les confins du mariage traditionnel, « les soins fastidieux que réclame l'élevage d'un enfant » (PART, p. 28) n'encombreront pas le couple « moderne », et le premier fils de Janine, Bruno, est envoyé à Alger pour être élevé par ses grands-parents maternels. L'arrangement semble convenir assez bien à Janine, qui à ce moment-là était déjà enceinte d'un autre homme, le cinéaste Marc Djerzinski.

Peu après avoir confié Bruno à ses parents, Janine divorce d'avec son mari Serge et s'installe à Saint-Maxime avec Marc. Encore une fois, la vie conjugale et un petit enfant ne suscitent aucune attache émotionnelle permanente chez Janine. Peu après la

naissance en 1958 de Michel, elle commence à tromper Marc, qui part ensuite en Chine pour réaliser un film documentaire. Janine devient entretemps la maîtresse de Francesco di Meola, un gourou new age prototypique et fondateur d'une des premières communautés à apparaître en Californie, « basée sur la liberté sexuelle et l'utilisation des drogues psychédéliques, censées provoquer l'ouverture du champ de conscience » (PART, p. 29).

Une mère aussi libre qu'elle est absente

Bien que Janine soit encore responsable à cette époque de son fils Michel, son rôle de mère ne la retient guère. On peut soutenir que la scène où Marc revient de son tournage de six mois en Chine constitue l'un des passages les plus tristes de Houellebecq :

La maison semblait déserte. [...] Dans la chambre de Janine un grand barbu, visiblement ivre, ronflait en travers du lit. Marc tendit l'oreille ; il percevait des gémissements ou des râles. Dans la chambre à l'étage régnait une puanteur épouvantable [...]. Son fils rampait maladroitement sur le dallage, glissant de temps en temps dans une flaque d'urine ou d'excréments. Il clignait des yeux et gémissait continuellement. Percevant une présence humaine, il tenta de prendre la fuite. Marc le prit dans ses bras ; terrorisé, le petit être tremblait entre ses mains. [...] À dater de ce jour Michel fut élevé par sa grand-mère [...] Peu après sa mère partit en Californie, vivre dans la communauté de di Meola. (PART, pp. 30-31)

Ce passage annonce bien la suite de l'existence de Janine, qui se rebaptise « Jane » : errant dans un état quasi nomade de communauté en communauté, elle va « s'occuper de mille causes, hormis celle de ses fils¹ ». Son existence communautaire et apparemment

¹ DÉODATO, Victoria. 2005. « La femme dans l'univers romanesque de Michel Houellebecq ». Mémoire de maîtrise, Aix-en-Provence, Université de Provence, p. 50.

sans souci ne sera que rarement ponctuée par de brèves apparitions dans la vie de ceux-ci : Bruno passe quelques étés auprès de Janine dans une communauté ; Michel ne la voit que deux fois dans sa vie adulte, la dernière fois alors que Janine est sur son lit de mort.

Malgré le fait qu'elle revient éventuellement en France, Janine reste une étrangère, et ce, pour son ex-mari, ses amants, ses fils et même les autres gens qui l'entourent. Par exemple, alors qu'elle vit ses dernières minutes, la froideur de ses fils ainsi que les propos absurdes d'un de ses compagnons dit « Hippié-le-Gris » soulignent sa séparation émotionnelle totale des autres. Ainsi, après avoir passé quelques minutes auprès de sa mère mourante, Michel dit :

« J'ai envie de m'en aller, maintenant. Tu crois qu'elle va mourir ? » Bruno haussa les épaules en signe d'ignorance. Michel se leva et repassa dans l'autre pièce ; Hippié-le-Gris était maintenant seul, occupé à éplucher des carottes biologiques. Il tenta de l'interroger, de savoir ce que le médecin avait dit au juste ; mais le vieux marginal ne put fournir que des informations floues et hors sujet : « C'était une femme lumineuse... souligna-t-il, sa carotte à la main. Nous pensons qu'elle est prête à mourir, car elle a atteint un niveau de réalisation spirituelle avancé. » Qu'est-ce qu'il voulait dire par là ? Inutile de rentrer dans les détails. [...] Dans le silence qui suivit [...] on entendit nettement une mouche traverser l'atmosphère de la pièce avant de se poser sur le visage de Jane. [...] Au moment où la mouche s'aventurait sur la surface de l'œil, Michel se douta de quelque chose. Il s'approcha de Jane, sans toutefois la toucher. « Je crois qu'elle est morte » dit-il après un temps d'examen. Le médecin confirma sans difficultés ce diagnostic. (PART, p. 260)

Aucune tristesse, aucun sens de perte de la part de ses fils ; seulement la compréhension indifférente de Michel, le mépris fou de Bruno et la divagation du compagnon de leur mère, Hippié-le-Gris. Janine meurt donc comme elle a vécu : libre d'attaches émotionnelles, tant siennes que celles issues des autres.

D'une tranche du présent à une évolution dans le temps

Comme le suggère ce résumé du récit de la vie de Janine, on constate une modification considérable de la perspective temporelle dans *Les particules élémentaires* par rapport à celle du premier roman de l'auteur. L'ensemble d'*Extension du domaine de la lutte* se présente en fait comme une tranche du présent, c'est-à-dire une série d'événements qui dans l'ensemble se passent dans une époque en particulier. Les propos du narrateur lui-même indiquent d'ailleurs ceci : « Les pages qui vont suivre constituent un roman ; j'entends, une succession d'anecdotes dont je suis le héros. » (EXT, p. 14) Renforçant cette notion du roman comme saisie d'un moment particulier dans le temps, tous les personnages semblent être dans un état de stagnation ; rien ne donne l'impression qu'ils changent ou évoluent de façon quelconque. Certes, *Extension du domaine de la lutte* n'est pas l'histoire d'un éveil personnel, et ce constat comprend également la représentation de Véronique, l'ex-copine du narrateur : bien que les anecdotes racontées à son sujet sont antérieures de deux ans au présent du récit, rien ne donne à croire que ni elle ni le narrateur ne seraient parvenus à améliorer leur situation. Ils sont effectivement figés par leur propre dysfonctionnement dans un présent éternel et mélancolique.

Contrairement à celui de Véronique, on pourrait qualifier le récit de Janine d'une évolution dans le temps. Son histoire commence même avant sa propre naissance, par celle de son père Martin à la fin du dix-neuvième siècle. Étant elle-même née pendant l'entre-deux-guerres, Janine vit une série d'épisodes emblématiques de chaque décennie subséquente : sa jeunesse se passe en Algérie ; à Paris, elle danse un be-bop avec Jean-Paul Sartre pendant les années « existentialistes » ; par la suite, comme on l'a vu, elle fait

brièvement partie d'un « couple moderne » à la fin des années cinquante, juste avant de devenir membre d'une communauté hippie, où on la retrouve à plusieurs reprises au cours des années soixante et soixante-dix. Son histoire continue après sa mort en ce qui concerne les effets de l'éducation (ou bien du manque d'éducation) que Janine a donnée à ses fils, dont les répercussions subséquentes se voient même à travers la relation presque inexistante entre Bruno et son propre fils. Dans son article « Houellebecq du côté de Rousseau », Bruno Viard évoque la notion d'une perspective historique en constatant que Houellebecq « montre la reproduction d'une génération à l'autre de comportements d'enfants mal aimés qui deviennent des parents mal aimants². » Viard note également que le laps de temps des *Particules élémentaires* comprend effectivement quatre générations : celle des parents de Janine, celle de cette dernière, celle de ses fils ainsi que celle de la génération du fils de Bruno, le tout s'axant sur les décennies durant lesquelles Janine s'est le plus épanouie, les années soixante et soixante-dix.

« *La décourageante catégorie des précurseurs* »

L'histoire de Janine diffère également de celle de Véronique à un niveau qualificatif : à l'instar de son père, cette dernière serait considérée, selon la terminologie houellebecquienne, comme un « individu symptomatique » : « Dans le cas de Martin Ceccaldi il apparaît opportun de convoquer une dimension historique et sociale, mettant moins l'accent sur les caractéristiques personnelles de l'individu que sur l'évolution de la société dont il constitue un élément symptomatique » (PART, p. 25). Tout comme le

² Viard, Bruno. 2004. « Houellebecq du côté de Rousseau ». *C.R.I.N.*: Cahiers de recherches des instituts néerlandais de langue et de littérature française, vol. 43, n° 1, p. 134

cours de la vie de Martin Ceccaldi est déterminé par les développements sociaux et politiques de son époque plutôt que par un trait de caractère particulier chez lui, tous les personnages dans *Extension* sont emblématiques de leur temps. En particulier, les passages sur Véronique la révèlent comme un « individu symptomatique », dans son cas par le fait de la compétition sexuelle et socio-économique qui marque son époque et à laquelle a été « sacrifiée » sa génération entière. C'est le fait qu'elle soit un individu symptomatique de son époque (soit une détermination extérieure au personnage) qui explique sa méchanceté, sa mesquinerie ainsi que le trait le plus marquant de Véronique, son incapacité à aimer.

Janine se révèle tout autrement. Dès l'introduction du terme, l'archétype houellebecquien de « précurseur » comporte des implications inquiétantes :

Fortement adaptés d'une part au mode de vie majoritaire de leur époque ; soucieux d'autre part de le dépasser « par le haut » en prônant de nouveaux comportements ou en popularisant des comportements encore peu pratiqués, les précurseurs nécessitent en général une description un peu plus longue, d'autant que leur parcours est souvent plus tourmenté et plus confus. (PART, pp. 25-26)

C'est l'auteur qui met entre guillemets les mots « par le haut », qui ont d'ailleurs une importance particulière dans les passages traitant de la vie et, plus spécifiquement, de la vision du monde de Janine. Ceci expliquerait son dégoût vis-à-vis des comportements sexuels plus « traditionnels » des époques précédentes, comme en 1974, quand Janine informe son fils Bruno, qui avait alors dix-huit ans, que « la manière occidentale de vivre la sexualité [...] était complètement déviée et perversie » (PART, p. 71). On comprend que « la manière occidentale de vivre la sexualité » est en effet la manière de vivre la

sexualité des générations antérieures, ce que Bruno Viard résume à « la vie conjugale et familiale stable en matière sexuelle³ ».

En repensant au commentaire de Janine au sujet de la sexualité « complètement déviée et perversie » de l'Occident, on se rend compte que c'est cette vision du monde qui l'a menée à adopter une sexualité complètement « libre », à laquelle elle tiendra toute sa vie. Un tel mode de vie exclut nécessairement la possibilité d'une famille traditionnelle, c'est-à-dire une mère, un père et les enfants de ceux-ci. De fait, au cours de sa vie Janine a deux opportunités de fonder une famille, et à deux reprises elle le refuse. Or, après avoir confié ses enfants à leurs grand-mères, elle ne choisit même pas de jouer un rôle significatif dans leur vie. Pour Janine, un époux, un amant, un enfant, voire n'importe quelle relation durable semble signifier dans le meilleur des cas rien de plus qu'une contrainte, et dans le pire, une menace sérieuse à sa liberté individuelle et donc à son épanouissement personnel.

Or, le narrateur des *Particules* déclare que la tragédie de cette approche à la vie ne s'est pas limitée aux proches de Janine : elle est un précurseur, et son comportement se révèle être un modèle qui a été reproduit en masse dans les décennies suivantes. Ceci explique également comment Janine, en tant que précurseur, annonce un personnage comme Véronique : en « prônant de nouveaux comportements ou en popularisant des comportements encore peu pratiqués », soit une sexualité et des relations « libres » de toute attache affective, Janine (ainsi que des hommes comme Serge et Marc, bien que leur histoire soit moins traitée dans le texte) se montre la matrice du comportement pour

³ Viard, *op. cit.*, p. 128.

les générations subséquentes, en ce sens que ses actions semblent – selon le texte – déterminer celles des générations à venir.

Une « mutation métaphysique »

Pour comprendre la signification ultime du comportement de Janine ainsi que sa nature destructive dans le contexte historique du roman, il est nécessaire de placer le personnage dans le contexte plus vaste de l'événement social, évolutionnaire et historique que le roman désigne comme une « mutation métaphysique ». Énoncé dans les premières pages du roman, le passage suivant offre une bonne description du phénomène tout en évoquant ses effets dramatiques sur les sociétés humaines :

Les mutations métaphysiques – c'est-à-dire les transformations radicales et globales de la vision du monde adoptée par le plus grand nombre – sont rares dans l'histoire de l'humanité. [...] Dès lors qu'une mutation métaphysique s'est produite, elle se développe sans rencontrer de résistance jusqu'à ses conséquences ultimes. Elle balaie sans même y prêter attention les systèmes économiques et politiques, les jugements esthétiques, les hiérarchies sociales. Aucune force humaine ne peut interrompre son cours – aucune autre force que l'apparition d'une nouvelle mutation métaphysique. (PART, pp. 7-8)

Le narrateur cite l'avènement de la science moderne comme la mutation métaphysique la plus récente, tout en soulignant les effets dévastateurs que cette dernière a eus sur des structures sociales existantes :

Lorsque la science moderne apparut, le christianisme médiéval constituait un système complet de compréhension de l'homme et de l'univers ; il servait de base au gouvernement des peuples, produisait des connaissances et des œuvres, décidait de la paix comme de la guerre, organisait la production et la répartition des richesses ; rien de tout cela ne devait l'empêcher de s'effondrer. (PART, p. 8)

Selon le texte, il y a eu deux résultats importants de cette mutation particulière : le rationalisme et l'individualisme (PART, p. 160).

Dans un premier temps, la montée du rationalisme a eu pour résultat une perte progressive du sentiment religieux. Le texte semble avancer que la disparition de la religion a provoqué à son tour une perte globale de communion avec autrui, ce qui aurait exacerbé la décomposition des liens interpersonnels. Un des commentaires les plus révélateurs vis-à-vis de l'effet de cohésion sociale produit par la religion est prononcé par Michel lors de la mort de Janine :

« Ces cons de hippies... fit-il en se rasseyant, restent toujours persuadés que la religion est une démarche individuelle basée sur la méditation, la recherche spirituelle, etc. Ils sont incapables de se rendre compte que c'est au contraire une activité purement sociale, basée sur la fixation, de rites, de règles et de cérémonies. Selon Auguste Comte, la religion a pour seul rôle d'amener l'humanité un état d'unité parfaite. » (PART, p. 257)

On observe ainsi que dans l'univers houellebecquien, le culte contemporain est toujours basé sur des principes tels que la méditation et la recherche spirituelle, des activités solitaires qui ne promeuvent pas l'unité de groupe comme l'a auparavant fait, par exemple, la messe catholique. Dans cette société, la religion est devenue une pratique individuelle dépourvue de conviction réelle :

Je suis peut-être un peu dure, [dira un personnage], mais je connais ces soixante-huitardes qui ont dépassé la quarantaine, j'en fais pratiquement partie. [...] Interroge-les cinq minutes, tu verras qu'elles ne croient pas du tout à ces histoires de chakras, de cristaux, de vibrations lumineuses. Elles s'efforcent d'y croire, elles tiennent parfois deux heures, le temps de leur atelier. Elles sentent la présence de l'Ange et la fleur intérieure qui s'éveille dans leur ventre ; l'atelier se termine, elles se redécouvrent seules, vieillissantes et moches. Elles ont des crises de larmes. Tu n'as pas remarqué ? Il y a beaucoup de crises de larmes ici. (PART, p. 146-147)

Selon cette citation, la quête de spiritualité sert avant tout à compenser un vide intérieur.

Malheureusement, d'après le texte, la science moderne n'est jamais arrivée à remplacer le soulagement psychologique qu'a autrefois offert la religion. Cette incapacité de la pensée rationaliste à combler les besoins psychiques, spirituels et affectifs des gens aurait encouragé une névrose généralisée responsable d'une décomposition encore plus approfondie de la société. Comme le rappelle le personnage de Michel :

Julian Huxley aborde lui aussi les questions religieuses dans *Ce que j'ose penser*, il y consacre toute la deuxième partie de son livre [...]. Il est nettement conscient que les progrès de la science et du matérialisme ont sapé les bases de toutes les religions traditionnelles ; il est également conscient qu'aucune société ne peut subsister sans religion. Pendant plus de cent pages, il tente de jeter les bases d'une religion compatible avec l'état de la science. On ne peut pas dire que le résultat soit tellement convaincant ; on ne peut pas dire non plus que l'évolution de nos sociétés soit tellement allée dans ce sens. En réalité, tout espoir de fusion étant anéanti par l'évidence de la mort matérielle, la vanité et la cruauté ne peuvent manquer de s'étendre. (PART, p. 161-162)

Tout se passe comme si, pour souligner la faillite inévitable d'une société sans religion, le narrateur des *Particules* indique nettement que la pensée de la mort est un poids lourd à soutenir pour l'individu :

Pour l'Occidental contemporain, même lorsqu'il est bien portant, la pensée de la mort constitue une sorte de bruit de fond qui vient emplir son cerveau [...] À d'autres époques, le bruit de fond était constitué par l'attente du royaume du Seigneur ; aujourd'hui, il est constitué par l'attente de la mort. C'est ainsi. (PART, p. 82)

Comme ce passage le suggère, privés d'un système de croyances servant à promouvoir l'unité ainsi qu'à assurer une sorte de consolation métaphysique, les gens dans la société houellebecquienne sont rongés par le fait insupportable de leur propre mortalité.

Or, Houellebecq ne semble pas faire une apologie du christianisme. Son texte semble plutôt dire que les humains, des êtres mortels et conscients du fait qu'ils mourront un jour, ont besoin d'un minimum de consolation en se trouvant confrontés à leur mortalité ; sinon, l'effroi de la mort et de son caractère inéluctable les plonge dans une crise existentielle profonde. Plusieurs passages du texte suggèrent ceci, notamment les descriptions détaillées de décomposition qui paraissent à de nombreuses reprises dans le texte. Par exemple, dans le passage où l'on retrouve Michel en train d'assister au transfert des restes de sa grand-mère, l'attention prêtée à la décomposition semble indiquer une conscience douloureuse de la mortalité de la part du personnage :

La mort est difficile à comprendre, c'est toujours à contrecœur que l'être humain se résigne à s'en faire une image exacte. Michel avait vu le cadavre de sa grand-mère vingt ans auparavant, il l'avait embrassé une dernière fois. Cependant, au premier regard, il fut surpris par ce qu'il découvrait dans l'excavation. Sa grand-mère avait été enterrée dans un cercueil ; pourtant dans la terre fraîchement remuée on ne distinguait que des éclats de bois, une planche pourrie, et des choses blanches plus indistinctes. Lorsqu'il prit conscience de ce qu'il avait sous les yeux il tourna vivement la tête, se forçant à regarder dans la direction opposée ; mais c'était trop tard. Il avait vu le crâne souillé de terre, aux orbites vides, dont pendaient des paquets de cheveux blancs. Il avait vu les vertèbres éparpillées, mélangées à la terre. Il avait compris. [...] Donc, c'était ainsi. Au bout de vingt ans, c'était ainsi. Des ossements mêlés à la terre, et la masse des cheveux blancs, incroyablement nombreux et vivants. (PART, pp. 230-231)

Or, le désespoir englobant lié à la surconscience de la mort ne se limite pas à ce seul personnage : dans la société représentée dans *Particules*, tout le monde vit sa vie en attendant la mort, éloigné émotionnellement des autres. Même la possibilité de la thérapie de groupe qu'a autrefois été la religion n'est plus une option. À sa place se manifeste

« l'attente de mort », une espèce de névrose collective qui trouble sans cesse la psyché moderne, poussant les gens à se retirer en eux-mêmes.

Ceci constitue un aspect majeur du contexte social plus vaste dans lequel se situe l'histoire de Janine. Bien qu'elle soit responsable d'une « décomposition historique » en tant que « précurseur », la vie de Janine s'insère dans une époque déjà marquée par la décomposition sociale, où les gens ne profitent d'aucun confort émotionnel, qu'il provienne de leurs croyances métaphysiques ou de leurs semblables. De plus, le roman suggère que la fixation de la mort si omniprésente dans la société contemporaine n'a fait qu'exacerber les effets de la montée de l'individualisme, soit la deuxième conséquence de la mutation métaphysique « scientifique ». Toujours selon le personnage de Michel,

L'erreur d'Huxley est d'avoir sous-estimé l'augmentation de l'individualisme produite par une conscience accrue de la mort. De l'individualisme naissent la liberté, la sensation du moi, le besoin de se distinguer et d'être supérieur aux autres. (PART, p. 160)

On constate que l'individualisme effréné a atteint des proportions effroyables du vivant de Janine – une évolution sociale avec ses propres conséquences nuisibles à la cohésion de la société.

Selon le texte, l'augmentation de l'individualisme résultant de la mutation métaphysique ayant donné naissance à la science moderne est finalement responsable de la libéralisation généralisée de mœurs qui s'est produite lors des années soixante et soixante-dix, un phénomène qui s'observe même à travers la législation du jour :

Le 14 décembre 1967, l'Assemblée nationale adopta en première lecture la loi Neuwirth sur la légalisation de la contraception; quoique non encore remboursée par la Sécurité sociale, la pilule était désormais en vente libre dans les pharmacies. C'est à partir de ce moment que de larges couches de la population eurent accès à la *libération sexuelle*,

auparavant réservée aux cadres supérieurs, professions libérales et artistes – ainsi qu’à certains patrons de PME⁴. Il est piquant de constater que cette *libération sexuelle* a parfois été présentée sous la forme d’un rêve communautaire, alors qu’il s’agissait en réalité d’un nouveau palier dans la montée historique de l’individualisme (PART, p. 116).

La libéralisation de ces deux décennies aurait constitué un tournant pour la société occidentale : la libération sexuelle qui s’est répandue pendant ce temps serait responsable de déformer le sexe en un acte entièrement individualiste, transformant effectivement – selon Houellebecq – la sexualité en une compétition d’une férocité qui ne fera que croître dans les années subséquentes. La libéralisation sexuelle, en réduisant la valeur d’un individu à son « capital sexuel⁵ », aurait entraîné une concurrence responsable d’avoir produit les gagnants et perdants sexuels dont il est question dans *Extension*.

On pourrait aller jusqu’à dire que l’ensemble des changements que constituent les mouvements sociaux de cette époque semblent aboutir à mai 68, qui est vu dans ce contexte comme l’épicentre d’une série de tremblements sociaux particulièrement nuisibles aux relations interpersonnelles. Bruno Viard affirme ainsi que « Chez Houellebecq, il y a avant et après 1968. Sa psychologie et sa sociologie sont incompréhensibles sans la prise en compte de cet événement traumatique⁶ ». Le texte indique que la société française, voire la société occidentale entière, a subi un choc énorme lors de cette époque, un propos d’ailleurs soutenu par Kristin Ross dans ses études de la France dans la période de l’après-guerre :

⁴ Le caractère élitiste de la démographie évoquée ici correspond directement à la description des *précurseurs* dont Janine fait partie, surtout en ce qui concerne leur dépassement « par le haut » des anciens comportements sexuels (PART, p. 25-26).

⁵ Biron, Michel. 2005. « L’effacement du personnage contemporain : l’exemple de Michel Houellebecq », *Études françaises*, vol. 41, n° 1, p. 36.

⁶ Viard, *op. cit.*, p. 131

The speed with which French society was transformed after the war from a rural, empire-oriented, Catholic country into a fully industrialized, decolonized, and urban one meant that the things modernization needed [...] burst onto a society that still cherished prewar outlooks with all of the force, excitement, disruption, and horror of the genuinely new⁷.

During May [‘68] nothing happened politically; its effects were purely cultural – so went the consensus evaluation, the story learned, authorized, imposed, celebrated publicly, and commemorated [...]. “Cultural” usually meant any of the many lifestyle changes, transformations in the habits of daily life, and comportments that came about in the 1970s⁸.

Selon le narrateur des *Particules*, à compter de 1968 la société française a également commencé à valoriser la gratification individuelle du désir plus que le bien-être collectif – une transformation qui est expliquée comme étant la culmination inéluctable de l’individualisme déclenché par la mutation métaphysique scientifique.

Houellebecq donne cependant dans l’hyperbole en laissant entendre que tous les maux actuels (l’isolement répandu, la fragmentation de la société) découlent en fait de ce changement :

Actionnistes viennois, beatniks, hippies et tueurs en série se rejoignaient en ce qu’ils étaient de libertaires intégraux, qu’ils prônaient l’affirmation intégrale des droits de l’individu face à toutes les normes sociales, à toutes les hypocrisies que constituaient selon eux la morale, le sentiment, la justice et la pitié. En ce sens Charles Manson n’était nullement une déviation monstrueuse de l’expérience hippie, mais son aboutissement logique. (PART, p. 211-212)

De plus, l’auteur semble dès lors s’inscrire dans un discours réactionnaire plus vaste de type « *blame it on the 60’s* » et de diffamation du libéralisme en général. Or, la critique sociale de l’écrivain ne s’arrête pas là : la transformation qui s’est produite dans la France

⁷ ROSS, Kristin 1995. *Fast Cars, Clean Bodies: Decolonization and the Reordering of French Culture*. Cambridge, MIT Press, p. 4.

⁸ ROSS, Kristin. 2005. *May ’68 and Its Afterlives*. Chicago, University of Chicago Press, pp. 12-13.

de cette époque telle que décrite dans les *Particules* est entièrement en provenance des États-Unis, et en particulier, de la Californie. Dans un article intitulé « The American Menace in The Houellebecq Affair », Seth Armus discute de la source de la libéralisation généralisée des mœurs qui a déclenché la fragmentation de la société française à partir des années soixante, dont Janine a été un précurseur :

From the first moments in the story, Bruno and Michel's lives are disturbed by the American Menace. Their mother rejected the stodgy Algiers of her youth, and embraced the "culture of sexual consumption" that was just beginning to make its way over from the United States. She soon deserts her children to join a California commune, where she becomes an early follower of Esalen and an advocate of sexual freedom. Bruno and Michel, although abandoned, seem to have a chance at happiness, but the further intrusions of America destroy that chance. Both fall victim to Americanized notions of sexuality, and this becomes the central theme of the book. The relative pleasure of the boys' youth comes to a sudden end around 1970, as they enter adolescence and the old France begins to die. Houellebecq cites many examples: sex shops, hippies, rock music, teen magazines, the musical "Hair", but all of them come from across the Atlantic⁹.

Selon le texte, la « libération sociale » en provenance des États-Unis lors des années soixante et soixante-dix constitue une sorte de *ground zero* pour la dissolution sociale des décennies subséquentes. En favorisant la gratification du désir individuel avant tout autre principe moral, l'évolution sociale qui a découlé des années soixante et soixante-dix serait enfin responsable de la fragmentation interpersonnelle des années postérieures. Le titre du roman renvoie directement à cette décomposition des relations humaines, que l'auteur lui-même décrit comme une « dissolution progressive, au fil des siècles, des

⁹ ARMUS, Seth. 1999. « The American Menace in the Houellebecq Affaire ». *French Politics and Society*, vol. 17, n° 2, p. 81.

structures sociales et familiales, la tendance croissante des individus à se percevoir comme des particules isolées¹⁰ ».

Or, bien que le narrateur blâme les États-Unis pour avoir été à l'origine des nouveaux comportements ayant déclenché la déchéance de la société française à partir des années soixante, c'est Janine et d'autres « précurseurs » qui ont joué un rôle décisif en les important et en les massifiant dans leur propre pays. En agissant comme des émissaires de la culture américaine, des « précurseurs » comme Janine seraient responsables d'avoir popularisé des comportements (soit l'individualisme extrême) nuisibles à des relations profondes et, par conséquent, d'avoir contribué à une dissolution sociale plus approfondie. De fait, une fois de retour de la Californie, Janine encourage son gourou et amant, Francesco Di Meola, qui dirigeait la communauté dont elle a fait partie en Californie, à venir la rejoindre en France :

Les raisons qui le poussèrent en 1970 à quitter la Californie [...] n'étaient pas très claires à ses propres yeux. [...] Le mouvement de mai 1968 l'avait impressionné, et au moment où la vague hippie avait commencé à refluer en Californie il se dit qu'il y avait peut-être quelque chose à faire avec la jeunesse européenne. Jane l'encourageait dans cette voie. La jeunesse française en particulier était coincée, étouffée par le carcan paternaliste du gaullisme ; mais selon elle il suffirait d'une étincelle pour tout embraser (PART, p. 81).

C'est dans le rôle d'une exportatrice/promotrice de cette idéologie que Janine se révèle le plus clairement un « accélérateur de décomposition historique ». En prônant et en popularisant la recherche effrénée du plaisir individuel, Janine et d'autres précurseurs ont contribué à l'expansion, à partir des années soixante et soixante-dix, de la concurrence

¹⁰ Michel Houellebecq, cité par Viart, Dominique et Mercier, Bruno (2005). *La littérature française au présent*. Paris, Bordas, p. 348.

dont est née l'exclusion sexuelle de l'époque contemporaine, ce qui relègue à la frustration solitaire des personnages comme le co-protagoniste des *Particules*, Bruno, ainsi que le narrateur d'*Extension*, qui, rappelons-le, a constaté que « [e]n système sexuel parfaitement libéral, certains ont une vie érotique variée et excitante ; d'autres sont réduits à la masturbation et la solitude [...] [:] le libéralisme sexuel, c'est l'extension du domaine de la lutte, son extension à tous les âges de la vie et à toutes les classes de la société » (EXT, p. 100). Cette transformation est également responsable d'avoir « sacrifié » la possibilité du bonheur relationnel pour la génération suivante, c'est-à-dire celle des fils de Janine, Bruno et Michel, ainsi que celle du narrateur et de Véronique d'*Extension du domaine de la lutte*. Janine est à la fois un précurseur à – et un promoteur de – cette transformation.

L'éclatement de la famille

Janine est donc le véhicule par lequel le narrateur des *Particules* esquisse l'apparition et la popularisation d'un système de valeurs qui apprécie la gratification de l'individu avant tout autre souci, que ce soit un parent, un époux, ou même un enfant. Mais quelle est la finalité d'une telle représentation de l'environnement social, qui règne dans l'œuvre romanesque entière de Houellebecq ?

Si l'on en croit la narration des *Particules*, l'un des résultats les plus graves de ce changement aurait été l'éclatement de la famille traditionnelle. Voilà ce que le récit des vies désastreuses de Michel et de Bruno sert à démontrer :

Comme l'indique le beau mot de « ménage », le couple et la famille représentaient le dernier îlot de communisme primitif au sein de la

société libérale. La libération sexuelle eut pour effet la destruction de ces communautés intermédiaires, les dernières à séparer l'individu du marché. Ce processus de destruction se poursuit de nos jours. (PART, p. 116).

Particules est dans une large mesure un témoignage de la décomposition de la famille en Occident, soit cette « communauté intermédiaire » séparant l'individu du marché, dont la perte se montre particulièrement dévastatrice. Les actions de Janine et d'autres précurseurs seraient ainsi responsables du taux de divorce montant en flèche des décennies subséquentes ainsi que du déclin général de la primauté de la famille. En émulant le comportement de « précurseurs » comme Janine, des filles comme Véronique d'*Extension du domaine de la lutte* ont contribué à leur tour à la dissolution générale des liens interpersonnels, soit une « décomposition historique ». Ceci explique pourquoi Janine peut être considérée comme une sorte de proto-Véronique, c'est-à-dire la matrice du comportement de celle-ci ainsi que de tous les gens de sa génération.

Or, la notion même d'une famille bienveillante et protectrice, soit ce dernier rempart « à séparer l'individu du marché » peut sembler peu vraisemblable dans l'œuvre d'un auteur tel que Houellebecq, qui a été d'ailleurs qualifié de « professeur de désespoir¹¹ ». Il existe pourtant bel et bien un idéal familial houellebecquien. Pour déterminer celui-ci, on doit se tourner vers la génération précédente, celle des grands-mères des *Particules*.

¹¹ Nancy Huston consacre un chapitre entier à Houellebecq dans son livre du même nom, cité ci-dessus.

Les grands-mères des Particules

Janine est une exception curieuse à la déclaration faite par le narrateur des *Particules* que « [l]es enfants supportent le monde que les adultes ont construit pour eux, ils essaient de s'y adapter de leur mieux ; par la suite, en général, ils le reproduisent. » (PART, p. 24) Bien que les capacités parentales de Janine soient presque non existantes, elle n'avait pourtant pas été privée d'un bon exemple elle-même. Tandis que Janine, en tant que précurseur à – et accélérateur d' – une « décomposition historique », se distingue par son absence de compassion et d'empathie, les deux grands-mères des *Particules* (la mère de Janine ainsi que celle du père de son fils Michel, à laquelle Janine a confié celui-ci) représentent ce qu'on pourrait définir comme l'idéal familial houellebecquien, surtout en ce qui concerne leur dévouement ainsi que leur sacrifice aux autres. De fait, quand le personnage de Michel rejoint sa grand-mère sur son lit de mort, ses souvenirs d'elle forment un portrait qui pourrait être l'éloge d'une sainte :

Cette femme avait eu une enfance atroce, avec les travaux de ferme dès l'âge de sept ans, au milieu de semi-brutes alcooliques. Son adolescence avait été trop brève pour qu'elle en garde un réel souvenir. Après la mort de son mari elle avait travaillé en usine tout en élevant ses quatre enfants ; en plein hiver, elle avait été chercher de l'eau dans la cour pour la toilette de la famille. À plus de soixante ans, depuis peu en retraite, elle avait accepté de s'occuper à nouveau d'un enfant jeune – le fils de son fils. Lui non plus n'avait manqué de rien – ni de vêtements propres, ni de bons repas le dimanche midi, ni d'amour. Tout cela, dans sa vie, elle l'avait fait. (PART, p. 90)

En ce qui concerne leur attachement à leurs proches, les grands-mères des *Particules* sont en effet le contraire de Janine ; à les comparer on voit clairement la « rupture sur rupture

dans la cascade des générations », ce qui selon Viard fait en sorte que « la génération des grand-mères, reniées par leurs fils et filles, est en voie d'extinction¹² ».

En juxtaposant les histoires des grands-mères et de Janine, il paraît juste de qualifier la seconde d'un récit de la dégradation de l'individu, dans lequel celui-ci se transforme, par le biais de précurseurs tels que Janine, de l'être moralement supérieur représenté par les grands-mères en l'égoïste contemporaine que représente Véronique. Comparons l'éloge de sa grand-mère que fait Michel ci-dessus à la condamnation de la génération subséquente que fait l'amante de son demi-frère, Christiane :

Mes cons de parents appartenaient à ce milieu libertaire, vaguement beatnik dans les années cinquante, que fréquentait également ta mère. Il est même possible qu'ils se connaissent, mais je n'ai aucune envie de le savoir. Je méprise ces gens, je peux même dire que les hais. Ils représentent le mal, ils ont produit le mal, et je suis bien placée pour en parler. » (PART, p. 203)

C'est le comportement de Janine et des parents de Christiane qui a prédominé, ayant pour résultat l'éclatement de la famille, et par la suite, l'asservissement de l'individu à la loi du marché. La section suivante expose de quelle manière s'est produit cet éclatement.

L'éclatement de la famille, le début de la fin

On pourrait penser ici à la famille comme fondation d'une chaîne alimentaire, dans le sens où l'effacement de ce lien aurait des conséquences pour tous les autres. En considérant des groupements sociaux tels que l'individu, la famille, la société et l'espèce comme les liens de la même chaîne, on constate que, peu importe le lien dont il est question, l'égoïsme et le manque d'un sens du devoir envers autrui se manifestent partout.

¹² Viard, *op. cit.*, p. 128

C'est cet égoïsme qui, une fois popularisé à grande échelle, a privé désormais l'individu de former des relations durables, y compris celles avec le sexe opposé, ce qui aurait également enlevé la possibilité de fonder une famille, soit ce « dernier rempart de l'individu » contre la différenciation sexuelle et économique. Or, les effets de l'individuation massive ne se limitent pas au simple individu ou à la famille elle-même : la dissolution sociale chez Houellebecq fait en sorte que toutes les structures interpersonnelles sont en train de s'écrouler. Il s'agit en effet d'une désagrégation universelle des liens interpersonnels qui laisse l'être humain démuné face à une société au fonctionnement de plus en plus impersonnel. L'entièreté de l'œuvre romanesque de Houellebecq se construit à partir de la prémisse d'une telle dissolution, laquelle agit dans toutes les sphères de l'existence représentées par l'auteur, y compris – et à partir de – celle dont il a été spécialement question dans *Particules* : la famille.

Le message semble être que le comportement de Janine, malgré le fait qu'il est censé exemplifier la libération sexuelle complète de l'individu, « va au contraire dans le même sens que lui [le capitalisme incontrôlé] et participe pleinement à sa logique consumériste, libidinale et ludique. Ce serait alors la famille qui serait une forme de résistance à la logique du marché¹³ ». On peut en effet se croire libre, mais la sexualité sans limite devient simplement un autre marché, soit l'*extension du domaine de la lutte* à laquelle renvoie le titre du premier roman de l'auteur. C'est donc la préservation de la famille que le narrateur des *Particules* semble estimer en tant qu'alternative désirable à

¹³ Viard, *op. cit.*, p. 129

l'évolution sociale des années soixante et soixante-dix, qui a, selon le texte, créé et encouragé « une société qui a brisé tous les tabous, permis tous les égoïsmes¹⁴. »

Un retour des théories antécédentes

Malgré les changements de perspective et de personnages entre les deux romans, ce sont essentiellement les mêmes théories sociales esquissées par le narrateur sans nom d'*Extension du domaine de la lutte* qui sont en jeu dans *Les particules élémentaires*. Il s'agit en effet de l'histoire des origines de la différenciation sexuelle telle que présentée dans le premier roman de l'auteur. En retravaillant la théorie de la différenciation sexuelle à travers la vie mouvementée des deux demi-frères Bruno et Michel ainsi que de leur mère dénaturée, Houellebecq utilise leurs expériences personnelles pour illustrer les nouvelles tendances sociales à avoir émergé dans la société occidentale à partir de l'après-guerre, lesquelles sont responsables de l'engendrement de cette différenciation. Selon la narration, ce sont en particulier les bouleversements des années soixante et soixante-dix, et l'individuation massive qui s'est ensuivie, qui auraient exacerbé une dissolution progressive et inéluctable des structures sociales. Dans *Particules*, cette dissolution demeure un produit des mêmes forces qui s'exercent dans *Extension*.

Dans le roman, c'est le personnage de Michel qui a la meilleure compréhension de ce que la société a subi, et c'est cette connaissance qui le pousse à créer une nouvelle espèce d'humain asexuée ayant dépassé la misère entraînée par la sexualité hyper-individualiste de l'époque contemporaine. Bien que son invention soit en quelque sorte

¹⁴ Déodato, *op. cit.*, p. 51

l'aboutissement de la fragmentation sociale dont il est question tout au long du roman, elle constitue toutefois la seule possibilité de salut offerte dans *Les particules élémentaires* :

While this solution is fantasy at its purest, the deadlock to which it reacts is a real one: in our postmodern “disenchanted” permissive world, the unconstrained sexuality is reduced to an apathetic participation in collective orgies depicted in *Les particules* - the constitutive impasse of the sexual relationship (Jacques Lacan's *il n'y a pas de rapport sexuel*) seems to reach here its devastating apex¹⁵.

La notion de la réalisation d'un tel apex est particulièrement pertinente à l'analyse des développements sociaux dans *Les particules élémentaires*, dont les théories sociales se maintiennent à travers les deux romans qui le suivent (comme on le verra dans les chapitres à venir). De plus, malgré l'application subséquente de ces théories, *Les particules élémentaires* en demeure l'exposition la plus exhaustive. Il n'empêche que dans les deux romans suivants de Houellebecq, ces théories seront mises en jeu de multiples façons, toutes aussi surprenantes que problématiques. Dans cette optique, le prochain chapitre procède à l'analyse de la fusion de la différenciation socio-économique et sexuelle, ce qu'on pourrait qualifier par ailleurs de thème houellebecquien par excellence : le tourisme sexuel.

¹⁵ ZIZEK, Slavoj. « No Sex Please, We're Post-Human ! » *Lacan.com*. <http://www.lacan.com/nosex.htm> (page consultée le 25/06/09)

CHAPITRE TROIS

PLATEFORME OU LA DÉCHÉANCE DE LA SOCIÉTÉ OCCIDENTALE

La décomposition des rapports interpersonnels chez Houellebecq atteint un autre niveau de complexité dans son troisième roman, *Plateforme*. Le roman lui-même se compose de trois parties. La première raconte le voyage du protagoniste dans un circuit de groupe en Thaïlande, et sert essentiellement à rappeler les thèmes récurrents des deux romans précédents de l'auteur ainsi qu'à introduire le fil conducteur du troisième : le tourisme sexuel. La deuxième partie de *Plateforme*, de loin la plus longue, raconte la relation passionnée du protagoniste avec Valérie, une femme qu'il rencontre lors de son voyage, ainsi que sa participation au développement d'un réseau mondial de complexes hôteliers dédiés au tourisme sexuel. La troisième partie, bien qu'elle soit la plus courte et qu'elle se résume principalement à un dénouement lugubre, offre toutefois ce qui compte parmi les commentaires les plus provocateurs du protagoniste sur la question du tourisme sexuel ainsi que sur le déclin de la société occidentale elle-même.

Tout ceci est raconté par un autre Michel (tout comme le protagoniste des *Particules*), un fonctionnaire quadragénaire renfermé sur lui-même qui mène une existence périphérique. Se tenant en marge sur le plan social, Michel opte pour des rapports tièdes avec ses collègues de travail ainsi que pour des visites semi-régulières aux peep-shows plutôt que d'entretenir une relation profonde avec quiconque. Il est donc un protagoniste houellebecquien par excellence en ce qui concerne son attitude désabusée et déprimée face à la vie. Ses commentaires donnent le ton du roman et se divisent entre divers sujets : la pauvreté des relations interpersonnelles dans la société occidentale

contemporaine, ce qui, de plus en plus, mène les Occidentaux à payer pour le contact physique ; la différenciation économique et sexuelle dont ils sont victimes et qui régit toutes les transactions interpersonnelles, dont la prostitution ; et la déchéance de la société occidentale elle-même, dont la montée de la dysfonction sexuelle et du tourisme sexuel est symptomatique.

Il y a plusieurs similarités marquantes entre *Plateforme* et les autres romans de l'auteur, mais ce sont deux ressemblances en particulier qui établissent une nette continuité entre eux. Tout d'abord, le récit provient encore une fois d'un protagoniste masculin dépressif. Son rapport au monde le place résolument en compagnie des personnages l'ayant précédé dans la fonction du narrateur houellebecquien et exerce nécessairement une influence sur la représentation des personnages masculins et féminins du récit¹. Ensuite, *Plateforme* coïncide également avec les autres romans de Houellebecq parce qu'il y est toujours question des deux systèmes de différenciation sociale introduits dans *Extension du domaine de la lutte* et approfondis dans *Les particules élémentaires*. On a déjà vu comment ces systèmes de différenciation exercent une influence sur l'individu dans le premier roman de l'auteur et sont responsables de l'éclatement de la famille dans *Particules*. Dans *Plateforme*, la décomposition sociale a encore progressé, s'annonçant cette fois au niveau de la société occidentale entière.

Pour mettre en contexte la représentation de la femme, de l'homme ainsi que des relations entre eux dans ce contexte, je propose dans un premier temps une courte étude de la source du récit, le narrateur Michel, ainsi que des rapports de celui-ci avec les autres

¹ *Les particules élémentaires* est narré, il est vrai, par un « néo-humain » (comme le révèle la finale du roman), mais il n'empêche que la focalisation du récit recoupe celle des personnages, tout particulièrement Bruno et Michel.

personnages masculins et féminins du roman. Subséquemment, j'examine les deux systèmes de différenciation sociale omniprésents qui régissent encore l'existence (et les relations) de tous les habitants de l'univers romanesque houellebecquien : l'argent et le sexe. Pour décrire le contexte social plus large dans lequel s'insèrent ces propos, je passe ensuite à l'analyse de la société occidentale telle que représentée dans *Plateforme* ainsi que du malaise socio-sexuel qui la caractérise, appelé la « névrose occidentale » par le narrateur. Dans la section suivante, j'aborde la « solution » à ce malaise que propose Michel : le tourisme sexuel.

Je consacre la dernière section du chapitre à Valérie, l'amante du protagoniste Michel, ainsi qu'à leur relation. Beaucoup d'espace du roman est consacré au développement de Valérie en tant que personnage, ce qui n'est pas habituel chez Houellebecq. Celle-ci est également exceptionnelle en comparaison aux autres femmes représentées dans les romans de Houellebecq. Ce personnage sera donc étudié en fonction de cette unicité, mais aussi dans la perspective de sa relation avec le protagoniste Michel. En réalisant cette étude, j'espère brosser un portrait plus complet de la femme et des relations humaines telles que représentées dans *Plateforme*.

Un narrateur et une différenciation familiaux

Comme toujours chez Houellebecq, c'est un narrateur masculin qui présente l'univers romanesque de *Plateforme* ainsi que ses éléments constitutifs : l'intrigue, les personnages, leur société, etc. Ce narrateur se montre d'un caractère familier par rapport aux autres protagonistes houellebecquiens : il est professionnel, un gestionnaire-comptable employé du ministère de la Culture, sans aucune passion pour son travail, isolé

des gens qui l'entourent et sans véritable ami ou famille. Lire *Plateforme* par le biais de Michel, c'est en effet voir un nouveau paysage (la nouvelle intrigue du roman) par des lentilles familières (un narrateur fortement semblable aux autres personnages principaux de Houellebecq).

Michel est similaire à ses collègues protagonistes de plusieurs façons. Il partage d'abord avec eux une tendance à la dépression, ce qui marque son récit et, par conséquent, la représentation de la société qu'il transmet au lecteur. Martin Robitaille résume comme suit la prédilection à la dépression que partagent tous les protagonistes houellebecquiens :

Tous les héros des romans de Houellebecq sont des individus détenteurs d'une expertise technique ou scientifique sur le monde, que l'on songe au narrateur-informaticien d'*Extension*, au biologiste et au professeur de lettres des *Particules élémentaires*, à la spécialiste du marketing et au narrateur gestionnaire-comptable de *Plateforme*. Mais chez chacun, ce privilège ne fait qu'accentuer leur inadéquation au monde, comme si leur formation n'avait fait qu'exacerber leur conscience douloureuse d'eux-mêmes [...] Déprimés, dépassés par leur milieu social, en lutte constante avec eux-mêmes et le monde, ils se placent *en marge*, pour mieux se protéger et, d'une certaine façon, s'oublier².

Des exemples de sa « conscience douloureuse » de lui-même parsèment le récit de Michel de *Plateforme*. Il remarque ainsi qu'« [i]l existait [...] un système de redistribution fiscal évolué, qui permettait de maintenir en vie les inutiles, les incompetents et les nuisibles – dont, dans une certaine mesure, je faisais partie. » (PLAT, p. 160) Plus tard, il déclare que « [j]'étais parfaitement adapté à l'âge d'information, c'est-à-dire à rien. » (PLAT, p. 217) Cette attitude réapparaît même à la toute fin du roman, où il déclare : « On m'oubliera. On m'oubliera vite. » (PLAT, p. 351) Michael Karwowski évoque lui aussi cette tendance à la dépression dans son article « Michel Houellebecq: French

² ROBITAILLE, Martin (2004). « Houellebecq, ou l'extension d'un monde étrange », *Tangence*, n° 76, pp. 100-101.

Novelist For Our Times » : « Again, Bruno and *Whatever*'s narrator, like Houellebecq himself, spend time in a psychiatric clinic as a result of their growing alienation, while the Michels of *Atomised*³ and *Platform* both appear to give up on life⁴. » Tandis que Michel des *Particules élémentaires* disparaît mystérieusement à la fin du roman (un suicide présumé), Michel de *Plateforme* entre finalement lui aussi dans un hôpital psychiatrique. À sa sortie, il paraît résigné, comme le narrateur d'*Extension du domaine de la lutte*, à un acquiescement triste à sa condition : « Je n'avais plus vraiment de vie. [...] L'absence d'envie de vivre, hélas, ne suffit pas pour avoir envie de mourir. » (PLAT, p. 339)

L'attitude de Michel à l'égard des gens qui l'entourent découle directement de son rapport dépressif avec le monde. Pas surprenant donc qu'il préfère le soulagement rapide et sans obligation des peep-shows et des prostituées à une relation sérieuse, qu'il se cache dans sa chambre d'hôtel au lieu de se mêler aux autres membres de son groupe de voyage. Son comportement a pour effet la simplification de ses rapports avec les autres, à tel point que l'on peut (encore une fois) diviser la vaste majorité de ceux-ci en deux catégories simples et familières : des rapports de haine et de compassion.

³ Titre d'une traduction anglaise des *Particules élémentaires*

⁴ KARWOWSKI, Michael (2003). "Michel Houellebecq: French Novelist for Our Times", dans *Contemporary Review*, vol. 283, n° 1650, p. 44.

« *L'humanité me dégoûte* »

Michel se caractérise en grande partie par son dégoût intense pour la société à laquelle il appartient ainsi que pour la vaste majorité des êtres qui la constituent. Michel lui-même emploie ce mot : « L'humanité me dégoûte, le sort des autres m'est en général indifférent, je n'ai même pas le souvenir d'avoir jamais éprouvé un quelconque sentiment de *solidarité*. » (PLAT, p. 290) Ce propos reprend celui du protagoniste houellebecquien qui sert de modèle pour tous les autres, le narrateur sans nom d'*Extension du domaine de la lutte*, qui utilise le même mot pour signaler son dédain des autres : « Je n'aime pas ce monde. Décidément, je ne l'aime pas. La société dans laquelle je vis me dégoûte. » (EXT, p. 82)

Ce qui dégoûte Michel chez les autres demeure constant pour la durée du roman : l'insipidité et la méchanceté. Considérons la réflexion suivante faite au sujet de deux autres membres de son groupe de voyage en Thaïlande :

J'appris ainsi que les deux bimbos se prénommaient Babette et Léa. Babette avait des cheveux blonds frisés, enfin pas frisés naturellement, sans doute plutôt *ondulés* ; elle avait de beaux seins, la salope, bien visibles sous sa tunique translucide – un imprimé ethnique Trois Suisses [...]. Je fixai très attentivement les deux pouffes, afin de les oublier à tout jamais. (PLAT, p. 44)

Le lexique employé dans un tel passage (« bimbo », « salopes », « pouffe ») suggère une forte dose de misogynie. Or, Babette et Léa semblent provoquer le mépris de Michel non pas parce qu'elles sont des femmes, mais plutôt à cause de ce qu'il déduit de ce qu'elles donnent à voir : elles consacrent beaucoup de temps à leur apparence physique ; elles sont conscientes des marques de mode. Aux yeux du narrateur, leurs cheveux artificiellement frisées, leurs seins « bien visibles », voire l'effet global de leur « look » sert simplement à

attirer l'attention en général, et celle des hommes en particulier. Le mépris de Michel envers ce type d'insipidité est contrasté par son estime pour ceux qui ne jouent pas à tels jeux de séduction. Par exemple, son amante Valérie et sa patronne Marie-Jeanne ne pourraient pas être plus éloignées de Léa et Babette en ce qui concerne l'achat des produits de marque :

Je n'aurais pas pour ma part levé le petit doigt pour posséder une Rolex, des Nike ou une BMW Z3 ; je n'avais même jamais réussi à établir la moindre différence entre les produits de marque et les produits démarqués. Aux yeux du monde, j'avais évidemment tort. [...] À bien y réfléchir pourtant, je devais convenir que Valérie et Marie-Jeanne [...] manifestaient une indifférence totale aux chemisiers Kenzo et aux sacs Prada ; en réalité, pour autant que je puisse le savoir, elles achetaient à peu près n'importe quelle marque. (PLAT, p. 262-263)

En fait, Valérie va encore plus loin dans son rejet de la séduction : la plupart du temps elle ne se donne même pas la peine de se maquiller. Il semble que ce qui énerve Michel chez des femmes comme Babette et Léa, c'est leur volonté d'être vues comme des objets, d'où son langage péjoratif à leur sujet. Or, son irritation n'est pas confinée à ces deux personnages. Dans le passage suivant, il déclare au sujet d'un autre membre de son groupe de voyage que :

L'homme ressemblait à Antoine Waechter jeune, si la chose est imaginable ; [...] finalement il ne ressemblait pas tellement à Antoine Waechter mais plutôt à Robin des Bois, avec cependant quelque chose de suisse, ou pour mieux dire de jurassien. Pour tout dire il ne ressemblait pas à grand-chose, mais il avait vraiment l'air d'un con. (PLAT, p. 45)

Encore une fois, sa perception de l'insipidité suscite immédiatement son agacement. En plus, la présence de la méchanceté ou de la mesquinerie chez un individu provoque également le mépris de Michel :

En montant l'escalier je me retrouvai en face de Josiane [...]. Elle n'était pas laide, non ; elle aurait même pu être belle si on veut, j'avais apprécié des Libanaises dans son genre ; mais son expression de base était nettement méchante [...] ; je ne distinguais en elle aucune pitié. [...] Je me retins une fois de plus de lui foutre mon poing sur la gueule. (PLAT, p. 52)

Qu'un individu soit masculin ou féminin, sa perception de l'insipidité ou de la méchanceté ne manque jamais de susciter la rancœur de Michel. Dans un roman composé en grande partie de tels personnages, comme c'est toujours le cas chez Houellebecq, il est inévitable que certaines de ses cibles soient des femmes.

L'argent et le sexe... encore

En plus de comporter un narrateur semblable aux autres protagonistes de Houellebecq, le roman traite toujours des mêmes deux systèmes de différenciation sociale dont il était déjà question dans *Extension du domaine de la lutte* et *Les particules élémentaires*. Dans *Plateforme*, la différenciation sexuelle et économique produit toujours des perdants et des gagnants, des cas de « paupérisation absolue » sur les deux plans. Même si le sujet de la différenciation sociale n'est pas abordé de façon aussi explicite qu'il ne l'est dans *Extension* ou *Particules*, de multiples passages dans *Plateforme* n'en attestent pas moins la préoccupation nuisible des habitants de la société houellebecquienne pour l'argent et le sexe. Dans le passage suivant, c'est l'argent qui prime : « Dans la société où nous vivons, le principal intéressement au travail était constitué par le salaire, et plus généralement par les avantages financiers ; le prestige, l'honneur de la fonction tenaient dorénavant une place beaucoup moins grande. » (PLAT, p. 160) Cette préoccupation pour l'argent touche même une section importante de

la jeunesse : « Leur objectif, à tous, était extrêmement simple : devenir milliardaires avant trente ans. » (PLAT, p. 161)

Le deuxième système de différenciation est encore une fois d'ordre sexuel : dans cette société, la valeur d'un individu dépend de la quantité d'argent qu'il gagne ainsi que de sa beauté physique, ce qui correspond à sa capacité d'inspirer le désir chez les autres. Michel de *Plateforme* critique la compétition sexuelle ainsi que ses adhérents, surtout les gens qui s'y livrent avec trop de complicité ou de passion, comme Babette et Léa ci-dessus. À cet effet, il va jusqu'à réprimander son père récemment décédé pour avoir accordé trop d'importance à l'apparence physique :

À soixante-dix ans passés, mon père jouissait d'une condition physique bien supérieure à la mienne. Il faisait une heure de gymnastique intensive tous les jours, des longueurs de piscine deux fois par semaine. Le week-end il jouait au tennis, pratiquait le vélo avec de gens de son âge [...]. Père, père, me dis-je, que ta vanité était grande. Dans l'angle gauche de mon champ de vision je distinguais un banc de musculation, des haltères. Je visualisai rapidement un crétin en short – au visage ridé, mais par ailleurs très similaire au mien – gonflant ses pectoraux avec une énergie sans espoir. Père, me dis-je, père, tu as bâti ta maison sur du sable. (PLAT, p. 10)

Cette déclaration donne un aperçu du dégoût de Michel pour la hiérarchisation sexuelle ainsi que de son incapacité à lui accorder une importance quelconque. Malheureusement, ceci l'oppose carrément aux idées reçues de la société dans laquelle il vit. Le sexe et l'argent sont toujours à la base de la différenciation hiérarchique dans *Plateforme* et ils y jouent encore un rôle nuisible sur le plan social, à tel point que la société qui y est représentée ressemble largement à celles des autres romans de Houellebecq. Or, tandis qu'*Extension du domaine de la lutte* est centré sur la destruction de l'individu et que *Les particules élémentaires* s'axe sur l'éclatement de la famille traditionnelle, dans

Plateforme il s'agit de la culmination de ces événements sur une échelle macroscopique : l'effondrement de la société elle-même.

La déchéance de l'Occident

Dans un article intitulé « Houellebecq : la mort à crédit de l'Occident », Christian Authier note que :

Prolongeant sur ce thème [...] *Les Particules Élémentaires*, déjà une sorte d'autopsie du suicide occidental, *Plateforme* pourfend de manière plus radicale - car plus réaliste (pas d'échappée ici vers la science-fiction) et romanesque (pas de développements théoriques du côté des sciences dures) - la description d'un déclin définitif⁵.

D'un côté, ce déclin se manifeste sous forme d'une implosion violente de la société. À de multiples reprises, les personnages sont en danger physique réel :

Sans cesse maintenant dans les journaux c'étaient des profs poignardés, des institutrices violées, des camions de pompiers attaqués aux cocktails Molotov, des handicapés jetés par la fenêtre d'un train parce qu'ils avaient « mal regardé » le chef d'une bande. *Le Figaro* s'en donnait à cœur joie, à le lire chaque jour on avait l'impression d'une montée inexorable vers la guerre civile. (PLAT, pp. 258-259)

Évidemment, Houellebecq insère ici un effet de réel plutôt provocateur qui joue sur des problèmes sociaux rongant la société française contemporaine tout en dénonçant le traitement qui en est fait par une publication de droite comme *Le Figaro*. Cependant, l'état de décomposition avancée de la société dans *Plateforme* est surtout décrit dans des termes psychiques plutôt que physiques, c'est-à-dire dans les termes de la disparition de l'altruisme, de la solidarité, d'un sens d'appartenance commune – en somme, il s'agit d'un

⁵ AUTHIER, Christian (2002). « Houellebecq : la mort à crédit de l'Occident », dans *L'Opinion Indépendante*, 19 novembre, p. 3.

appauvrissement massif des liens interpersonnels, y compris ceux entre les hommes et les femmes.

L'éclatement de la famille traditionnelle a joué un rôle décisif dans cette décomposition. En fait, la déchéance sociale plus vaste représentée dans *Plateforme* en découle directement : rappelons que, tel qu'expliqué dans *Les particules élémentaires*, la famille a été le dernier tampon à séparer l'individu du marché, une « communauté intermédiaire » qui servait de médiation entre ses membres et les intérêts des forces économiques puissantes. Depuis son éclatement, les individus dans la société ultra-consumériste de Houellebecq n'ont d'autre identité que celles des lois du marché, ce qui veut dire effectivement qu'ils sont jugés selon deux seuls critères : le pouvoir économique qu'ils détiennent ainsi que leur capacité à susciter le désir physique chez les autres, ce qui constitue à son tour un « avantage économique décisif » (PLAT, p. 304). Tous les critères par lesquels on a autrefois mesuré la vertu d'un individu (tels que la bonté, la générosité, le courage, l'intelligence, la sagesse, etc.) sont dorénavant dépourvus de vraie signification. Un geste altruiste n'a plus de sens dans la société représentée dans *Plateforme* ; se consacrer à autrui de n'importe quelle façon, c'est prendre du retard dans la compétition économique et sexuelle. Dans un tel contexte, il est devenu impossible pour les gens de se rapprocher. Ce phénomène concerne tous les aspects de la vie contemporaine, y compris ses zones les plus intimes.

Jean-Yves et Audrey : un couple symptomatique de « la névrose occidentale »

Pour relier l'éclatement de la famille à l'effondrement de la société occidentale, Houellebecq se sert des personnages de Jean-Yves, le patron du protagoniste féminin Valérie, et de sa femme Audrey. Bien qu'ils sauvegardent les apparences, ce couple a en réalité déserté son mariage. Jean-Yves travaille de longues heures ; Audrey, une avocate, rentre tard le soir elle aussi. Ni l'un ni l'autre ne semblent intéressés par leurs enfants. Ils partent seuls en vacances. Ils ne couchent plus ensemble, ni n'expriment un quelconque sentiment d'intimité. Leur relation sans amour fait écho à la thèse avancée dans *Les particules élémentaires* au sujet de l'éclatement de la famille selon laquelle « ce processus de destruction se poursuit de nos jours. » (PART, p. 144) Curieusement, ce qui a été détruit chez Audrey et Jean-Yves n'est pas leur mariage ou leur famille en tant que tels mais plutôt leur substance. Le mariage et la famille existent toujours, semble indiquer le texte, mais ils ne sont que des pauvres caricatures des institutions qu'ils étaient autrefois. La famille, ce « dernier rempart de l'individu » qui était bâtie sur le mariage et constituait jadis un espace protecteur, n'existe plus que par son nom.

Démontrant une fois encore son penchant avoué pour la généralisation, Houellebecq, par l'entremise de son narrateur, étend la vie sexuelle dysfonctionnelle de ce couple malheureux à la société occidentale dans son ensemble. Le narrateur va même jusqu'à appeler cette condition *la névrose occidentale*, un dysfonctionnement sexuel généralisé qui empêche les Occidentaux de partager une intimité physique entre eux. Jean-Yves et Audrey sont représentatifs de deux manifestations différentes de cette névrose. Cadre supérieur dans une agence de voyage, Jean-Yves est riche, beau, jeune et intelligent. Or, bien qu'il semble capable de séduire, sa vie intime est un échec

déplorable. Même dans le cadre de son mariage, Jean-Yves est un « perdant » sur le plan sexuel. Il cesse finalement d'avoir quelque expérience sexuelle que ce soit : même lors d'un voyage à Cuba, plusieurs milliers de kilomètres le séparant d'une femme qui semble ne l'avoir jamais aimé, entouré de belles jeunes bronzées, Jean-Yves ne couche pas avec d'autres femmes. Il a tout simplement abandonné le jeu.

Une telle renonciation au sexe s'étend plus loin que ce seul personnage. Aux yeux du narrateur Michel, le comportement de Jean-Yves est en fait une manifestation emblématique de la névrose occidentale :

Le dépérissement de la sexualité en Occident était certes un phénomène sociologique, massif, qu'il était vain de vouloir expliquer par tel ou tel facteur psychologique individuel ; en jetant un regard à Jean-Yves je pris cependant conscience qu'il illustrait parfaitement ma thèse, c'en était presque gênant. Non seulement il ne baisait plus, il n'avait plus le temps d'essayer, mais il n'en avait même plus vraiment envie, et c'était encore pire, il sentait cette déperdition de vie s'inscrire dans sa chair, il commençait à flairer l'odeur de la mort. (PLAT, p. 233)

Jean-Yves semble toutefois capable d'éprouver de l'amour et d'en donner aux autres. En plus, sur le plan physique il semble que la vie l'ait doté de tout ce qu'il faut pour séduire. Or, c'est le désir lui-même qui manque chez Jean-Yves. Pourquoi donc cette renonciation répandue de la sexualité en Occident dont Jean-Yves serait représentatif ? Quelques passages plus loin, Michel évoque le rôle de l'individualisme dans ce malaise :

Nous sommes devenus froids, rationnels, *extrêmement conscients de notre existence individuelle* et de nos droits ; nous souhaitons avant tout éviter l'aliénation et la dépendance ; en outre, nous sommes obsédés par la santé et par l'hygiène : ce ne sont vraiment pas les conditions idéales pour faire l'amour. (PLAT, p. 236 ; c'est moi qui souligne)

L'attaque contre l'individualisme n'est pas un propos original chez Houellebecq. On observe le même procès contre l'individualisme dans les romans précédents, où d'autres

personnages, surtout Janine des *Particules*, sont critiqués pour avoir mis la gratification du désir individuel avant tout autre souci, que ce soit un ami, un mari, ou un enfant. Dans *Plateforme*, ce phénomène s'est encore aggravé : alors que Janine représentait une sorte de « précurseur » à cet égoïsme, maintenant, c'est la population occidentale en masse qui favorise la gratification du désir individuel, et ce, au détriment du bien-être collectif.

Michael Karwowski explique que :

Where liberals are concerned, this is encapsulated in the current sacred cow of Western political correctness: the dignity of the individual, a particular bugbear of *Platform's* Michel. For what is dignity but another word for human pride? [...] And in each case, this pride is simply an expression of the ego, the self⁶.

Encore une fois, un narrateur houellebecquien met en cause l'individualisme pour avoir provoqué la dissolution des liens interpersonnels. Michel laisse clairement savoir ce qui lui permet d'affirmer ceci : « En somme, l'idée d'unicité de la personne humaine n'est qu'une pompeuse absurdité. » (PLAT, p. 175)

Audrey, la femme de Jean-Yves, exemplifie cette manie individualiste. Le personnage se caractérise par son égoïsme ainsi que par son manque d'affection envers ses proches. Elle ne se donne pas la peine d'aller aux funérailles du père de son mari. Dans une scène, elle sort avec des amis plutôt que de veiller sa jeune fille malade. Même le narrateur Michel note le manque d'affection d'Audrey envers son mari : « Jean-Yves, lui, n'était pas heureux [...]. De toute évidence sa femme ne l'aimait pas, elle n'avait probablement jamais aimé personne ; et elle n'aimerait jamais personne, c'était tout aussi clair. » (PLAT, p. 159) Le personnage se résume en fait à une continuation de l'archétype houellebecquien de la « femme détestée » délimité dans le premier chapitre de ce

⁶ KARWOWSKI, *op. cit.*, p. 45.

mémoire. Tirant ses racines de Véronique dans *Extension du domaine de la lutte*, Audrey est également similaire à Janine des *Particules élémentaires* : les trois personnages – auxquels on pourrait ajouter Babette et Léa dont il a été question précédemment – sont dans une quête d'épanouissement personnel et de plaisir physique qui ne sera pas interrompue pour une autre personne.

De fait, contrairement à son mari, Audrey n'a pas du tout renoncé à la sexualité : elle est une adepte du sadomasochisme (SM) et sort régulièrement dans des boîtes de nuit parisiennes pour y participer. Dans une scène, Michel accompagne un collègue artiste à une boîte-donjon où ils voient par hasard Audrey, dans un rôle de dominatrice, en train de faire une démonstration explicite de son enthousiasme pour de telles pratiques. Encore une fois, on observe la tendance de l'auteur à appliquer une théorie généralisée – et caricaturale – à de grandes couches de la société représentée dans ses romans. Dans le passage suivant, la propension d'Audrey pour le SM prend ainsi plus de signification aux yeux de Michel :

Je suppose que les adeptes du SM auraient vu dans leurs pratiques l'apothéose de la sexualité, sa forme ultime. Chacun y restait enfermé dans sa peau, pleinement livré à ses sensations d'être unique ; c'était une manière de voir les choses. Ce qui était certain, en tout cas, c'est que ce genre d'endroit connaissait une vogue croissante. (PLAT, p. 185)

Faisant une distinction très nette entre « la sexualité des gens qui s'aiment, et la sexualité des gens qui ne s'aiment pas », Michel précise que le SM est un recours naturel dans l'absence d'intimité, puisque « quand il n'y a plus de possibilité d'identification à l'autre, la seule modalité qui demeure c'est la souffrance – et la cruauté. » (PLAT, p. 186)

Christian Autier, encore dans *Mort à crédit de l'Occident*, explique le phénomène ainsi : « Houellebecq suggère que le sexe a laissé place en nos contrées à la séduction décalée,

au fantasme kitsch, à l'érotisation spectaculaire, bref, à une galerie des glaces où le porno de Canal+ répond à un défilé Prada dans une succession d'échos sans fin⁷. » Dans la société représentée dans *Plateforme*, le sexe a effectivement été réduit à un spectacle stérilisé.

Une solution novatrice

La primauté de la liberté individuelle et de la quête frénétique de la gratification physique qui caractérisent l'Occident a eu pour effet de repousser les gens, et son prix a été la décomposition des liens interpersonnels, ce qui s'est maintenant avancé jusqu'à rendre les relations humaines nulles ou impossibles. On a affaire dans *Plateforme* à un malaise social plutôt similaire à celui qui touche les personnages des autres romans de Houellebecq. Cependant, plutôt que de se manifester au niveau de l'individu ou d'une génération entière, dans *Plateforme*, ce malaise s'est transformé en une névrose plus vaste touchant l'ensemble de la population occidentale. Mais de même que dans *Les particules élémentaires*, une solution à cette impasse sexuelle est présentée. Or, tandis que dans son deuxième roman il s'agit d'un saut drastique vers la science-fiction, Houellebecq adopte une approche différente dans *Plateforme*, où il est question du métier le plus ancien du monde.

⁷ AUTHIER, *op. cit.*, p. 3.

La prostitution dans *Plateforme*

Prostitution is a flourishing business. Although reliable statistics are difficult to obtain, the clearest indicators for growth are reported from developing regions like southeastern Europe or Asia.⁸

« Tu veux vraiment trouver une formule nouvelle
qui te permette de sauver tes hôtels-club ? »
PLAT, p. 232

Dès le début du roman, Michel exprime son enthousiasme pour les peep-shows et, lors de son voyage en Thaïlande, pratique le tourisme sexuel. C'est également Michel qui suggère à Jean-Yves et Valérie la création d'hôtels-clubs dédiés au tourisme sexuel. On pourrait être tenté de dire *a priori* que la prostitution, surtout sous la forme du tourisme sexuel, constitue un cas indiscutable de misogynie chez Houellebecq. Or, en quoi consiste la prostitution telle que représentée dans *Plateforme* ? La première scène concerne Michel directement et donne le ton de toutes les autres. Cette rencontre initiale a lieu dans un salon de massage avec une jeune prostituée thaïe s'appelant Oôn. Curieusement, l'interaction entre Michel et Oôn semble bénigne, même badine :

Elle éclata de rire, contente de son pouvoir, puis continua à descendre [...]. Elle me regardait en même temps dans les yeux avec un amusement visible. [...] Après nous bavardâmes un peu, enlacés sur le lit ; elle n'avait pas l'air très pressée de retourner [...]. Et qu'est-ce qu'elle pensait de moi ? Pas mal, mais elle aurait espéré que je tienne un peu plus longtemps. « *Much need...* » dit-elle en secourant gentiment mon sexe repu entre ses doigts. Par ailleurs, je lui faisais l'effet d'un homme gentil. Je lui donnai trois mille bahts, ce qui, d'après mon souvenir, était un bon prix. À sa réaction je vis que oui, effectivement, c'était un bon prix. « *Krôp khun khât !* » fit-elle avec un grand sourire en joignant les mains à hauteur de son front. Puis elle me raccompagna jusqu'à la sortie en me tenant la main ; devant la porte, nous échangeâmes plusieurs bises sur les joues. (*PLAT*, p. 51)

⁸ MANN, Stefan (2008). "From friendly turns toward trade – on the interplay between cooperation and markets," dans *International Journal of Social Ethics*, vol. 35, n° 5, p. 330.

En plus de cette cordialité marquée entre eux, Michel insiste que leur échange est bénéfique aux deux personnes : tandis que son travail est dur, Oôn gagne beaucoup d'argent ; elle peut donc apporter son soutien à son jeune fils ainsi qu'à ses parents âgés. De sa part, Michel peut apprécier le plaisir et l'intimité physiques, choses devenues presque impossibles en Occident. D'autres ont commenté le caractère bénin de sa rencontre avec Oôn :

Le narrateur insiste sur sa propre gentillesse envers cette jeune fille de dix neuf ans qui venait d'un « petit village près de Chiang Maï. » Houellebecq prend soin de donner tous ces détails : il ne s'agit pas d'une mineure, Michel lui laisse une somme rondelette, il y a un échange presque amical, ils se quittent avec quelques bises sur la joue. Comme s'il voulait nous montrer que cette prostitution n'est pas très grave, et puis, les Allemands ou les Japonais se conduisent plus mal que les Français⁹...

Il en va de même à chaque reprise. Même en compagnie de sa copine Valérie, le caractère apparemment bénin et mutuellement bénéfique de leurs rencontres avec des prostituées persiste. Lors d'un voyage à Cuba, le couple invite une jeune femme de ménage à partager son lit :

À ce moment, j'aperçus une femme de chambre qui balayait le sable de la terrasse. Les rideaux étaient tirés, la baie vitrée grande ouverte. En croisant mon regard, la fille pouffa de rire. Valérie se redressa, lui fit signe d'approcher. Elle resta sur place, hésitante, appuyée à son balai. Valérie se leva, marcha vers elle et lui tendit les mains. Dès que la fille fut à l'intérieur, elle commença à défaire les boutons de sa blouse : elle ne portait rien en-dessous, à part un slip de coton blanc ; elle pouvait avoir une vingtaine d'années [...]. La fille s'appelait Margarita. Valérie prit sa main et la posa sur mon sexe. Elle éclata de rire à nouveau, mais commença me branler. [...] Margarita hésita encore un instant, puis elle retira son slip et s'agenouilla entre les cuisses de Valérie. [...]

Plus tard, je distinguai confusément Margarita qui se rhabillait, Valérie qui fouillait dans son sac pour lui donner quelque chose. Elles

⁹ DÉODATO, Victoria (2005). *La femme dans l'univers romanesque de Michel Houellebecq*, Mémoire de maîtrise, Aix-en-Provence, Université de Provence, p. 36.

s'embrassèrent sur le pas de la porte ; dehors, il faisait noir. « Je lui ai donné quarante dollars... dit Valérie en se rallongeant à mes côtés. C'est le prix que paient les Occidentaux. Pour elle, ça représente un mois de salaire. » (PLAT, pp. 206-207)

Encore une fois, Houellebecq semble créer exprès un espace neutre et sans menace : il n'y a pas de coercition évidente de la part du couple ; il ne s'agit pas d'une mineure ; la fille « ne portait rien en-dessous, à part un slip de coton », comme si ce qui s'est passé était de routine ; même avant d'être payée, la fille semble s'amuser ; encore une fois il y a des bises au départ. À ce sujet, Victoria Déodato note que :

Houellebecq nous montre un monde où le corps se donne, se vend, se partage. Même les couples partagent, achètent leurs relations. Ainsi la femme de ménage dans *Plateforme*, avec laquelle Valérie et Michel ont ensemble une relation sexuelle, et qu'ils paient lorsqu'elle s'en va. Houellebecq insiste sur ce point : ils la paient très bien, ils font en quelque sorte une bonne action, la femme a passé un bon moment, et elle a été grassement payée¹⁰.

Qu'il s'agisse d'une justification coupable ou non, il n'empêche que dans toutes les rencontres de ce genre dans *Plateforme*, il n'y a pas d'abus ou d'exploitation explicite. Michel déclare même qu'en Thaïlande, le mariage entre les prostituées et leurs clients n'est pas hors de question : « Je savais que les cas de mariage n'étaient pas rares, en particulier avec les Allemands. » (PLAT, p. 108) Certainement, d'autres personnages dans le roman ne sont pas du même avis ; à leurs yeux, toute forme de prostitution, et surtout le tourisme sexuel, constitue l'exploitation la plus odieuse, au bord de l'esclavage. Or, la douceur apparente des scènes concernées ainsi que le caractère « équitable » de la prostitution représentée dans *Plateforme* suggèrent que, du moins en ce qui concerne Michel, ce n'est pas le cas.

¹⁰ DÉODATO, *op. cit.*, p. 35.

Un remède à la névrose occidentale

Bien que les Occidentaux ne soient plus capables de coucher ensemble, ils ont toujours soif de plaisir physique, soif dont la montée du SM est d'ailleurs symptomatique. Or, Michel déclare que les fantasmes, le SM etc. ne sont que de pauvres substituts pour la jouissance physique véritable, que ces ersatz de plaisir sont complètement dépassés par l'expérience de la « sexualité intacte » des non-Occidentaux. De fait, c'est exactement ce que Michel et d'autres Occidentaux cherchent dans le tiers monde : un remède à leur incapacité à être sexuels entre eux. De l'avis de Michel, leur névrose commune se caractérise en effet par un « manque » :

Toujours est-il qu'à partir de vingt-cinq ou trente ans, les gens ont beaucoup de mal à faire des rencontres sexuelles nouvelles, et pourtant ils en éprouvent toujours le besoin, c'est un besoin qui ne se dissipe que très lentement. Ils passent ainsi trente ans de leur vie, la quasi-totalité de leur âge adulte, dans un état de manque permanent. (PLAT, p. 233)

La solution logique, selon lui, est la satisfaction du désir par des professionnels. Ceci peut expliquer la nature badine de sa rencontre avec Oôn ainsi que sa suggestion à Jean-Yves et Valérie qu'ils basent la nouvelle chaîne des hôtel-clubs dont ils sont responsables (et sur laquelle repose en grande partie la réussite de leur carrière) sur le tourisme sexuel. Ils le font, et connaissent un succès immédiat. L'auteur lui-même a avancé la thèse selon laquelle le tourisme sexuel peut fournir une sorte de soulagement au désir inassouvi :

Ce qui m'avait frappé là-bas [à Pattaya], c'était de constater que le fait que tout soit possible au niveau prostitution produit une espèce d'apaisement du désir. Si l'on considère que le désir est mauvais, ce qui est mon cas, c'est une solution. Pour supprimer le désir, il faut le satisfaire, c'est le plus simple¹¹.

¹¹ Michel Houellebecq dans « Michel Houellebecq: extension du domaine de la parole » (entretien), propos recueillis par Christian Authier dans *L'Opinion indépendante*, 19 novembre 2002.

De plus, ce propos ratisse plus large que les seuls Occidentaux masculins et hétérosexuels. Michel estime que « au moins 80% des adultes occidentaux » (PLAT, p. 236), qu'on soit homme ou femme, hétéro ou homosexuel, bénéficieraient de la sexualité intacte des gens du tiers monde s'ils en avaient la possibilité. Par exemple : « À mesure que les femmes s'attacheront davantage à leur vie professionnelle, à leurs projets personnels, elles trouveront plus simple, elles aussi, de payer pour baiser ; et elles se tourneront vers le tourisme sexuel. » (PLAT, p. 143) ; de même : « Qu'on soit homosexuel, hétérosexuel ou les deux, Pattaya est aussi la destination de la dernière chance » (PLAT p. 342). Même s'il s'agit d'un apaisement du désir temporaire et imparfait, semble avancer Michel, la prostitution constitue une amélioration de la situation actuelle.

Une représentation idéalisée de la prostitution ?

Entre les mains de Houellebecq, la prostitution n'apparaît pas avoir son côté sombre : il n'y a pas de coercition de la part des Occidentaux riches, pas de désespoir chez les prostituées qu'ils rencontrent ; il n'y semble pas être question d'une subjugation quelconque. Nicolas Xanthos note que :

Au lieu d'apparaître comme une activité révoltante, proche parente de l'exploitation esclavagiste, ce tourisme sexuel devient l'occasion de revendiquer un droit au bonheur et une nouvelle sociabilité, en marge des systèmes de valeurs dominants. Le roman fomenté ainsi une véritable subversion axiologique qui finit par opérer¹².

¹² XANTHOS, Nicolas (2006). « Avoir le sens des valeurs : le difficile de la sémiotique narrative », dans *Protée*, vol. 34, n^{os} 2-3, p. 187.

Or, bien que les Occidentaux puissent accéder au plaisir physique, peut-on vraiment qualifier l'émotion qu'ils en éprouvent d'heureuse ? Déodato pose à son tour la même question :

Toutes ces justifications à un acte de commerce charnel peuvent paraître forcées. Car, malgré le sourire gentil de la jeune Oôn, il ne s'agit quand même que de ça : de sexe, d'argent, de marchandisation. Entre adultes consentants ? Entre adultes malheureux, l'Occidental qui ne peut trouver l'âme sœur, l'Asiatique qui doit aider sa famille. Misère psychologique de l'un, sociale de l'autre. Un pis-aller, semble dire Houellebecq¹³.

Il semble juste de qualifier cette prostitution de réciprocité curieuse. Même s'il s'agit dans *Plateforme* d'une version idéalisée du plus vieux métier du monde, Michel nous indique subtilement qu'elle ne constitue toutefois pas une solution idéale, qu'il s'agit, comme l'a indiqué Déodato, d'un « pis-aller ». Mais un pis-aller par rapport à quoi ?

Curieusement, c'est une déclaration de Raphaël Tisserand, le compagnon infortuné du narrateur d'*Extension du domaine de la lutte*, qui donne un indice : « Tu comprends, j'ai fait mon calcul ; j'ai de quoi me payer une pute par semaine ; le samedi soir, ça serait bien. Je finirai peut-être par le faire. Mais je sais que certains hommes peuvent avoir la même chose gratuitement, et en plus avec de l'amour. » (EXT, p. 99) C'est ici que *Plateforme* se distingue par rapport aux romans précédents de Houellebecq en présentant une capacité à aimer et une sexualité saine dans le même individu – en somme, la réalisation de l'idéal auquel songeait Tisserand. De fait, on peut aller jusqu'à dire que *Plateforme* se résume à une histoire d'amour adaptée à l'univers romanesque de Houellebecq. Valérie et sa relation avec Michel sont les véhicules par lesquels l'auteur mène cette expérience.

¹³ DÉODATO, *op. cit.*, p. 35.

Valérie et Michel

Dans *Plateforme*, la prostitution ne constitue qu'une solution temporaire à la névrose occidentale ; le « manque » sexuel la caractérisant trouble sans relâche les Occidentaux comme on l'a vu dans *Extension* et *Particules*. Or, Michel cesse complètement de voir les prostituées après avoir formé un couple avec Valérie. Il semble que le manque, dans son cas, ait été comblé. Stefan Mann offre un indice de ce qui se passe entre eux :

Private cooperation may be an all too sober name for sexual intercourse, but, in effect, sexual pleasure is usually exchanged freely between couples. Conventional wisdom has it that prostitution is often a very direct substitute for men in cases where this exchange within the field of cooperation does not work at all any more or at least not in the desired quality.

It is interesting to follow the debate about the growth of the sex industry. Critics like Poulin and Swift emphasize the commodification of women and children, arguing from a clearly humanistic or social standpoint against transforming humans into goods. Defenders of global prostitution like Houellebecq, on the other hand, refer at least implicitly to the theory of comparative advantage and therefore to market-oriented thinking. This illustrates that the growth of prostitution is first of all a substitution process from cooperation toward the market¹⁴.

En appliquant cette formule au cas de Michel et Valérie, il est clair que Houellebecq dépeint les transactions avec des prostituées de Michel comme un simple succédané à la combinaison de plaisir physique et d'amour émotionnel qu'il trouve finalement avec Valérie (ce qui correspond en outre au sexe « en plus avec de l'amour » auquel songeait Tisserand dans *Extension du domaine de la lutte*). Dans cette section, il est d'abord question de leur union inhabituelle elle-même. Puisqu'on connaît déjà Michel, je passe ensuite à l'analyse de l'autre moitié de cette relation : Valérie. En examinant les qualités

¹⁴ MANN, *op. cit.*, p. 333.

qui définissent Valérie, je vise à mieux comprendre le personnage lui-même ainsi qu'à souligner son exceptionnalité chez Houellebecq.

Une union exceptionnelle

Plus d'un critique a condamné la profusion des scènes sexuelles dans *Plateforme* ainsi que leur nature crue. Or, la représentation de la vie sexuelle de Valérie et Michel souligne son statut d'exception à la sexualité hyper-individualiste prônée dans la société occidentale. Michel lui-même explique que :

Il est impossible de faire l'amour sans un certain abandon, sans l'acceptation au moins temporaire d'un certain état de dépendance et de faiblesse. L'exaltation sentimentale et l'obsession sexuelle ont la même origine, toutes deux procèdent d'un oubli partiel de soi ; ce n'est pas un domaine dans lequel on puisse se réaliser sans se perdre. (PLAT, p. 236)

Au contraire du modèle occidental de la sexualité, Valérie et Michel accordent autant d'importance à l'apaisement du désir de l'*autre* qu'à leur propre jouissance. De fait, c'est en donnant du plaisir plutôt qu'en le recevant que les deux personnages semblent le plus heureux :

Lorsque j'amena Valérie à l'orgasme, que je sentais son corps vibrer sous le mien, j'avais parfois l'impression, fugace mais irrésistible, d'accéder à un niveau de conscience entièrement différent, où tout mal était aboli. Dans ces moments suspendus, pratiquement immobiles, où son corps montait vers le plaisir, je me sentais comme un Dieu, dont dépendaient la sérénité et les orages. Ce fut la première joie – indiscutable, parfaite. (PLAT, p. 158)

Cette vision de la sexualité s'oppose directement à celle vantée en Occident, qui met la gratification du désir de l'individu (et surtout de soi-même) avant tout autre souci.

Michael Karwowski, toujours dans « Houellebecq : French Novelist for Our Times »,

considère la relation de Michel et Valérie comme un rejet implicite de l'égoïsme névrotique caractérisant la sexualité occidentale :

This is contrasted with Michel's love affair with Valérie, in which each finds love through a renunciation of their individuality. [...] And just as love is not possible through the elevation of the self – our experience of sexual permissiveness has taught us that much – but through selflessness, so, too, does Houellebecq tell us that human fulfillment is only possible through the abandonment of the self or ego. In spiritual terms, we must lose our life to find it¹⁵.

En ce qui concerne leur sexualité, la renonciation à l'individualité de la part de Michel et Valérie peut également être qualifiée d'innocence sexuelle retrouvée, ce qui correspond d'ailleurs à la sexualité intacte que cherchent les Occidentaux chez les gens du tiers monde. Christian Authier, encore dans *Houellebecq : la mort à crédit de l'Occident*, affirme que :

Houellebecq célèbre dans son roman une sexualité tonique et une innocence sensuelle qui évoquent plus l'énergie vitale d'un Henry Miller que la froideur clinique d'une Catherine Millet. Loin de l'onanisme et de la solitude paradoxales des partouzards professionnels, l'écrivain réhabilite le don de soi dans le ballet des corps, le plaisir comme un geste gratuit et naturel¹⁶.

Valérie et Michel constituent en fait le seul exemple de « la sexualité des gens qui s'aiment » dans *Plateforme*. (PLAT, p. 186) Or, leur relation s'étend plus loin que leur seule sexualité. Victoria Déodato note que :

La référence à un modèle de couple qui se passe de la frénésie sexuelle pour construire une relation dans la durée est évoquée aussi par Houellebecq. C'est au moment où le narrateur songe au couple qu'il est en train de former avec Valérie, cette femme quasi miraculeuse qui lui offre à la fois plaisir et amour sur un plateau, qu'il réfléchit ainsi sur la possibilité de conserver un couple sur d'autres bases que le sexe¹⁷.

¹⁵ KARWOWSKI, op. cit., pp. 44-46.

¹⁶ AUTHIER, op. cit., p. 2.

¹⁷ DÉODATO, op. cit., p. 10.

La relation de Michel et Valérie constitue effectivement un nouveau rapport chez Houellebecq, à savoir un rapport d'amour. On peut en effet considérer leur relation comme un idéal houellebecquien qui dépasse d'autres options (stratégies d'adaptation, pour ainsi dire) telles que la prostitution ou l'auto-effacement psychique ou physique des protagonistes. Dans *Plateforme*, Houellebecq a en effet juxtaposé une histoire d'amour entre ses thèses familières de différenciation sociale destructive, ce que l'auteur lui-même a indiqué lors d'une entrevue peu après la sortie du roman :

On a souvent oublié que *Plateforme* était peut-être d'abord un roman d'amour...

Ben oui, on a oublié ça. C'est dommage car c'est la première fois que je fais un personnage féminin aussi développé. Par ailleurs, l'aspect choquant du livre – l'amour en Occident – a été abordé le moins possible. C'est trop dangereux, trop compliqué¹⁸...

De fait, les passages qui incluent Valérie, l'amante de Michel, prennent énormément de place dans *Plateforme*. Elle fait partie de chacune des trois parties du roman, dont des sections considérables traitant de son développement en tant que personnage ainsi que de sa relation avec Michel. Ceci n'est pas habituel chez Houellebecq : seuls Bruno, Michel et Janine des *Particules élémentaires* ont autant de place biographique à leur être consacrée. Or, la représentation détaillée de leur vie sert principalement à illustrer les changements sociétaux dans lesquels ils sont involontairement entraînés. Il en va autrement avec Valérie, dont les passages détaillant sa vie de jeune fille, de formation scolaire et professionnelle, etc., servent plutôt à approfondir le personnage lui-même.

¹⁸ Michel Houellebecq, propos recueillis par Christian Authier dans *L'Opinion indépendante*, 19 novembre 2002.

Valérie

Les traits principaux chez Valérie qui se dégagent du texte sont son sérieux et son intelligence, ce qui la distingue des autres dès son enfance. Pendant toute sa vie, sa prescience a pour résultat une distance affective entre Valérie et la plupart des gens, similaire à l'auto-effacement caractéristique des autres protagonistes de Houellebecq. Comme eux, son éloignement s'étend même à sa sexualité :

Elle aurait sans doute pu en tirer mieux parti, jouer sur le maquillage, se coiffer différemment, consulter une esthéticienne. La plupart des femmes de son âge y consacraient au moins quelques heures par semaine ; elle n'avait pas l'impression, dans son cas, que ça changerait grand-chose. Ce qui lui manquait, au fond, c'était le désir de séduire. (PLAT, pp. 61-62)

Son intelligence et son sérieux marquent également sa vie professionnelle : à l'âge de vingt-sept, Valérie est déjà montée loin dans sa carrière, occupant un poste de cadre supérieure dans une agence de voyage. Se donnant un peu de repos, elle quitte la France pour faire partie d'un voyage organisé en Thaïlande où elle fait la connaissance de Michel. Dès qu'il la rencontre, ce dernier remarque lui aussi « l'air intelligent » de Valérie (PLAT, p. 48). Pour sa part, Valérie semble reconnaître en Michel un confrère exclus, un homme caressant et gentil qui ne ressemble pas à ses semblables. C'est sa combinaison d'intelligence, de distance affective du monde et de capacité à aimer qui rend Valérie « quand même une fille bizarre » (PLAT, p. 317) aux yeux de Michel et qui la différencie nettement de la majorité des autres personnages chez Houellebecq.

Dans un premier temps, Valérie est une exception aux personnages féminins principaux représentés dans les romans précédant *Plateforme*. Au contraire de femmes telles que Véronique d'*Extension du domaine de la lutte* ou Janine des *Particules élémentaires*, Valérie est capable d'aimer et de se dévouer aux autres. Comparons

l'égoïsme d'une Véronique ou d'une Janine à l'éloge que fait Michel au sujet de Valérie :

C'était une bonne fille, me dis-je, une fille affectueuse et attentionnée ; c'était aussi une amante sensuelle, caressante et audacieuse ; elle serait probablement, le cas échéant, une mère aimante et sage. « *Ses pieds sont d'or fin, ses jambes comme les colonnes du temple de Jérusalem.* » Je continuais à me demander ce que j'avais fait, au juste, pour mériter une femme comme Valérie. (PLAT, p. 276)

Ou encore dans cet extrait : « La seconde joie que m'apporta Valérie, ce fut l'extraordinaire douceur, la bonté naturelle de son caractère. » (PLAT, p. 158) Valérie est également exceptionnelle en comparaison avec les autres personnages féminins dans *Plateforme*. Au contraire d'Audrey (et par extension d'« une vogue croissante », selon Michel), Valérie déplore le SM. Après être allée dans une boîte-donjon avec Michel et son collègue artiste, Valérie, ébranlée, est catégorique au sujet de ce que la pratique signifie pour elle : « Ce qui me fait peur là-dedans, reprit-elle, c'est qu'il n'y a plus aucun contact physique. Tout le monde porte des gants, utilise des ustensiles. Jamais un frôlement ni une caresse. Pour moi, c'est exactement le contraire de la sexualité. » (PLAT, p. 185) Pour sa part, Michel, qui partage d'ailleurs son dégoût envers le SM, lui répond qu'elle éprouve cette aversion précisément « parce que tu es restée sexuelle, animale. Tu es normale en fait, tu ne ressembles pas vraiment aux Occidentales. » (PLAT, p. 237) Valérie aime donner du plaisir à son amant autant que d'en recevoir, ce qui la place à l'opposé des autres femmes occidentales. Michel va même jusqu'à la différencier des Occidentaux féminins *et* masculins en lui déclarant que « C'est justement ça qui est étonnant chez toi : tu aimes faire plaisir. Offrir son corps comme un objet

agréable, donner gratuitement du plaisir : voilà ce que les Occidentaux ne savent plus faire. Ils ont complètement perdu le sens du don. » (PLAT, 236)

Valérie se résume en fait à un mélange curieux de qualités lascives et maternelles, une « amante sensuelle » qui est en même temps très soucieuse du bien-être de ses proches. D'autres critiques ont noté la présence de cette dualité chez certains personnages féminins de Houellebecq :

Aussi mal que finissent les histoires d'amour chez Houellebecq, elles ont en tout cas valeur de rédemption et dans ce processus la femme joue dans l'œuvre un rôle prépondérant. Non pas la femme-interchangeable objet du désir mais un idéal féminin de douceur, d'écoute, de sécurité et... d'avidité sensuelle. Mi-mère mi-putain en somme¹⁹.

Saenen reprend en fait le même propos que le narrateur Michel, qui déclare au sujet de Valérie qu'« il y avait quelque chose chez cette fille, à la fois un peu mère de famille et un peu salope ». (PLAT, p. 54) Cependant, Saenen continue son analyse avec un avertissement :

Cette schématisation rapide ne doit cependant pas tromper sur la vision de la femme qui se dégage de l'œuvre. S'il est vrai que les revendications et les conquêtes du féminisme sont loin d'y être acquises comme des progrès, on ne peut taxer de « misogynes » les portraits de femmes qui jalonnent les romans. Certes, l'existence libertaire et libertine assumée jusqu'au bout par sa mère déclenche les foudres et le douloureux mépris de Bruno [des *Particules élémentaires*] ; certes, aux yeux du mâle prédateur inassouvi, le monde est rempli de « petites salopes » superficielles et/ou vénales. Il en va tout autrement pour certaines figures féminines qui représentent un idéal de pureté et, revenant au galop, de naturel. Ainsi de Christiane dans les *Particules* ou de Valérie dans *Plateforme*²⁰.

De fait, bien qu'elle soit jeune, belle et consciente de sa valeur érotique, Valérie s'avère être similaire aux protagonistes masculins en ce qui concerne son incapacité à accorder

¹⁹ SAENEN, Frédéric (2002). « Sur l'écriture de Michel Houellebecq », dans *Anales de Filologia Francesca*, n° 10, p. 164.

²⁰ SAENEN, *ibid.*, p. 164.

une importance quelconque à la séduction. Elle ne se maquille pas, n'aime pas les soirées. Au contraire des autres Occidentales, Valérie a retenu la capacité de même que le souhait d'aimer son amant ainsi que d'apaiser son désir physique ; elle n'a pas perdu « le sens du don » de soi. Même après sa mort prématurée, Michel, désespéré et au bord du suicide, continue à faire l'éloge de la bonté de Valérie, rappelant directement la notion d'un idéal de pureté et de naturel auquel faisait allusion Saenen : « J'en suis maintenant convaincu : pour moi, Valérie n'aura été qu'une exception radieuse. Elle faisait partie de ces êtres qui sont capable de dédier leur vie au bonheur de quelqu'un, d'en faire très directement leur but. » (PLAT, p. 349) On peut même aller jusqu'à dire que le personnage constitue un retour des qualités bienveillantes des grands-mères des *Particules élémentaires*.

La mort de l'amour, la mort de l'humanité

Or, la mort tragique et répétée de ces « idéaux de féminité », tels que Christiane, Annabelle, les grand-mères des *Particules* et Valérie, pourrait être lue comme un autre symptôme de l'écroulement des liens interpersonnels, voire une preuve de la disparition inéluctable de l'amour lui-même. Dans *Plateforme*, la mort prématurée de Valérie et de sa relation avec Michel semble renforcer la notion de leur relation comme une exception à la dissolution qui les entoure ; malgré leur brève idylle, la société continue à s'effondrer autour d'eux. Ce phénomène de dissolution se poursuit dans le roman suivant de Houellebecq, où l'application de la différenciation économique et sexuelle s'est encore étendue et les conséquences en sont toujours de plus en plus graves. De fait, l'ampleur de la dégradation sociétale atteint son apothéose dans *La possibilité d'une île*, où il est question de l'extinction de l'humanité dans son entièreté.

En même temps, dans une perspective romantique (au sens littéraire du terme), la mort prématurée des femmes idéales ainsi que la brièveté de leur relation avec les protagonistes fait en sorte qu'elles resteront éternellement belles (ne serait-ce que dans le souvenir) et leur amour éternellement pur (faute de subir l'usure du temps). Cette question du vieillissement et de la perte du désir est centrale à *La possibilité d'une île*. Elle sera également développée dans le chapitre suivant.

CHAPITRE QUATRE

LA POSSIBILITÉ D'UNE ÎLE OU L'ESPÈCE EN VOIE DE DISPARITION

Le quatrième roman de Houellebecq, *La possibilité d'une île*, reprend plusieurs éléments marquants de son deuxième, *Les particules élémentaires*. Dans un premier temps, il s'agit encore de multiples protagonistes : le récit de vie de Daniel1, un comédien à grand succès au début du XXI^e siècle, alterne avec des commentaires ajoutés environ deux mille ans plus tard par deux de ses descendants clonés, Daniel24 et 25 (les chiffres indiquant leur génération particulière). Comme il en allait avec Bruno dans *Les particules élémentaires*, le protagoniste humain de *La possibilité d'une île* est un obsédé du sexe et du vieillissement, tandis que les autres personnages principaux (néo-humains), à l'instar de Michel Djerzinski (leur possible créateur), paraissent lucides et rationnels quoique éloignés de leurs semblables, évitant les relations et apparemment les émotions elles-mêmes pour se consacrer à des poursuites purement intellectuelles. De même que la vision du monde de Michel et de Bruno exerce une influence sur leurs commentaires dans *Les particules élémentaires*, les perspectives variées des protagonistes humain et néo-humains colorent leurs récits respectifs dans *La possibilité d'une île*, donnant le ton des représentations de la société, des hommes et des femmes dans chacun.

Il existe toutefois des différences importantes entre les deux romans. Premièrement, le monde qu'on observe par les yeux de Daniel1 est beaucoup plus avancé dans sa dissolution sociale que ceux dans les autres romans de Houellebecq. Daniel1 et ses descendants font des commentaires sur de nombreux éléments de cette décadence

dans leurs récits respectifs. Deuxièmement, dans *Les particules élémentaires*, la création des néo-humains n'avait pas de côté négatif apparent. Dans le court épilogue de ce roman, la création des néo-humains constitue selon toute apparence une solution sans défaut à la différenciation sociale si nuisible aux relations interpersonnelles dans la société houellebecquienne. Il en va autrement dans *La possibilité d'une île*, où les défauts de l'existence néo-humaine sont profondément creusés. C'est l'évocation du côté noir de la vie des néo-humains qui mène en fait à mon interrogation principale : le monde des néo-humains représenté dans *La possibilité d'une île* est-il une utopie ? Sinon, que veut dire l'auteur en remplaçant l'humanité par une espèce plus paisible, mais profondément troublée tout de même ?

Dans cette perspective, je consacre la première section de ce chapitre à l'étude du récit du protagoniste humain Daniel¹ ainsi que du monde qui y est représenté, en me concentrant sur l'aggravation de la différenciation sexuelle par rapport à celle présente dans les autres romans de l'auteur. Dans la deuxième moitié, je passe à l'analyse des commentaires ajoutés par les lointains descendants néo-humains de Daniel¹, Daniel²⁴ et Daniel²⁵. Cette section sera axée sur l'étude de plusieurs éléments marquants de leur existence pour me permettre de la qualifier avec exactitude et donc de répondre aux questions ci-dessus.

Le récit de Daniell

« Je suis cynique, amer, je ne peux intéresser que des gens un peu enclins au doute, des gens qui commencent à être dans une ambiance de fin de partie. »
(POSS, p. 37)

Daniell est un protagoniste qui ne rompt pas avec la tradition des personnages principaux masculins établie dans les autres romans de Houellebecq. Plusieurs éléments marquants de sa personnalité l'identifient facilement à ses semblables, dont le premier est sa tendance à la dépression : « Il en ressortait que j'avais mené une vie plutôt triste, solitaire, marquée par un labeur acharné, entrecoupée par de fréquentes périodes de dépression. » (PART, p. 178) Comme il en va pour les autres protagonistes de Houellebecq, l'attitude distanciée du dépressif fausse les relations de Daniell avec les autres. Sa vie amoureuse, par exemple, est un échec, à un tel degré que le personnage lui-même la qualifie de « vie amoureuse dans l'ensemble peu satisfaisante et traversée de longues éclipses » (POSS, p. 210). Au moment où commence le roman, hormis un mariage échoué et un tas de liaisons aussi brèves qu'insignifiantes, il n'a jamais connu une véritable relation.

Or, ses difficultés interpersonnelles ne se limitent pas aux femmes. Comme les autres protagonistes de Houellebecq, son attitude a pour effet de l'écarter des autres en général :

Si je travaillais autant, c'était probablement parce que je n'aurais pas été tout à fait capable de me distraire ; que je n'aurais pas été très à l'aise dans les bars et les boîtes [...]. Avec mon physique ordinaire et mon tempérament introverti, j'avais très peu de chance d'être, d'entrée de jeu, le *roi de la fête*. (POSS, p. 117)

Son mépris pour les autres s'étend en fait, comme il en allait pour les autres protagonistes de Houellebecq, jusqu'à l'ensemble de l'humanité :

Mon attirance pour le média cinématographique – c'est-à-dire pour un média mort, contrairement à ce qu'on appelait pompeusement à l'époque le *spectacle vivant* – avait sans doute été le premier signe en moi d'un désintérêt, voire d'un dégoût pour le public – et probablement pour l'humanité en général. (POSS, p. 61)

Ce propos fait écho à ceux des autres protagonistes de Houellebecq en ce qui concerne leur rupture avec l'humanité, ou comme le dirait Michel de *Plateforme*, leur manque de sentiment de solidarité ou d'appartenance commune. Comme eux, Daniell ne réserve pas non plus son dégoût pour les autres : il n'a guère d'amour pour lui-même. Dès le début de son récit, il est définitivement sur la pente descendante de sa vie. Sa carrière de comédien, bien qu'elle soit couronnée de grand succès, ne l'intéresse plus. À un moment donné, il déclare avec une désinvolture alarmante que : « Je gérais plus ou moins bien ; je faillis quand même me jeter du haut de la falaise trois fois en l'espace de deux semaines. » (POSS, p. 97). Finalement, il se donne la mort, ce qui semble l'aboutissement logique de son parcours malheureux et torturé.

Une « compétition narcissique » réservée aux jeunes

Comme d'habitude chez Houellebecq, la hiérarchie sociale qui régit la vie de Daniell et de ses contemporains est basée sur la différenciation sexuelle et économique. Dans son récit, Daniell nous informe que c'est encore la « valeur érotique » d'un individu (POSS, p. 35) ainsi que son pouvoir d'achat qui détermine sa place :

Sur le plan social il y avait les riches, il y avait les pauvres, avec quelques fragiles passerelles – l'*ascenseur social*, sujet sur lequel il

était convenu d'ironiser ; la possibilité plus sérieuse de se ruiner. Sur le plan sexuel il y avait ceux qui inspirent le désir, et ceux qui n'inspirent aucun : mécanisme exigü, avec quelques complications de modalité (l'homosexualité, etc.), quand même aisément résumable à la vanité et à la compétition narcissique. (POSS, p. 21)

Bien que ce soient les mêmes systèmes de hiérarchisation présents dans les autres romans de Houellebecq, c'est la différenciation sexuelle qui prend le dessus dans *La possibilité d'une île*. Tandis que la différenciation économique est rarement commentée de façon explicite, l'évocation d'une « féroce compétition narcissique » (POSS, p. 84) exerçant son influence sur la vie des individus paraît à de nombreuses reprises dans le texte :

Il y a une brève période idéale [...] où les jeunes ont vraiment envie d'une vie libre, débridée, joyeuse ; ensuite ils se lassent, peu à peu la compétition narcissique reprend le dessus, et à la fin ils baisent encore moins qu'à l'époque de morale religieuse forte. (POSS, p. 208)

La différenciation sexuelle a également eu pour résultat, comme c'était le cas dans *Plateforme*, de tuer la sexualité elle-même à grande échelle. Encore une fois, la difficulté de satisfaire son envie de contact et de plaisir physiques mène un protagoniste houellebecquien à recourir à la prostitution. Or, dans *La possibilité d'une île*, même l'intervention par une « professionnelle » n'offre aucun soulagement : « J'ai vraiment cru que ça allait marcher, mais une fois dans la chambre j'ai dû me rendre à l'évidence : je ne bandais même pas assez pour qu'elle puisse me mettre un préservatif. » (POSS, p. 313) De plus, Daniell explique que la mort de la sexualité n'est plus confinée à l'Europe, comme c'était le cas dans *Plateforme* : « Ce déclin de la sexualité était un phénomène universel, commun à l'ensemble des couches sociales, à l'ensemble des nations

développées, et qui n'épargnait que les adolescents et les très jeunes gens. » (POSS, p. 368)

Or, comme l'indique le dernier passage, il ne s'agit pas d'une mort totale : la sexualité existe encore dans le monde de Daniel, mais elle est presque exclusivement réservée aux jeunes, les seuls êtres dignes d'éprouver la jouissance corporelle. Daniel, un quadragénaire, se rend compte que son âge le met définitivement à l'écart de ce camp. Ce fait le plonge dans une détresse profonde et prolongée, le conduisant finalement au suicide. Il n'est pas pourtant le seul : les mésaventures amoureuses de Daniel servent principalement à illustrer une évolution sociale plus vaste dont celui-ci est représentatif. D'où l'intérêt d'une l'analyse de cette évolution – ou de cette décadence – qui fait en sorte que la sexualité est désormais réservée aux jeunes.

« *Une jeunesse sans limites* » : *Le culte de la jeunesse dans* La possibilité d'une île

« Dans un monde qui ne respecte que la jeunesse,
les êtres sont peu à peu dévorés. »
PART, p. 112

Bien qu'elle se manifeste dans chaque roman de Houellebecq, et surtout chez Janine des *Particules élémentaires*, l'obsession du vieillissement atteint des proportions inouïes chez les enfants et les petits-enfants de la génération soixante-huitarde dont il est question dans *La possibilité d'une île*. À l'époque où se passe le récit de Daniel, la compétition sexuelle commune à tous les romans de Houellebecq s'est intensifiée à un tel point que les vieux des deux sexes sont considérés d'emblée comme des perdants sexuels – et dans cette société, toute personne ayant plus de trente ans est considérée vieille. Bien

qu'il soit encore dans la quarantaine, Daniel lui-même se considère déjà comme « un vieil homme fatigué » (POSS, p. 275), une réalisation qui le frappe après avoir vu son visage de quadragénaire dans le miroir d'un bar, le sien contrastant avec ceux des jeunes gens l'entourant. Svend Brinkmann note ainsi que :

The body plays a special role in the lives of Houellebecqian characters. Their identities are defined not only in social and commercial terms, but also in bodily (rather than psychological) terms: It is how their bodies look, move, dress, and suffer that define them as persons and constitute their identities¹.

Ainsi, Daniel se rend tristement compte que son apparence le relègue désormais au camp des vieux. Comprenant qu'il est effectivement piégé dans une carapace vieillissante dont l'attraction sexuelle ainsi que la capacité d'éprouver du plaisir physique ne cesseront de diminuer, Daniel choisit la mort, comme le font un nombre croissant de ses contemporains. Victoria Déodato résume ces éléments dans le passage suivant :

Dans une société individualiste et concurrentielle, la femme est comme l'homme en proie à la solitude et à la peur de vieillir. Les personnages des quatre romans de Houellebecq sont cernés par la décrépitude des corps qui vieillissent, et la gloire des jeunes corps. Dans *La possibilité*, il semble que Daniel [...] arrive au terme de ce qui est supportable pour un humain. Le corps va inexorablement s'enfoncer dans les ténèbres du vieillissement. [...] Il vaut mieux mourir, dans ce monde habité par des kids, hanté par la dictature de la jeunesse et de la beauté, torturé par le désir et le plaisir².

Bien que l'obsession avec le vieillissement afflige les deux sexes dans *La possibilité d'une île*, il y a de multiples passages qui soulignent ses effets sur les femmes en

¹ BRINKMANN, Svend (2009). "Literature as Qualitative Inquiry: the Novelist as Researcher," *Qualitative Inquiry*, vol. 15, n° 8, p. 1383.

² DÉODATO, Victoria (2005). *La femme dans l'univers romanesque de Michel Houellebecq*, Mémoire de maîtrise, Aix-en-Provence, Université de Provence, p. 37.

particulier. De fait, les deux grands amours de Daniel, Isabelle et Esther, en sont des exemples à la fois emblématiques et opposés.

Isabelle

« Tu vas me laisser tomber pour une plus jeune. »
(POSS, p. 84)

Les magazines pour les femmes sont un élément, mineur mais récurrent, que Houellebecq utilise pour illustrer le culte de la jeunesse, sa perpétuation sur une échelle massive ainsi que ses effets sur les femmes en particulier. Ceux représentés dans *La possibilité d'une île* se résument à une manifestation particulièrement odieuse d'une *pop culture* qui fournit et promet un idéal de jeunesse à la limite de l'absurde. Isabelle, la deuxième femme de Daniel, raconte la conversation suivante avec son chef, le patron d'un magazine pour femmes intitulé *Lolita* :

« Notre cible commence à dix ans... dit-il ; mais il n'y a pas de limite supérieure. » Son pari, c'était que, de plus en plus, les mères tendraient à copier leurs filles. Il y a évidemment un certain ridicule pour une femme de trente ans à acheter un magazine appelé *Lolita* ; mais pas davantage qu'un top moulant, ou un mini-short. Son pari, c'était que le sentiment du ridicule, qui avait été si vif chez les femmes, en particulier les femmes françaises, allait peu à peu disparaître au profit de la fascination pure pour une jeunesse sans limites.

Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il a gagné son pari. [...] C'est normal que les gens aient peur de vieillir, surtout les femmes, ça a toujours été comme ça, mais là... Ça dépasse tout ce qu'on peut imaginer ; je crois qu'elles sont devenues complètement folles. (POSS, p. 42)

Cet extrait montre également une curieuse dualité chez Isabelle. Rédactrice en chef de *Lolita*, elle est personnellement responsable de perpétuer le culte de la jeunesse qu'elle

dénigre ci-dessus, mais aussi coupable d'en profiter sous forme de salaire et d'avantages sociaux. Or, Isabelle admet les effets délétères du culte ainsi que son rôle dans sa propagation :

Tu connais le journal où je travaille : ce que nous essayons de créer c'est une humanité factice, frivole, qui ne sera plus jamais accessible au sérieux ni à l'humour, qui vivra jusqu'à sa mort dans une quête de plus en plus désespérée du *fun* et du sexe ; une génération de *kids* définitifs. (POSS, p. 37)

Son évocation d'un « sentiment du ridicule » associé à la recherche effrénée d'une « jeunesse sans limites » ainsi que d'une « humanité factice » et « frivole » laisse soupçonner qu'Isabelle dédaigne un tel comportement. Toutefois, elle est suffisamment astucieuse pour bien comprendre l'attrait puissant d'une jeunesse sans limites dans le contexte de la compétition sexuelle dans laquelle elle vit et, malheureusement, elle choisit d'en profiter.

Cependant, Isabelle est à son tour victime du culte de la jeunesse. À ses yeux, la venue de la quarantaine équivaut donc à une peine de mort :

Je décidai d'épouser Isabelle. [...] La cérémonie fut discrète, et un peu triste ; elle venait d'avoir quarante ans. Il me paraît évident aujourd'hui que les deux événements sont liés ; que j'ai voulu, par cette preuve d'affection, minimiser un peu le choc de la quarantaine. [...] Son corps, malgré la natation, malgré la danse classique, commençait à subir les premières atteintes de l'âge – atteintes qui, elle ne le savait que trop bien, allaient rapidement s'amplifier jusqu'à la dégradation totale. [...] Je connaissais le regard qu'elle avait ensuite : c'était celui, humble et triste, de l'animal malade, qui s'écarte de quelque pas de la meute, qui pose sa tête sur ses pattes et qui soupire doucement, parce qu'il se sent atteint et qu'il sait qu'il n'aura, de la part de ses congénères, à attendre aucune pitié. (POSS, pp. 54-55)

De fait, elle n'a même pas à attendre aucune pitié de son propre mari : tandis que celui-ci remarque que « [l]e pire est que ce n'était pas sa beauté, en premier lieu, qui m'avait

attiré chez Isabelle » (POSS, p. 96), il n'empêche que pour Daniel et tous les autres personnages dans *La possibilité d'une île*, l'attrait de l'esprit est complètement subordonné à celui du corps. Malgré sa déclaration comme quoi l'intellect d'Isabelle était une des qualités chez elle qui l'avait initialement attiré, Daniel convient que : « À vrai dire, l'intelligence n'est pas très utile dans les rapports sexuels. » (POSS, p. 96) Sachant bien que ce sont les rapports sexuels qui priment dans son monde, et pleinement consciente de la disparition prochaine de son capital sexuel subsistant, Isabelle prend la seule décision « logique » :

Middle-aged Daniel first finds happiness with Isabelle, a woman his own age. But as her middle-aged body begins to sag and crease, she decides that she must leave him. The law of the market dictates that Daniel will no longer find her sexy, and will look among younger women, or whores, for satisfaction. Being wise, she fatalistically breaks off the relationship [...]. Isabelle's willing sexual self-exile proves what Daniel believes, that sexual pleasure is the province of the young³.

Sa décision de se séparer d'avec Daniel n'en est donc pas vraiment une : son corps se dégrade, il va de soi que Daniel cherchera tôt ou tard une femme plus jeune, il vaut mieux s'en tirer avant de subir cette humiliation finale. Comme l'indique Wood dans le passage ci-dessus, c'est sa conscience de la situation qui rend le vieillissement si pénible pour Isabelle, et c'est pour cela que, une fois la jeunesse définitivement perdue, n'ayant aucune autre raison de continuer, elle s'excuse calmement de la vie : « Elle s'était suicidée sans émotion, sous l'effet d'une décision rationnelle, comme on demande une deuxième donne une fois la partie mal engagée. » (POSS, p. 400)

³ WOOD, James (2006). "Love, Actually," *The New Republic*, August 28, p. 24.

Esther

« La différence d'âge était le dernier tabou. »
(POSS, p. 213)

Malgré son physique ordinaire, sa personnalité introvertie et surtout son âge, son statut de comédien à grand succès accorde toujours à Daniel l'accès au corps de jeunes femmes. C'est ainsi que, peu après le départ d'Isabelle, Daniel rencontre Esther, une actrice espagnole de vingt-deux ans. Malheureusement, le seul contact avec un corps jeune ne lui suffit pas : en dépit de la primauté du sexe dans son monde, Daniel éprouve toujours le désir d'aimer et d'être aimé. Tandis qu'il a accès libre au corps d'Esther, cette dernière ne réciproque pas son amour, et il en souffre :

Daniel may be a bastard, Houellebecq seems to say, like all the bastards in my other novels, but at least the bastards are fighting, however gracelessly, to exercise the fundamental human capacities—chief of which is not sex, in fact, but love. “I continued all the same, in my heart of hearts, and in the face of all evidence, to believe in love,” says Daniel⁴.

Il en va différemment chez Esther. Même si elle se donne avec abandon dans ses rapports sexuels, pour Esther le sexe n'est que de la jouissance. À ses yeux, le plaisir physique n'a rien à voir avec l'amour : « Pour Esther [...] la sexualité n'était qu'un divertissement plaisant, guidé par la séduction et l'érotisme, qui n'impliquait aucun engagement sentimental particulier. » (POSS, p. 340) Cette attitude contraste nettement avec celle d'Isabelle, pour qui l'amour sentimental prévalait sur le sexe. Dans le passage suivant, Vincent Lloyd commente cette différence entre les deux grands amours de Daniel, différence que l'on peut qualifier de générationnelle :

⁴ Wood, *op. cit.*, p. 23

There are two loves in Daniel's life. He has an intellectual bond with his second wife, Isabelle. They are "in love." With his final female companion, Esther, the bond of the relationship is physical. For Esther, a young, modern woman, being "in love" is passé. Where Daniel's relationship with Isabelle seems quite ordinary, even somewhat boring, his relationship with Esther is passionate and unrequited⁵.

Le culte de la jeunesse, duquel Esther est une sorte de grande-prêtresse grâce à son âge, à sa beauté et à son érotisme apparemment inconscient, semble lui avoir volé la capacité à aimer ainsi que l'envie d'être aimée. Victoria Déodato indique que ce phénomène ne se limite pas à ce seul personnage :

La jeunesse espagnole dont Esther est la représentante éclatante, est égoïste, libre et avance dans la vie sans autre notion que celle du plaisir et de la réussite individuelle. Libérée de l'amour, elle est sous l'emprise du culte de la jeunesse, du corps, du désir⁶.

De plus, ce n'est pas uniquement la jeunesse espagnole qui a été « libérée de l'amour ». Comme c'est souvent le cas dans les romans de Houellebecq, le comportement d'Esther et de ses compatriotes est symptomatique d'un malaise social beaucoup plus vaste. Dans le passage suivant, Daniel déclare que c'est en fait la génération entière d'Esther qui est parvenue à se débarrasser de l'amour :

Esther n'aimait pas l'amour, elle *ne voulait pas* être amoureuse, elle refusait ce sentiment d'exclusivité, de dépendance, et c'est toute sa génération qui le refusait avec elle. J'errais parmi eux comme une sorte de monstre préhistorique avec mes niaiseries romantiques, mes attachements, mes chaînes. (POSS, p. 340)

Pour la génération d'Esther, l'amour est un sentiment dépassé. Au lieu de s'investir dans une relation, Esther et ses contemporains se consacrent sans réserve à la poursuite de

⁵ LLOYD, Vincent (2009). "Michel Houellebecq and the Theological Virtues," *Literature and Theology*, vol. 23, n° 1, p. 92.

⁶ DÉODATO, *op. cit.*, p. 22

« leur ration d'excitation et de plaisir » (POSS, p. 338), c'est-à-dire le plaisir physique. L'évocation de l'amour comme autant de « chaînes » donne l'impression qu'il s'agit d'un défaut, voire une faiblesse à surmonter. Chez la génération d'Esther, ce processus s'est achevé :

Le projet millénaire masculin, parfaitement exprimé de nos jours par les films pornographiques, consistant à ôter à la sexualité toute connotation affective pour la ramener dans le champ du divertissement pur, avait enfin, dans cette génération, trouvé à s'accomplir. [...] À aucun moment de leur vie, ils ne connaîtraient l'amour. Ils étaient libres. (POSS, p. 341)

De plus, ce n'est pas seulement l'amour qui manque chez la génération d'Esther : tout sens d'appartenance commune semble leur être étranger. Daniel s'étonne de découvrir que toutes les relations d'Esther sont d'une superficialité désinvolte. De fait, lors de la soirée de départ d'Esther, Daniel se rend compte que ce n'est pas seulement lui, mais tous les « amis » de sa jeune copine qui vont bientôt être largués : « Elle partait aux États-Unis pour un an, peut-être pour toujours ; là-bas elle se ferait de nouveaux amis, et bien entendu elle trouverait un nouveau *boyfriend*. J'étais abandonné, certes, mais exactement au même titre qu'eux, mon statut n'avait rien de spécial. » (POSS, p. 340) Pour Esther et sa génération, les rapports affectifs entre les individus se sont dégradés à un tel degré que les gens ne s'aperçoivent même plus quand ces liens se brisent. Remplacer ses amis, c'est échanger une marchandise.

Cette attitude se manifeste également dans la vision du monde ultra-individualiste d'Esther et sa génération. Comme l'explique Daniel : « Il lui paraissait évident depuis toujours que sur le plan financier comme pour toutes les questions essentielles de la vie chacun devait se défendre tout seul, et mener sa propre barque sans compter sur l'aide de

personne. » (POSS, p. 193) Esther erre effectivement dans un monde où il n'y a que des individus. De même qu'il en allait pour Isabelle, Daniel sait qu'il n'a à attendre aucune pitié ou compassion de sa jeune amante. Vincent Lloyd indique que : « Unlike Isabelle, with her intellectual (though translucent) bond with Daniel, Esther was “basically only good for fucking”. This was part of her character, her personality, and her generation⁷ ». Ainsi, Esther quitte sans hésitation son copain, ses amis et son pays, laissant Daniell seul à contempler le corps vieillissant dans lequel il est piégé, à se sentir condamné par son désir inassouvi et constant de jeunes corps et, finalement, à se suicider.

L'élohimisme et la fin du monde

En pleine expansion au temps de Daniell, et ce, avec la rapidité du christianisme ou de l'islam des siècles auparavant, l'élohimisme – une caricature incisive de la secte raélienne – semble être une religion conçue spécialement pour le monde de *kids* définitifs dont Esther fait partie :

L'élohimisme [...] était parfaitement adapté à la civilisation des loisirs au sein de laquelle il avait pris naissance. N'imposant aucune contrainte morale, réduisant l'existence humaine aux catégories de l'intérêt du plaisir, il n'en reprenait pas moins à son compte la promesse fondamentale qui avait été celle de toutes les religions monothéistes : la victoire contre la mort. Éradiquant toute dimension spirituelle ou confuse, il limitait simplement la portée de cette victoire, et la nature de la promesse, à la prolongation illimitée de la vie matérielle, c'est-à-dire à la satisfaction illimitée des désirs physiques. (POSS, p. 360)

À de multiples reprises, Daniel remarque la préoccupation des élohimites pour la préservation du corps, les surnommant même les « Très Sains ». Il observe également que

⁷ Lloyd, *op. cit.*, p. 11

le fondateur de la religion, « le prophète », était « littéralement obsédé par le vieillissement physique ». (POSS, p. 235) Après avoir passé du temps au sein de l'organisation, Daniel note que les élohimites sont tout à fait conscients du culte de la jeunesse : « Je compris alors la gêne qui les avait tous, plus ou moins, saisis : ma découverte sur le bonheur réservé à la jeunesse [...] n'était nullement une, tout le monde ici l'avait parfaitement compris. » (POSS, p. 400)

La permissivité sexuelle fait également partie de la doctrine des élohimites. Or, bien qu'il remarque que « [l]e cul, le con, chez le prophète tout était bon » (POSS, p. 118), peu après son arrivée Daniel se rend compte que ce n'est en réalité que le prophète lui-même qui vit la liberté sexuelle qu'il prêche. Daniel conclut finalement que, en ce qui concerne la plupart des adeptes de la secte, le sexe n'a pas de grande importance, une observation qui rappelle le déclin de la sexualité des non-jeunes dans le monde extérieur. Il déclare que « la véritable raison d'être de la secte » (POSS, p. 243) était la création d'une nouvelle espèce d'être humain rendue immortelle par le biais du clonage, ce qui se réalise finalement dans la création par l'église élohimite des néo-humains (un projet qui ne va pas sans rappeler celui de Michel des *Particules élémentaires*).

C'est précisément sa prédominance accordée à la préservation de la jeunesse, à la promesse de la vie éternelle ainsi qu'à sa doctrine de permissivité sexuelle (même si celle-ci n'est pas pratiquée par l'ensemble des adhérents en réalité) qui permet à l'élohimisme de s'étendre avec une telle rapidité. Ce n'est pas trop tôt non plus : comme on l'a vu dans les chapitres précédents, la dissolution sociale présente chez Houellebecq a tendance à

s'élargir dans chaque roman. Ainsi, le « suicide de l'Occident » dont il est question dans *Plateforme* prélude à la dissolution totale de relations interpersonnelles sur une échelle globale dans *La possibilité*, ce qui a pour résultat le monde d'individus dénués de tout sentiment d'appartenance commune dont Esther fait partie. Tandis que le lecteur n'y assiste pas directement, on apprend dans *La possibilité d'une île* que la dissolution sociale a finalement mené à des guerres nucléaires successives d'une telle intensité que, ajoutées à des changements environnementaux catastrophiques, la civilisation humaine ne peut simplement pas survivre : « The French writer spreads out the depressing canvas of a planet devastated by nuclear wars, ecological calamities, and climatic change. Daniel's Earth was, like its inhabitants, at risk—and neither quite coped⁸. » Tristement, selon la logique des romans, cette fin constitue une conclusion conséquente à la dissolution sociale engendrée par la différenciation sexuelle et économique – une conclusion que Daniel lui-même qualifie d'« évolution historique inévitable ». (POSS, p. 419)

Les néo-humains

À l'époque où Daniel²⁴ et ²⁵ sont en train d'ajouter leurs commentaires au récit de leur prédécesseur humain, les néo-humains ont émergé comme espèce dominante de la planète. Ils assistent sans regret à l'extinction lente et certaine des membres subsistants de l'ancienne race, laquelle, deux mille ans après les événements racontés par Daniel¹, a régressé à des bandes clairsemées de chasseurs-cueilleurs violents. Vivant seuls dans des « unités » dispersées autour de la terre et protégées par des barrières électriques, les néo-

⁸ MORARU, Christian (2008). "The genomic imperative: Michel Houellebecq's *The Possibility of an Island*," *Utopian Studies*, Spring Issue, p. 273.

humains bénéficient également d'un système métabolique amélioré au niveau génétique qui limite leurs besoins nutritionnels à de l'eau et des capsules de sels minéraux. Leur sensation de douleur physique a été également modifiée, étant fortement atténuée par rapport à celle des humains. Quand ils constatent les signes irréfutables de la dégradation de leur corps due au vieillissement, les néo-humains entrent dans un stade « intermédiaire », une période de préparation et de contemplation finale, avant de s'euthanasier tranquillement, sachant qu'ils seront presque immédiatement remplacés par une copie identique d'eux-mêmes. Claire et Jacques Arènes résument ces éléments dans le passage suivant :

La Possibilité d'une île [...] revient sur la thématique apocalyptique. Trois narrateurs se partagent le discours. Deux d'entre eux sont les lointains descendants clonés du premier et vivent chacun dans la solitude. [La néo-humanité] expérimente une éternité mélancolique, protégée de la souffrance de la relation trop proche et éprouvant la jouissance à distance. Quand la vie commence à s'essouffler, le sujet se donne la mort pour laisser place à un clone⁹.

Il peut sembler qu'en employant des narrateurs néo-humains qui commentent le récit de vie d'un prédécesseur humain ainsi que l'extinction de l'humanité elle-même, Houellebecq prétend encore une fois à une certaine objectivité narrative. Or, bien qu'ils croient que leur mode de vie soit une amélioration par rapport à la souffrance physique et émotionnelle si présente dans la vie des humains, l'étude de quelques aspects de l'existence des personnages néo-humains dans *La possibilité d'une île* démontre que ce n'est pas le cas. Dans les sections suivantes, je creuse plusieurs angles sous lesquels il

⁹ ARÈNES, Claire et Jacques (2006). « Michel Houellebecq : prophète des temps finissants », *Études*, vol. 404, n° 6, p. 797.

apparaît que les néo-humains ne sont pas aussi éloignés de leurs ancêtres humains qu'ils le croient.

La « fin » du culte de la jeunesse

La compétition sexuelle, si nuisible aux relations humaines à l'époque de Daniel1, n'existe pas chez les néo-humains, parce que les relations elles-mêmes n'existent plus comme autrefois. Michaela Pospisilova note que :

L'individualisme est tellement présent [à l'époque de Daniel1] qu'il est presque impossible de nouer les relations ; ceci n'est plus tellement important dans la vie des néo-gens. Nous n'y trouvons pas de démonstrations particulières des sentiments de la solitude car elle n'est plus un état exceptionnel du tout¹⁰.

De fait, le seul contact entre les néo-humains se passe dans un clavardoir (une espèce de salle de discussion virtuelle) où ils communiquent la plupart des temps « en mode non-visuel ». Prenant l'exemple de Daniel24 et sa connaissance néo-humaine Marie22, Christian Moraru explique que :

Fifth-millennium clones of Daniel and [...] Marie live in worlds that seem to communicate absolutely, are fully integrated through the Internet, yet in reality prove separate, shut off from one another. Daniel24 describes Marie22 as his “most assiduous interlocutor,” but their “interlocution” is occasional, and it is solely through the computer that he “connects himself” with her¹¹.

Puisque la vie des néo-humains est dénuée de tout contact physique, la compétition sexuelle semble ne pas pouvoir se reproduire chez eux. Daniel24, le premier des deux narrateurs néo-humains, confirme que « [l]e contact disparu, s'envola à sa suite le désir ».

¹⁰ POSPISILOVA, Michaela (2009). « La solitude dans l'œuvre prosaïque de Michel Houellebecq », thèse de troisième cycle. Université Masaryk, Brno, République tchèque, p. 29

¹¹ MORARU, *op. cit.*, pp. 277-278.

(POSS, p. 167) Dans le passage suivant, Vincent Lloyd commente le manque complet d'érotisme chez les néo-humains :

Consider the poem that Marie22, one of the cloned Daniels' electronic interlocutors, sends him in an instant message:

*I am alone like a silly cunt
With my
Cunt*

The first line makes sense in terms of a story of the commodification of the erotic. Each person is absurdly reduced to their (sexualized) reproductive organs which can give and receive pleasure. But the final line, the final word, "Cunt [con]," has a piercing effect. In its starkness it is no longer erotic. It is an isolated bit of the formerly erotic which reveals, in the poignancy of its isolation, the confounding extreme to which its author, Marie22, alone, has been pushed. She is no longer "like a silly cunt," one of a group of people, a type. Rather, she is alone, existentially, just one thing¹².

Les néo-humains, vivant dans une solitude physique totale, semblent avoir dépassé la différenciation sexuelle qui tourmentait les êtres humains. Pour sa part, Daniel25 déclare simplement que « la disparition de la vie sociale était la voie. » (POSS, p. 424)

Il semble logique que, la compétition sexuelle disparue, le culte de la jeunesse soit également absent du monde des néo-humains. Cependant, Daniel25 fait une déclaration curieuse à ce sujet : « Je n'avais ressenti aucune attraction physique pour Marie23 – pas plus naturellement que je n'en ressentais pour Esther31, qui avait de toute façon passé l'âge de susciter ce genre de manifestations. » (POSS, p. 388) Le ton détaché de Daniel25 dément un aspect inquiétant de sa déclaration : son insinuation qu'Esther31 était incapable de susciter le désir *à cause de son âge* semble faire écho à la réservation de la sexualité aux jeunes qui était une des doctrines principales du culte de la jeunesse à

¹² LLOYD, *op. cit.*, p. 92.

l'époque de Daniel1. Il en va de même ailleurs : avant de laisser sa place à Marie23, Marie22 contacte Daniel24 une dernière fois, avec la demande bizarre que ce dernier lui montre son corps nu. Daniel24 l'oblige, expliquant sèchement que « [c]ertaines intermédiaires éprouvent sur la fin de leurs jours une nostalgie du membre viril, et aiment à le contempler durant leurs dernières minutes de vie effective ; Marie22 en faisait apparemment partie. » (POSS, p. 142) Cependant, Marie22 refuse de montrer à Daniel24 son propre corps âgé et mourant : « Je compris alors qu'elle ne souhaiterait me montrer aucune partie de son anatomie ; la dégradation, au stade intermédiaire, était souvent très brusque. » (POSS, p. 142) Pourquoi cette gêne chez Marie22 ? Si un néo-humain a honte de son corps vieillissant, le culte de la jeunesse serait-il vraiment aboli ? Ces éléments semblent indiquer que, même si le vieillissement n'a pas le même caractère « tragique » chez les néo-humains qu'il a eu pour les humains à l'époque de Daniel1 (POSS, p. 165), il existe toujours des souffrances qui lui sont liées. Bien que la compétition sexuelle elle-même n'existe plus, ses vestiges continuent à hanter les néo-humains.

Une fin douteuse à la souffrance : le sacrifice du bonheur

Il n'empêche que Daniel24 et 25 soulignent à de multiples reprises que les néo-humains sont parvenus à se débarrasser de la souffrance affective qui tourmentait leurs prédécesseurs. Vivant dans un domaine purement intellectuel, ils mènent une existence qui constitue à leurs yeux une victoire contre la tyrannie des émotions :

In the neo-human age, laughter, tears, sexual desire, and love have disappeared. The only evidence that they existed resides in the texts the humans left behind. So Daniel24 and Daniel25 study the human Daniel's story in the way that we might study Plato or Homer. How

could these humans have squandered so much over these strange, archaic emotions? Why would men have ruined themselves in their quests for that unimaginable quarry, love¹³?

Comme l'indique ce passage, la disparition de la souffrance allait de pair avec celle du bonheur. Dans l'extrait suivant, Daniel24 commente la disparition concomitante du rire et des larmes :

Cette subite distorsion expressive, accompagnée de gloussements caractéristiques, qu'il appelait le *rire*, il m'est impossible de l'imiter ; il m'est même impossible d'imaginer le mécanisme. [...] Une évolution analogue [...] a pu être observée pour les *larmes*, autre trait caractéristique de l'espèce humaine. [...] De même que le rire est justement considéré par Daniell comme symptomatique de la cruauté humaine, les larmes semblent dans cette espèce associées à la compassion. [...] Ces deux sentiments, la cruauté et la compassion, n'ont évidemment plus grand sens dans les conditions d'absolue solitude où se déroulent nos vies. (POSS, p. 62)

Comme l'indique Daniel24, une double évolution s'est opérée chez les néo-humains : la disparition de la cruauté, de la tristesse et de la haine a entraîné celle de la compassion, du bonheur et de l'amour. Daniel24 convient lui-même qu'« [il] mène une vie calme et sans joie. » (POSS, p. 77) De fait, le prix d'une existence libérée du chagrin semble être précisément la disparition de la joie dans toutes ses formes :

In some of the books (*Atomised, The Possibility of an Island*), [Houellebecq] presents a technological "solution" to the problems of the painful human existence in the hedonistic, postmodern world. In a near future, human beings are replaced by posthuman individuals (through cloning and other forms of biotechnology) who are unable to desire, suffer, and love, but instead live eternal lives in a condition of indifference¹⁴.

¹³ WOOD, *op. cit.*, p. 24.

¹⁴ BRINKMANN, *op. cit.*, p. 1381.

Or, on trouve que certains individus ont commencé à douter de cette philosophie de solitude et de suppression totale des émotions qui caractérise l'existence néo-humaine.

Dans le passage suivant, Daniel25 admet que :

Cette routine solitaire, uniquement entrecoupée d'échanges intellectuels, qui avait constitué ma vie, qui aurait dû le constater jusqu'au bout, m'apparaissait à présent insoutenable. Le bonheur aurait dû venir, le bonheur des enfants sage, garanti par le respect des petites procédures, par la sécurité qui en découlait, par l'absence de douleur et de risque ; mais le bonheur n'était pas venu, et l'équanimité avait conduit à la torpeur. [...] C'est au contraire la tristesse, la mélancolie, l'apathie languide et finalement mortelle qui avaient submergé nos générations désincarnées. (POSS, pp. 439-440)

C'est précisément une nostalgie pour la vie sociale et les émotions (surtout l'amour) qui mène un nombre important de transfuges, parmi eux Marie23 et Daniel25, à abandonner leur unité à la recherche d'une collectivité hypothétique de néo-humains. Au moment de sa propre fuite, Daniel25 explique que : « Signe le plus patent de l'échec, j'en étais venu sur la fin à envier la destinée de Daniel1, son parcours contradictoire et violent, les passions amoureuses qui l'avaient agité – quelles qu'aient pu être ses souffrances, et sa fin tragique au bout de compte. » (POSS, p. 440) Christian Moraru note ainsi que :

Atrophied as it may have been by millennia of isolation, the human nevertheless lives on in the neohuman as the irreproducible "remnant" or, Baudrillard might say, as the "un-Xeroxable" that "nags" at Marie23 and acts as a sort of existential malaise or *gêne* that at long last does what the elusive altruistic gene never accomplished: drive Marie 23 to leave, to imagine that a social community [...] had formed somewhere, and that she had discovered a new mode of relational organization. Like her, Daniel25 ends up "defecting," retracing his way out in search of a "community," of the "possibility of an island" outside the neohuman enclaves¹⁵.

¹⁵ MORARU, *op. cit.*, p. 281.

Avant de partir, Marie23, consciente que sa fuite peut très bien aboutir à sa mort, déclare simplement que « [j]e ne sais pas exactement ce qui m'attend, mais je sais que j'ai besoin de vivre davantage » (POSS, p. 384). Que Daniel25 et Marie23 soient prêts à risquer leur vie pour échapper à la solitude et qu'ils accepteraient la souffrance pour connaître la joie semble constituer l'évidence la plus claire de l'échec de l'expérience néo-humaine. De fait, Daniel25 utilise à plusieurs reprises ce même mot pour décrire le malaise néo-humain :

La vie des hommes avait été [...] sous la domination de la souffrance, avec de brefs instants de plaisir liés à la conscientisation de l'instinct, devenu désir dans l'espèce humaine. Celle des néo-humains se voulait apaisée, rationnelle, éloignée du plaisir comme de la souffrance, et mon départ était là pour témoigner de son échec. (POSS, p. 475)

À la lumière de cet échec, il me semble juste de qualifier le monde néo-humain d'anti-utopie. Christian Moraru observe en effet que :

Dans son dernier roman, Houellebecq raconte que l'homme a volontairement pris d'autres formes, abandonnant sans regret sa vie humaine. Les clones ne sont pourtant guère plus heureux que les êtres humains. Daniel24 se suicide et Daniel25 finit par s'enliser dans les eaux bénéfiques entourant ce qui fut un jour l'île de Lanzarote. Daniel25 a décidé de quitter la communauté des néo-humains et s'aventure parmi les sauvages. Le projet de supprimer une fois pour toutes la race humaine, a donc toutes les caractéristiques d'une anti-utopie. Houellebecq cherche à démystifier toute forme d'utopie. Il donne à l'utopie une fonction négative, développée avant lui par Huxley et Orwell¹⁶.

Il s'agit en effet d'une apparente volte-face par rapport aux *Particules*, où la création des néo-humains constitue une fin à la différenciation sociale, introduisant une nouvelle cohésion aux relations interpersonnelles ayant pour résultat la solidarité et le sens

¹⁶ VAN WESEMAEL, Sabine (2005). « L'ère du vide », *Rilune*, vol. 1, p. 8.

d'appartenance commune qui manquaient dans les sociétés humaines. Dans *La possibilité d'une île*, cette promesse n'a nullement été réalisée, et ce, avec des conséquences tragiques, tant pour les humains que pour leurs lointains descendants.

CONCLUSION

UN CONTE À VALEUR D'AVERTISSEMENT

Revenons, en guise de conclusion, à l'idée que l'œuvre romanesque de Houellebecq peut être lue comme un grand récit raconté à travers de multiples perspectives cognitives et temporelles, dont on vient de voir de nombreuses manifestations. Le paysage romanesque de Houellebecq se construit en effet à partir des observations de protagonistes semblables les uns aux autres. En dépit de leurs existences différentes (celle d'un cadre moyen, d'un chercheur, d'un fonctionnaire, d'un humoriste riche, etc.) ainsi que de l'écart temporel entre leurs récits, c'est une dégradation sociale similaire que ces personnages constatent dans le monde qui les entoure. La similitude de leurs récits, concernant chacun des sentiments d'isolement, la déchéance des liens interpersonnels ainsi que la dégradation sociétale, contribue à un fort sens de continuité narrative.

Une autre caractéristique unificatrice que partagent les quatre romans est que tous les protagonistes désignent la différenciation sexuelle et économique comme agent de cette dégradation sociétale. Quelle que soit la perspective d'un protagoniste houellebecquien, les deux systèmes de différenciation sont omniprésents dans son récit. La dégradation sociale qui en résulte demeure un thème omniprésent dans tous les romans de l'auteur : dans *Extension*, on observe l'effet de la différenciation au niveau de l'individu, en particulier l'isolement et la méfiance généralisée des autres qui en est la conséquence ; dans *Les particules*, le narrateur creuse les origines de la différenciation sexuelle en Occident ainsi que les événements du XX^e siècle qui l'ont exacerbée, ayant

pour résultat l'éclatement de la famille traditionnelle ; dans *Plateforme*, où il est question de tourisme sexuel, on observe une curieuse fusion des deux systèmes de différenciation (sexuelle et économique) en jeu chez Houellebecq ; *La possibilité d'une île* raconte à son tour les derniers jours d'une humanité ayant perdu tout sens de la collectivité et du dévouement à autrui à cause d'une dissolution massive des liens interpersonnels, cette dernière étant le résultat de la différenciation sociale évoquée dans les romans précédents. On observe ainsi des indices similaires de la dissolution des structures sociales tout au long de l'œuvre romanesque de Houellebecq, peu importe que ce soit à travers l'individu, la famille, la société, ou l'espèce humaine elle-même – un aspect qui contribue à son tour à créer un fort sens de continuité entre les romans.

Or, quel serait l'aboutissement d'une telle continuité narrative et thématique ? Ou, plus précisément, quel serait le but de représenter, dans *La possibilité d'une île*, la société de Daniell, dont l'effondrement ultime semble être l'aboutissement de la dissolution sociale représentée dans les romans précédents, pour ensuite présenter une solution qui n'en est pas une ? Svend Brinkmann indique à ce sujet que :

Houellebecq's positive "solutions" to the problem of human suffering in the form of a "scientific religion" or a third "metaphysical mutation" (especially in *Atomised* and *The Possibility of an Island*) must be criticized as scandalously unattractive dystopias. However, it is unclear if the posthuman world is one that is normatively advocated by Houellebecq or if he describes the likely endpoint of humanity's current historical journey⁸³.

À la lumière de ce qui a été discuté dans le présent mémoire, je tends à pencher vers la deuxième hypothèse de Brinkmann, selon laquelle Houellebecq présenterait un point final

⁸³ BRINKMANN, *op. cit.*, p. 1387.

possible de l'histoire humaine. De ce point de vue, l'œuvre romanesque en son ensemble semble avoir les caractéristiques d'un conte d'avertissement, ce qui explique d'ailleurs les mots fatidiques au début de *La possibilité d'une île* : « Craignez ma parole. » De fait, la fin de l'histoire telle que présentée dans ce roman n'a rien de souhaitable. Tandis que les néo-humains sont parvenus à surmonter les tourments émotionnels liés au sexe et à la mortalité, dans le processus ils ont dû également sacrifier l'amour et la compassion. Le commentaire – ainsi que la fuite – de Daniel²⁵ et des autres néo-humains dans *La possibilité d'une île* semblent clairement indiquer que ce compromis n'en valait pas la peine. Si le prix d'une immortalité paisible est une existence solitaire dénuée d'amour et de bonheur, la (néo)humanité n'est pas preneuse.

Et que dire la représentation de la femme ? On a vu que c'est l'incapacité à aimer ainsi que l'insipidité de certains personnages féminins, plutôt que leur sexe, qui provoque des commentaires désobligeants chez les protagonistes. De plus, on a observé que la représentation négative de certaines femmes, par exemple Janine des *Particules élémentaires*, est contrebalancée par celle d'autres personnages féminins qui servent de modèles de bonté, de grâce, et d'intelligence, comme les grands-mères des *Particules* ou Valérie de *Plateforme*. À la suite de tels constats, il est juste d'affirmer que les troubles occasionnés par les rapports interpersonnels chez Houellebecq dépassent les seuls personnages féminins et s'inscrivent dans une dynamique plus vaste de décomposition sociale. Plutôt qu'un simple procès contre un sexe – comme le suggèrent les propos misogynes de ses narrateurs – ou contre une couche sociale, l'œuvre romanesque de Houellebecq, en son état actuel, semble être un appel à l'amour, ayant comme principes

directeurs une remise en état de la valeur du collectif ainsi qu'une revendication en faveur du dévouement à autrui. James Wood note ainsi que :

[U]nderneath Houellebecq's obvious conservatism is an even deeper conservatism, I think, in which the novelist is always on the verge of saying the unsayable, of speaking the kind of Catholic truism that, say, Chesterton would have endorsed but which must repel the atheist Frenchman who so dislikes Teilhard de Chardin: that the consolations of sex are as nothing to the ecstasies of love. [...] This explains the sentimentality that always hovers over his treatment of love. For Houellebecq's novels share the same helplessly latent shape, and that shape is tellingly emotive, not to say sentimental⁸⁴.

De fait, l'œuvre entière semble mettre en garde contre la glorification de deux choses qui dominent notre propre société ainsi que celle de Houellebecq : la fortune personnelle et la valorisation de la seule beauté physique. L'auteur souligne à chaque détour le danger ainsi que les conséquences (supposées) de la perte de connexion avec autrui et la destruction des liens interpersonnels qui, selon la logique de son œuvre, en sont les résultats inévitables. Il fait ceci non pas sous la forme d'un traité sociologique, mais d'une façon purement romanesque – et si sa représentation d'une société en déficit de social a gêné plus d'un lecteur, peut-être est-ce parce que Houellebecq le fait par le biais de personnages qui nous sont familiers, et par celui d'une société qui ressemble trop souvent à la nôtre ?

⁸⁴ WOOD, *op. cit.*, p. 4

BIBLIOGRAPHIE

Corpus

HOUELLEBECQ, Michel (1994). *Extension du domaine de la lutte*. Paris, J'ai lu.

_____ (1998) *Les particules élémentaires*. Paris, J'ai lu.

_____ (2001). *Plateforme*. Paris, Flammarion.

_____ (2005). *La possibilité d'une île*. Paris, Fayard.

Critique

ARÈNES, Claire et Jacques (2006). « Michel Houellebecq : prophète des temps finissants », *Études*, vol. 404, n° 6.

ARMUS, Seth (1999). « The American Menace in the Houellebecq Affaire ». *French Politics and Society*, vol. 17, n° 2.

AUTHIER, Christian (2002). « Houellebecq : la mort à crédit de l'Occident », dans *L'Opinion Indépendante*, 19 novembre.

BEIGBEDER, Frédéric (2008). « Houellebecq : l'entretien de Beigbeder », dans *Gentleman's Quarterly*, septembre. (La citation au début de cet ouvrage vient de la page 101.)

BIRON, Michel (2005). « L'effacement du personnage contemporain : l'exemple de Michel Houellebecq », *Études françaises*, vol. 41, n° 1.

BRINKMANN, Svend (2009). "Literature as Qualitative Inquiry: the Novelist as Researcher," *Qualitative Inquiry*, vol. 15, n° 8.

DA SILVA, Juremir Machado. Site web de Cairn, Sociétés revue des sciences humaines et sociales. http://www.cairn.info/article_p.php?ID_ARTICLE=SOC_081_0085 (page consultée le 25 juillet 2009)

DE ALMEIDA, José Domingues (2007). « Réactions à la réaction », *Cédille*, n° 3.

DE HAAN, Martin (2004). « Entretien avec Michel Houellebecq », *C.R.I.N.: Cahiers de recherches des instituts néerlandais de langue et de littérature françaises*, vol. 43.

DÉODATO, Victoria (2005). « La femme dans l'univers romanesque de Michel Houellebecq ». Mémoire de maîtrise, Aix-en-Provence, Université de Provence.

DUCHET, Claude (1979). *Sociocritique*, Paris, Nathan.

HUSTON, Nancy (2004). *Professeurs de désespoir*. Paris, Actes Sud.

KARWOWSKI, Michael (2003). "Michel Houellebecq: French Novelist for Our Times", dans *Contemporary Review*, vol. 283, n° 1650.

LINDENBERG, Daniel (2002). *Rappel à l'ordre : enquête sur les nouveaux réactionnaires*. Paris, Seuil/La République des idées.

LLOYD, Vincent (2009). "Michel Houellebecq and the Theological Virtues," *Literature and Theology*, vol. 23, n° 1.

MANN, Stefan (2008). "From friendly turns toward trade – on the interplay between cooperation and markets," dans *International Journal of Social Ethics*, vol. 35, n° 5.

MORARU, Christian (2008). "The genomic imperative: Michel Houellebecq's The Possibility of an Island," *Utopian Studies*, Spring Issue.

PATRICOLA, Jean (2003). *Michel Houellebecq ou la provocation permanente*, Paris, Seuil.

POSPISILOVA, Michaela (2009). « La solitude dans l'œuvre prosaïque de Michel Houellebecq ». Thèse de troisième cycle. Université Masaryk, Brno, République tchèque.

PROGUIDIS, Lakis (2002). *Le roman français contemporain*. Paris, ADPF.

_____ (2001). « Preuves irréfutables de la non-existence de la société, » *De l'autre côté du brouillard*. Québec, Éditions Nota bene.

ROBITAILLE, Martin (2004). « Houellebecq, ou l'extension d'un monde étrange », *Tangence*, n° 76.

ROSS, Kristin (2005). *May '68 and Its Afterlives*. Chicago, University of Chicago Press.

_____ (1995). *Fast Cars, Clean Bodies: Decolonization and the Reordering of French Culture*. Cambridge, MIT Press.

SAENEN, Frédéric (2002). « Sur l'écriture de Michel Houellebecq », dans *Anales de Filologia Francesca*, n° 10.

SÉNÉCAL, Didier. Site web de *Lire, le magazine littéraire*. <http://www.lire.fr/entretien.asp/idC=37437/idTC=4/idR=201/idG=3> (page consultée le 22 juillet 2008)

VAN WESEMAEL, Sabine (2005). « L'ère du vide », *Rilune*, vol. 1, p. 8

_____ (dir.) (2004). « Michel Houellebecq », *C.R.I.N.: Cahiers de recherches des instituts néerlandais de langue et de littérature françaises*, vol. 43.

VIARD, Bruno (2004). « Houellebecq du côté de Rousseau ». *C.R.I.N.: Cahiers de recherches des instituts néerlandais de langue et de littérature française*, vol. 43, n° 1.

VIART, Dominique et MERCIER, Bruno (2005). *La littérature française au présent*. Paris, Bordas.

WOOD, James (2006). "Love, Actually," *The New Republic*, August 28.

XANTHOS, Nicolas (2006). « Avoir le sens des valeurs : le difficile de la sémiotique narrative », dans *Protée*, vol. 34, n°s 2-3.

ZIZEK, Slavoj. « No Sex Please, We're Post-Human! » *Lacan.com*. <http://www.lacan.com/nosex.htm> (page consultée le 25 juin 2009)

Varia

HUGO, Victor (1970). *La légende des siècles : fragments*. Paris, Flammarion.

MANDELBROT, B.B. (1982). *The Fractal Geometry of Nature*. New York, W.H. Freeman and Company.

MONTAIGNE, Michel (1965). *Essais* (texte de 1595). Paris, Bordas.

THOMPSON, Dr. Hunter S. (1988). *Gonzo Papers, Vol. 2: Generation of Swine: Tales of Shame and Degradation in the '80s*. New York, Simon and Schuster.